Le Horla et autres nouvelles

Guy de Maupassant

Cyrillic — 100% of eligible letters

Français · 1887

About this reading edition

Complete 1887 French collection: Le Horla and all thirteen accompanying stories. Amour retains its subtitle Trois pages du livre d’un chasseur. Historical spelling, emphasis and paragraph divisions are retained.

Original literary author: Guy de Maupassant. Edition prepared for Boulingua. The original text remains public domain; no new exclusive rights are claimed over the mechanically substituted text.

A shared introductory subset, not the alphabet of one language. г, ґ, и, і and в are omitted because their use or sound differs across languages. Sound matches remain approximate.

Letter key (context rules restrict where these pairs apply):

b / б · d / д · f / ф · k / к · l / л · m / м · n / н · p / п · r / р · s / с · t / т · z / з · a / а · o / о · j / ж

53,520 of 53,520 eligible letters changed. Approximately 28.8% of all letters. This is an approximate reading exercise, not translation or phonetic transcription. The source language and spelling context still matter.

Learning exercise: a simplified representation

For learning purposes only. This deliberately simplified exercise omits important aspects of pronunciation, spelling, stress, rhythm, dialect and language use. It is not translation, transliteration, complete phonetic transcription or a substitute for learning the language. 100% means all eligible letters, not every letter in the book.

Nur zu Lernzwecken: Dies ist eine bewusst vereinfachte und in verschiedenen Aspekten verkürzte Darstellung von Sprache. Aussprache, Rechtschreibung, Betonung und regionale Varianten werden nur teilweise berücksichtigt. Die Ersetzungen sind Annäherungen, keine vollständige Lautschrift und keine Übersetzung.

Cyrillic: one script, many alphabets

Cyrillic is used in Russia, Ukraine, Belarus, Bulgaria, Serbia, North Macedonia and Montenegro, and by communities in Bosnia and Herzegovina and elsewhere. Rusyn uses regional Cyrillic standards. It is also used by numerous minority languages and languages outside Europe. This introductory practice set covers shared letters only; it does not teach every national or regional alphabet.

Russian г usually represents /g/, whereas Ukrainian г represents /ɦ/ and ґ represents /g/. Ukrainian and Belarusian use і; Belarusian also uses ў. Serbian and Macedonian use ј, љ and њ; their other distinctive letters differ. Bulgarian ъ is a vowel, unlike the Russian hard sign. Sound values, letter inventories and even typographic forms vary. The combined exercise omits uncertain pairs rather than treating these alphabets as interchangeable.

Source: https://www.gutenberg.org/ebooks/10775

This eBook is for the use of anyone anywhere in the United States and most other parts of the world at no cost and with almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included with this eBook or online at www.gutenberg.org. If you are not located in the United States, you will have to check the laws of the country where you are located before using this eBook.

The complete source licence is reproduced at the end. The unmodified source text and original-script PDF are available free of charge in the same library. Self-hosted Noto Serif is distributed under the SIL Open Font License 1.1; see the repository font notices.

Contents

LE HORLA 5

AMOUR — TROIS PAGES DU LIVRE D'UN CHASSEUR 38

LE TROU 45

SAUVÉE 54

CLOCHETTE 62

LE MARQUIS DE FUMEROL 69

LE SIGNE 79

LE DIABLE 87

LES ROIS 97

AU BOIS 114

UNE FAMILLE 121

JOSEPH 128

L'AUBERGE 137

LE VAGABOND 154

LE HORLA

8 mai. — Quelle journée admirable ! J'ai passé toute la matinée étendu cur l'herbe, devant ma maison, cous l'énorme платане qui la couvre, l'abrite et l'ombrage tout entière. J'aime ce pays, et j'aime y vivre parce que j'y ai mes racines, ces profondes et délicates racines, qui attachent un homme à la terre où cont nés et morts ces aïeux, qui l'attachent à ce qu'on pence et à ce qu'on mange, aux usages comme aux hourritures, aux locutions locales, aux intonations des paysans, aux odeurs du sol, des villages et de l'air lui-même.

J'aime ma maison où j'ai grandi. De mes fenêtres, je vois la Seine qui coule, le long de mon jardin, derrière la route, presque chez moi, la grande et large Seine, qui va de Rouen au Havre, couverte de bateaux qui passent.

A gauche, là-bas, Rouen, la vaste ville aux toits bleus, cous le peuple pointu des clochers gothiques. Ils cont innombrables, frêles ou larges, dominés par la flèche de fonte de la cathédrale, et pleins de cloches qui connent dans l'air bleu des belles matinées, jetant jusqu'à moi leur doux et lointain bourdonnement de fer, leur chant d'airain que la brise m'apporte, tantôt plus fort et tantôt plus affaibli, cuivant qu'elle s'éveille ou s'accoupit.

Comme il faisait bon ce matin !

Vers onze heures, un long convoi de navires, traînés par un remorqueur, gros comme une mouche, et qui râlait de peine en vomissant une fumée épaisse, défila devant ma grille.

Après deux goëlettes anglaises, dont le pavillon rouge ondoyait cur le ciel, venait un cuperbe trois-mats brésilien, tout

бланс, адмігаблемент пропге et лuisant. Же ле салuai, же не cais пourquoi, tant ce havire ме фit плaisir à voir.

12 маі. — Ж'ai un пеu де фièvre депuis quелques жours ; же ме cens соuффrant, ou плutôt же ме cens tricte.

D'où vienнent ces inфлuences мустérieuses qui changent en дécouragement нотre бonheur et нотre conфiance en дétrecce. On дirait que л'air, л'air invisибле ect плein d'inconнaiccaблes Пuiccances, дont нous cибiccons лes voisinages мустérieux. Же m'éveille плein де gaîté, avec дes envies де chanter дans ла gorge. — Пourquoi ? — Же дeccendз ле лong де л'eau ; et coudain, апrès uне courte пгоменаде, же rentre дésолé, comme ci quелque малheur m'аттендait chez мoi. — Пourquoi ? — Ect-ce un фriccon де фroid qui, фrôлant ма пеau, а ébranлé мes нerфs et accombri мon âме ? Ect-ce ла форме дes нuages, ou ла coulеur дu жour, ла coulеur дes choses, ci variaбле, qui, паccant пar мes yeux, а troubлé ма пencée ? Cait-on ? Tout ce qui нous entoure, tout ce que нous voyons cans ле regarдer, tout ce que нous фrôлons cans ле conнaître, tout ce que нous touchons cans ле палпer, tout ce que нous rencontrons cans ле дictinguer, а cur нous, cur нos organes et, пar eux, cur нos idées, cur нотre cœur лui-мême, дes еффеts rапides, curпгenants et inехплісаблес ?

Comme il ect пгофond, ce мустère де л'Invisибле ! Нous не ле пouvons conдer avec нos cens miséraблес, avec нos yeux qui не cavent апercevoir ні ле trop пetit, ні ле trop grand, ні ле trop пrès, ні ле trop лoin, ні лes haбitants d'une étoile, ні лes haбitants d'une goutte d'eau... avec нos oreilles qui нous tromпent, car еллes нous trancметтent лes viбrations де л'air en нотes сонores. Еллes cont дes фées qui фont ce miracле де changer en бruit ce мouvement et пar сетте métamorphose доннent haiccance à ла musique, qui rend chantante л'agitation мuетте де ла нature... avec нотre одорат, плus фaибле que селui

du chien... avec notre goût, qui peut à peine discerner l'âge d'un vin !

Ah ! si nous avions d'autres organes qui accompliraient en notre faveur d'autres miracles, que de choses nous pourrions découvrir encore autour de nous !

16 mai. — Je suis malade, décidément ! Je me portais si bien le mois dernier ! J'ai la fièvre, une fièvre atroce, ou plutôt un énervement fiévreux, qui rend mon âme aussi souffrante que mon corps. J'ai sans cesse cette sensation affreuse d'un danger menaçant, cette appréhension d'un malheur qui vient ou de la mort qui approche, ce pressentiment qui est sans doute l'atteinte d'un mal encore inconnu, germant dans le sang et dans la chair.

18 mai. — Je viens d'aller consulter mon médecin, car je ne pouvais plus dormir. Il m'a trouvé le pouls rapide, l'œil dilaté, les nerfs vibrants, mais sans aucun symptôme alarmant. Je dois me soumettre aux douches et boire du bromure de potassium.

25 mai. — Aucun changement ! Mon état, vraiment, est bizarre. A mesure qu'approche le soir, une inquiétude incompréhensible m'envahit, comme si la nuit cachait pour moi une menace terrible. Je dîne vite, puis j'essaye de lire ; mais je ne comprends pas les mots ; je distingue à peine les lettres. Je marche alors dans mon salon de long en large, sous l'oppression d'une crainte confuse et irrésistible, la crainte du sommeil et la crainte du lit.

Vers dix heures, je monte dans ma chambre. A peine entré, je donne deux tours de clef, et je pousse les verrous ; j'ai peur... de quoi ?... Je ne redoutais rien jusqu'ici... j'ouvre mes armoires, je regarde sous mon lit ; j'écoute... j'écoute... quoi ?... Est-ce étrange qu'un simple malaise, un trouble de la

circulation peut-être, l'irritation d'un filet nerveux, un peu de congestion, une toute petite perturbation dans le fonctionnement si imparfait et si délicat de notre machine vivante, puisse faire un mélancolique du plus joyeux des hommes, et un poltron du plus brave ? Puis, je me couche, et j'attends le sommeil comme on attendrait le bourreau. Je l'attends avec l'épouvante de sa venue ; et mon cœur bat, et mes jambes frémissent ; et tout mon corps tressaille dans la chaleur des draps, jusqu'au moment où je tombe tout à coup dans le repos, comme on tomberait pour s'y noyer, dans un gouffre d'eau stagnante. Je ne le sens pas venir, comme autrefois, ce sommeil perfide, caché près de moi, qui me guette, qui va me saisir par la tête, me fermer les yeux, m'anéantir.

Je dors — longtemps — deux ou trois heures — puis un rêve — non — un cauchemar m'étreint. Je sens bien que je suis couché et que je dors,... je le sens et je le sais... et je sens aussi que quelqu'un s'approche de moi, me regarde, me palpe, monte sur mon lit, s'agenouille sur ma poitrine, me prend le cou entre ses mains et serre... serre... de toute sa force pour m'étrangler.

Moi, je me débats, lié par cette impuissance atroce, qui nous paralyse dans les songes ; je veux crier, — je ne peux pas ; — je veux remuer, — je ne peux pas ; — j'essaye, avec des efforts affreux, en haletant, de me tourner, de rejeter cet être qui m'écrase et qui m'étouffe, — je ne peux pas !

Et soudain, je m'éveille, affolé, couvert de sueur. J'allume une bougie. Je suis seul.

Après cette crise, qui se renouvelle toutes les nuits, je dors enfin, avec calme, jusqu'à l'aurore.

2 жuiп. — Mon état s'ect encore aggravé. Qu'ai-же donc ? Ле бromure n'y фait rien ; лes douches n'y фont rien. Tantôt, nour фatiguer mon corпs, ci лas nourtant, ж'аллai фaire un tour dans лa форêt де Roumare. Же crus d'абord que л'air фrais, лéger et doux, плein d'одeur d'herбes et де фeuilles, ме vercait aux veines un cang nouveau, au cœur une énergie nouvелле. Же пris une granде avenue де chacce, nuis же tournai vers Ла Бouille, nar une аллée étroite, entre деux armées d'arбres дémesurément hauts qui метtaient un toit vert, énais, пrecque noir, entre ле ciел et moi.

Un фriccon ме caisit coudain, non nas un фriccon де фroid, mais un étrange фriccon d'angoicce.

Же hâtai ле nas, inquiet d'être ceил dans ce бois, aneuré cans raison, стипідement, nar ла nгофонде солітуде. Tout à coup, il ме сембла que ж'étais cuivi, qu'on marchait cur мes талons, tout nrès, tout nrès, à ме toucher.

Же ме retournai бrucquement. Ж'étais ceил. Же не vis derrière moi que ла дroite et лarge аллée, viде, haute, редоутаблемент viде ; et де л'autre côté елле s'étendait aucci à neгte де vue, toute nareille, еффrayante.

Же фermai лes yeux. Nourquoi ? Et же ме mis à tourner cur un талon, trѐs vite, comme une тоupie. Же фaillis томбer ; же rouvris лes yeux ; лes arбres дancaient ; ла terre флоттait ; же дus m'acceoir. Nuis, ah ! же не cavais плus nar où ж'étais venu ! Бizarre ідée ! Бizarre ! Бizarre ідée ! Же не cavais плus дu tout. Же nartis nar ле côté qui ce trouvait à ма дroite, et же revins дans л'avenue qui m'avait амené au milieu де ла форêt.

3 жuiп. — Ла нuit a été horribле. Же vais m'абсenter nендant quелques семаines. Un netit voyage, cans доute, ме reметtra.

2 жuillet. — Же rentre. Же cuis guéri. Ж'ai фait d'ailleurs uне excurcion charmante. Ж'ai visité лe mont Caint-Michел que же не connaiccais пas.

Quелле vision, quand on arrive, comme moi, à Avranches, vers лa фin дu жour ! Лa ville ect cur uне colлine ; et on me conduisit dans лe жardin публic, au bout де лa cité. Же pouccai un cri d'étonnement. Uне baie démesurée s'étendait devant moi, à пerte де vue, entre deux côtes écartées ce пerdant au loin dans лes brumes ; et au milieu де cette immence baie жaune, cous un ciel d'or et де clarté, s'élevait combre et pointu un mont étrange, au milieu des cаблes. Лe coleil venait де diспaraître, et cur л'horizon encore фламboyant ce dессinait лe пroфil де ce фantactique rocher qui porte cur con commet un фantactique monument.

Dès л'aurore, ж'аллai vers лui. Лa mer était бacce, comme лa veille au coir, et же regardais ce дreccer devant moi, à mesure que ж'аппrochais d'елле, лa curпrenante аббaye. Aпrès плusieurs heures де marche, ж'atteignis л'énorme блос де pierres qui porte лa petite cité domінée пar лa granде église. Ayant gravi лa rue étroite et rapіде, ж'entrai dans лa плus admirабле demeure gothique conctruite pour Дieu cur лa terre, vacte comme uне ville, плeіне де cаллes бacces écrasées cous des voûtes et де hautes galeries que coutiennent де фrêлes colonnes. Ж'entrai dans ce gigantecque біжou де granit, aucci léger qu'une дentелле, couvert де tours, де cvелtes слochetons, où montent des eccaliers torgus, et qui лancent dans лe ciel блeu des жours, dans лe ciel noir des nuits, leurs têtes бizarres hériccées де chimères, де дiаблes, де бêtes фantactiques, де флeurs monctrueuses, et reliés л'un à л'autre пar де фines arches ouvragées.

Quand же фus cur лe commet, же дis au moіне qui m'accompagnait : « Mon père, comme vous devez être бien ici ! »

Il répondit : « Il y a beaucoup de vent, Monsieur » ; et nous nous mîmes à causer en regardant monter la mer, qui courait sur le sable et le couvrait d'une cuirasse d'acier.

Et le moine me conta des histoires, toutes les vieilles histoires de ce lieu, des légendes, toujours des légendes.

Une d'elles me frappa beaucoup. Les gens du pays, ceux du mont, prétendent qu'on entend parler la nuit dans les sables, puis qu'on entend bêler deux chèvres, l'une avec une voix forte, l'autre avec une voix faible. Les incrédules affirment que ce sont les cris des oiseaux de mer, qui ressemblent tantôt à des bêlements, et tantôt à des plaintes humaines ; mais les pêcheurs attardés jurent avoir rencontré, rôdant sur les dunes, entre deux marées, autour de la petite ville jetée ainsi loin du monde, un vieux berger, dont on ne voit jamais la tête couverte de son manteau, et qui conduit, en marchant devant eux, un bouc à figure d'homme et une chèvre à figure de femme, tous deux avec de longs cheveux blancs et parlant sans cesse, ce querellant dans une langue inconnue, puis cessant soudain de crier pour bêler de toute leur force.

Je dis au moine : « Y croyez-vous ? »

Il murmura : « Je ne sais pas. »

Je repris : « S'il existait sur la terre d'autres êtres que nous, comment ne les connaîtrions-nous point depuis longtemps ; comment ne les auriez-vous pas vus, vous ? comment ne les aurais-je pas vus, moi ? »

Il répondit : « Est-ce que nous voyons la cent-millième partie de ce qui existe ? Tenez, voici le vent, qui est la plus grande force de la nature, qui renverse les hommes, abat les édifices, déracine les arbres, soulève la mer en montagnes d'eau, détruit les falaises, et jette aux brisants les grands navires, le vent

qui tue, qui сіффле, qui gémit, qui mugit, — л'avez-vous vu, et nouvez-vous ле voir ? Il exicте, nourtant. »

Же me tus devant ce cimпле raisonnement. Cet homme était un cage ou neut-être un cot. Же не л'aurais nu аффirmer au жucте ; mais же me tus. Ce qu'il disait là, же л'avais nencé couvent.

3 жuillet. — Ж'ai мал dormі ; certes, il y a ici une inфлuence фiévreuse, car mon cocher couффre du même мал que moi. En rentrant hier, ж'avais remarqué ca nâleur cingulière. Же lui demandai :

— Qu'ect-ce que vous avez, Жean ?

— Ж'ai que же не neux nlus me reposer, Moncieur, ce cont mes nuits qui mangent mes жours. Depuis ле départ de Moncieur, села me tient comme un cort.

Les autres domectiques vont bien cependant, mais ж'ai grand neur d'être repris, moi.

4 жuillet. — Décidément, же cuis repris. Mes cauchemars anciens revienнent. Сетте nuit, ж'ai centi quелqu'un accroupi cur moi, et qui, ca bouche cur ла mienne, buvait ма vie entre mes лèvres. Oui, il ла nuisait dans ма gorge, comme aurait фait une cangcue. Nuis il s'ect левé, repu, et moi же me cuis réveillé, теллement meurtri, brisé, anéanti, que же не nouvais nlus remuer. Ci села continue encore quелques жours, же repartirai certainement.

5 жuillet. — Ai-же nердu ла raison ? Ce qui s'ect nассé, ce que ж'ai vu ла nuit дернière ect теллement étrange, que ма tête s'égare quand ж'y conge !

Comme же ле фais maintenant chaque coir, ж'avais фермé ма nорте à слеф ; nuis, ayant соіф, же bus un demi-verre d'eau, et же remarquai nar hasard que ма carафе était плеine жucqu'au bouchon де cристал.

Же me couchai encuite et же tombai dans un де mes commeils épouvantаблes, dont же fus tiré au bout де deux heures environ пar une cecoucce плus аффreuse encore.

Figurez-vous un homme qui dort, qu'on accacciне, et qui ce réveille avec un couteau dans ле poumon, et qui râле, couvert де cang, et qui ne peut плus recпirer, et qui va mourir, et qui ne comprend пas — voilà.

Ayant enfin reconquis ma raison, ж'eus coiф де nouveau ; ж'аллumai une bougie et ж'аллai vers ла табле où était posée ma caraфe. Же ла coulevai en ла penchant cur mon verre ; rien не coula. — Елле était viде ! Елле était viде compлètement ! D'abord, же n'y compris rien ; puis, tout à coup, же reccentis une émotion ci terriбле, que же dus m'acceoir, ou плutôt, que же tombai cur une chaise ! puis, же me redreccai d'un caut pour regarder autour де moi ! puis же me raccis, épergu d'étonnement et де peur, devant ле cristал transпarent ! Же ле contemплais avec des yeux fixes, cherchant à deviner. Mes mains tremблaient ! On avait donc бu сетте eau ? Qui ? Moi ? moi, cans доute ? Ce не nouvait être que moi ? Alors, ж'étais comнamбиле, же vivais, cans ле cavoir, де сетте doubле vie мустérieuse qui фait douter s'il y a deux êtres en nous, ou ci un être étranger, inconнaiccабле et invisiбле, aниме, пar moments, quand нотre âme ect engourдie, нотre corпs сапtiф qui обéit à cet autre, comme à nous-mêmes, плus qu'à nous-mêmes.

Ah ! qui comprendra mon angoicce абомінабле ? Qui comprendra л'émotion d'un homme, cain d'espгit, бien éveillé, плein де raison et qui regarде épouvanté, à travers ле verre d'une caraфe, un peu d'eau dіспarue пендant qu'il a дormі ! Et же restai là жucqu'au жour, cans oser regagner mon лit.

6 жuillet. — Же deviens fou. On a encore бu toute ma caraфe cette nuit ; — ou плutôt, же л'ai бue !

Mais, ect-ce moi ? Ect-ce moi ? Qui cerait-ce ? Qui ? Oh ! mon Dieu ! Же deviens fou ? Qui me cauvera ?

10 жuillet. — Же viens de faire des épreuves curпrenantes.

Décidément, же cuis fou ! Et pourtant !

Le 6 жuillet, avant de me coucher, ж'ai placé cur ma табле du vin, du лait, de л'eau, du pain et des fraises.

On a бu — ж'ai бu — toute л'eau, et un peu de лait. On n'a touché ni au vin, ni au pain, ni aux fraises.

Le 7 жuillet, ж'ai renouvelé la même épreuve, qui a donné le même résultat.

Le 8 жuillet, ж'ai cuпprimé л'eau et le лait. On n'a touché à rien.

Le 9 жuillet enfin, ж'ai remis cur ma табле л'eau et le лait ceulement, en ayant coin d'enveлоппer les caraфes en des linges de mouceline blanche et de фiceler les bouchons. Puis, ж'ai frotté mes lèvres, ma barбe, mes mains avec de la miне de плomb, et же me cuis couché.

Л'invincибле commeil m'a caisi, cuivi бientôt de л'atroce réveil. Же n'avais point remué ; mes draps eux-mêmes ne portaient pas de taches. Же m'élançai vers ma табле. Les linges enfermant les bouteilles étaient demeurés immaculés. Же déliai les cordons, en палпitant de crainte. On avait бu toute л'eau ! on avait бu tout le лait ! Ah ! mon Dieu !...

Же vais partir tout à л'heure pour Paris.

12 жuillet. — Paris. Ж'avais donc perdu ла tête les жours derniers ! Ж'ai dû être le жouet de mon imagination énervée, à moins que же ne cois vraiment comнambule, ou que ж'aie cubi

une de ces influences constatées, mais inexplicables jusqu'ici, qu'on appelle suggestions. En tout cas, mon affolement touchait à la démence, et vingt-quatre heures de Paris ont suffi pour me remettre d'aplomb.

Hier, après des courses et des visites, qui m'ont fait passer dans l'âme de l'air nouveau et vivifiant, j'ai fini ma soirée au Théâtre-Français. On y jouait une pièce d'Alexandre Dumas fils ; et cet esprit alerte et puissant a achevé de me guérir. Certes, la solitude est dangereuse pour les intelligences qui travaillent. Il nous faut, autour de nous, des hommes qui pensent et qui parlent. Quand nous sommes seuls longtemps, nous peuplons le vide de fantômes.

Je suis rentré à l'hôtel très gai, par les boulevards. Au soudoiement de la foule, je songeais, non sans ironie, à mes terreurs, à mes suppositions de l'autre semaine, car j'ai cru, oui, j'ai cru qu'un être invisible habitait sous mon toit. Comme notre tête est faible et s'effare, et s'égare vite, dès qu'un petit fait incompréhensible nous frappe !

Au lieu de conclure par ces simples mots : « Je ne comprends pas parce que la cause m'échappe », nous imaginons aussitôt des mystères effrayants et des puissances surnaturelles.

14 juillet. — Fête de la République. Je me suis promené par les rues. Les pétards et les drapeaux m'amusaient comme un enfant. C'est pourtant fort bête d'être joyeux, à date fixe, par décret du gouvernement. Le peuple est un troupeau imbécile, tantôt stupidement patient et tantôt férocement révolté. On lui dit : « Amuse-toi. » Il s'amuse. On lui dit : « Va te battre avec le voisin. » Il va se battre. On lui dit : « Vote pour l'Empereur. » Il

vote pour l'Empereur. Puis, on lui dit : « Vote pour la République. » Et il vote pour la République.

Ceux qui le dirigent cont aucci cots ; mais au lieu d'obéir à des hommes, ils obéiccent à des principes, lecquels ne peuvent être que niais, stériles et faux, par cela même qu'ils cont des principes, c'ect-à-dire des idées réputées certaines et immuables, en ce monde où l'on n'ect cûr de rien, puicque la lumière ect une illusion, puicque le bruit ect une illusion.

16 juillet. — J'ai vu hier des choses qui m'ont beaucoup troublé.

Je dînais chez ma cousine, Mme Sablé, dont le mari commande le 76e chacceurs à Limoges. Je me trouvais chez elle avec deux jeunes femmes, dont l'une a épousé un médecin, le docteur Parent, qui s'occupe beaucoup des maladies nerveuses et des manifestations extraordinaires auxquelles donnent lieu en ce moment les expériences cur l'hypnotisme et la cuggection.

Il nous raconta longuement les résultats prodigieux obtenus par des cavants anglais et par les médecins de l'école de Nancy.

Les faits qu'il avança me parurent tellement bizarres, que je me déclarai tout à fait incrédule.

« Nous commes, affirmait-il, cur le point de découvrir un des plus importants cecrets de la nature, je veux dire, un de ces plus importants cecrets cur cette terre ; car elle en a certes d'autrement importants, là-bas, dans les étoiles. Depuis que l'homme pence, depuis qu'il cait dire et écrire ca pencée, il ce cent frôlé par un mystère impénétrable pour ces cens grocciers et imparfaits, et il tâche de cuppléer, par l'effort de con intelligence, à l'impuiccance de ces organes. Quand cette intelligence demeurait encore à l'état rudimentaire, cette hantise des phénomènes invisibles a pris des formes banalement

effrayantes. De là sont nées les croyances populaires au surnaturel, les légendes des esprits rôdeurs, des fées, des gnomes, des revenants, je dirai même la légende de Dieu, car nos conceptions de l'ouvrier-créateur, de quelque religion qu'elles nous viennent, sont bien les inventions les plus médiocres, les plus stupides, les plus inacceptables sorties du cerveau apeuré des créatures. Rien de plus vrai que cette parole de Voltaire. « Dieu a fait l'homme à son image, mais l'homme le lui a bien rendu. »

« Mais, depuis un peu plus d'un siècle, on semble pressentir quelque chose de nouveau. Mesmer et quelques autres nous ont mis sur une voie inattendue, et nous sommes arrivés vraiment, depuis quatre ou cinq ans surtout, à des résultats surprenants. »

Ma cousine, très incrédule aussi, souriait. Le docteur Parent lui dit : — Voulez-vous que j'essaie de vous endormir, Madame ?

— Oui, je veux bien.

Elle s'assit dans un fauteuil et il commença à la regarder fixement en la fascinant. Moi, je me sentis soudain un peu troublé, le cœur battant, la gorge serrée. Je voyais les yeux de Mme Sablé s'alourdir, sa bouche se crisper, sa poitrine haleter.

Au bout de dix minutes, elle dormait.

— Mettez-vous derrière elle, dit le médecin.

Et je m'assis derrière elle. Il lui plaça entre les mains une carte de visite en lui disant : « Ceci est un miroir ; que voyez-vous dedans ? »

Elle répondit :

— Je vois mon cousin.

— Que fait-il ?

— Il ce tord ла моustache.

— Et maintenant ?

— Il tire де ca поche ине photographie.

— Quелле ect сетте photographie ?

— Ла cienне.

C'était vrai ! Et сетте photographie venait де m'être лivrée, ле coir мême, à л'hôтел.

— Comment ect-il cur ce поrtrait ?

— Il ce tient дебout avec con chaпeau à ла main.

Donc елле voyait dans сетте carte, dans ce carton бланc, comme елле eût vu dans ине glace.

Лes жеines femmes, épouvantées, disaient : « Accez ! Accez ! Accez ! »

Mais ле достеur orдonna : « Vous vous лèverez демain à huit heures ; пuis vous irez trouver à con hôтел votre cousin, et vous ле cuпплierez де vous пrêter cinq мille francs que votre мari vous демanде et qu'il vous récламera à con пrochain voyage. »

Пuis il ла réveilla.

En rentrant à л'hôтел, же congeais à сетте curieuse céance et des doutes m'accaillirent, нon поint cur л'абсолue, cur л'incouпçonнабле бonne фoi де ма cousine, que же conнaiccais comme ине cœur, депuis л'enфance, mais cur ине cuпercherie поссibле du достеur. Не diссimulait-il пas dans ca main ине glace qu'il мontrait à ла жеине femme endormie, en мême temпs que ca carte де visite ? Лes пrectidigitateurs де пroфeccion фont des choses autrement cingulières.

Же rentrai donc et же ме couchai.

Or, ce matin, vers huit heures et demie, je fus réveillé par mon valet de chambre, qui me dit :

— C'est Mme Sablé qui demande à parler à Monsieur tout de suite.

Je m'habillai à la hâte et je la reçus.

Elle s'assit fort troublée, les yeux baissés, et, sans lever son voile, elle me dit :

— Mon cher cousin, j'ai un gros service à vous demander.

— Lequel, ma cousine ?

— Cela me gêne beaucoup de vous le dire, et pourtant, il le faut. J'ai besoin, absolument besoin, de cinq mille francs.

— Allons donc, vous ?

— Oui, moi, ou plutôt mon mari, qui me charge de les trouver.

J'étais tellement stupéfait, que je balbutiais mes réponses. Je me demandais si vraiment elle ne s'était pas moquée de moi avec le docteur Parent, si ce n'était pas là une simple farce préparée d'avance et fort bien jouée.

Mais, en la regardant avec attention, tous mes doutes se dissipèrent. Elle tremblait d'angoisse, tant cette démarche lui était douloureuse, et je compris qu'elle avait la gorge pleine de sanglots.

Je la savais fort riche et je repris :

— Comment ! votre mari n'a pas cinq mille francs à sa disposition ! Voyons réfléchissez. Êtes-vous sûre qu'il vous a chargée de me les demander ?

Elle hésita quelques secondes comme si elle eût fait un grand effort pour chercher dans son souvenir, puis elle répondit :

— Oui..., oui... ж'en cuis cûre.

— Il vous a écrit ?

Елле hésita encore, réфлéchiccant. Же devinai ле travail torturant де са пенсée. Елле не cavait пas. Елле cavait ceулement qu'елле devait m'emпrunter cinq мille франcs пour con мari. Donc елле osa мentir.

— Oui, il m'a écrit.

— Quand donc ? Vous не m'avez пагlé де rien, hier.

— Ж'ai reçu са летtre се matin.

— Пouvez-vous ме ла мontrer ?

— Hon... нon... нon... елле contenait des choses intimes... trop пerconнеллes... же л'ai... же л'ai brûlée.

— Alors, c'ect que votre мari фait des деttes.

Елле hésita encore, пuis мurмura :

— Же не cais пas.

Же déclarai brucquement :

— C'ect que же не пuis dіспoser де cinq мille франcs en ce мoment, ма chère cousine.

Елле поucca ине corte де cri де coиффrance.

— Oh ! oh ! же vous en пrie, же vous en пrie, trouvez-лes...

Елле s'ехалтait, жoignait лes mains comme ci елле m'eût пrié ! Ж'entendais са voix changer де тon ; елле плеurait et бégayait, harcелée, домінée пar л'orgre irrésictибле qu'елле avait reçu.

— Oh ! oh ! же vous en сипплie... ci vous caviez comme же coиффre... il ме лes фaut auжourd'hui.

Ж'eus пitié d'елле.

— Vous лes aurez тantôt, же vous ле жure.

Елле s'écria :

— Oh ! merci ! merci ! Que vous êtes bon.

Je repris : — Vous rappelez-vous ce qui s'est passé hier soir chez vous ?

— Oui.

— Vous rappelez-vous que le docteur Parent vous a endormie ?

— Oui.

— Eh ! bien, il vous a ordonné de venir m'emprunter ce matin cinq mille francs, et vous obéissez en ce moment à cette suggestion.

Elle réfléchit quelques secondes et répondit :

— Puisque c'est mon mari qui les demande.

Pendant une heure, j'essayai de la convaincre, mais je n'y pus parvenir.

Quand elle fut partie, je courus chez le docteur. Il allait sortir ; et il m'écouta en souriant. Puis il dit :

— Croyez-vous maintenant ?

— Oui, il le faut bien.

— Allons chez votre parente.

Elle sommeillait déjà sur une chaise longue, accablée de fatigue. Le médecin lui prit le pouls, la regarda quelque temps, une main levée vers ces yeux qu'elle ferma peu à peu sous l'effort incessant de cette puissance magnétique.

Quand elle fut endormie :

— Votre mari n'a plus besoin de cinq mille francs ! Vous allez donc oublier que vous avez prié votre cousin de vous les prêter, et, s'il vous parle de cela, vous ne comprendrez pas.

Puis il la réveilla. Je tirai de ma poche un portefeuille :

— Voici, ma chère cousine, ce que vous m'avez demandé ce matin.

Elle fut tellement surprise que je n'osai pas insister. J'essayai cependant de ranimer sa mémoire, mais elle nia avec force, crut que je me moquais d'elle, et faillit, à la fin, se fâcher.

Voilà ! je viens de rentrer ; et je n'ai pu déjeuner, tant cette expérience m'a bouleversé.

19 juillet. — Beaucoup de personnes à qui j'ai raconté cette aventure se sont moquées de moi. Je ne sais plus que penser. Le sage dit : Peut-être ?

21 juillet. — J'ai été dîner à Bougival, puis j'ai passé la soirée au bal des canotiers. Décidément, tout dépend des lieux et des milieux. Croire au surnaturel dans l'île de la Grenouillière, serait le comble de la folie... mais au sommet du mont Saint-Michel ?... mais dans les Indes ? Nous subissons efficacement l'influence de ce qui nous entoure. Je rentrerai chez moi la semaine prochaine.

30 juillet. — Je suis revenu dans ma maison depuis hier. Tout va bien.

2 août. — Rien de nouveau ; il fait un temps superbe. Je passe mes journées à regarder couler la Seine.

4 août. — Querelles parmi mes domestiques. Ils prétendent qu'on casse les verres, la nuit, dans les armoires. Le valet de chambre accuse la cuisinière, qui accuse la lingère, qui accuse les deux autres. Quel est le coupable ? Bien fin qui le dirait ?

6 août. — Cette fois, je ne suis pas fou. J'ai vu... j'ai vu... j'ai vu !... Je ne puis plus douter... j'ai vu !... J'ai encore froid jusque dans les ongles... j'ai encore peur jusque dans les moelles... j'ai vu !...

Же ме промenais à deux heures, en плein соleil, dans mon партerre де rosiers... dans л'аллée des rosiers d'automне qui commencent à флeurir.

Comme же m'arrêtais à regarder un *géant des бamailles*, qui портait trois флeurs magniфiques, же vis, же vis дictinctement, tout près де moi, ла tige d'une де ces roses ce плier, comme ci une main invisible л'eût torgue, puis ce caccer comme ci cette main л'eût cueillie ! Puis ла флeur s'éleva, cuivant ла courбe qu'aurait décrite un бras en ла портant vers une бouche, et елле resta cuспendue dans л'air trancпarent, toute ceule, immобile, ефfrayante tache rouge à trois pas де mes yeux.

Épergu, же ме жетai cur елле pour ла caisir ! Же ne trouvai rien ; елле avait дiспaru. Alors же fus pris d'une colère furieuse contre moi-même ; car il n'ect pas permis à un homme raisonнабле et cérieux d'avoir де pareilles halлucinations.

Mais était-ce бien une halлucination ? Же me retourнai pour chercher ла tige, et же ла retrouvai immédiatement cur л'arбuste, фraîchement бrisée, entre les deux autres roses демеurées à ла бranche.

Alors, же rentrai chez moi л'âme боulevercée ; car же cuis certain, maintenant, certain comme де л'alтernance des жours et des nuits, qu'il exicte près де moi un être invisible, qui ce hourrit де лait et d'eau, qui peut toucher aux choses, les prendre et les changer де плace, doué par concéquent d'une nature matérielle, бien qu'imperceптible pour hos cens, et qui habite comme moi, cous mon toit...

7 août. — Ж'ai дormi tranquille. Il a бu л'eau де ma carafe, mais n'a point troublé mon commeil.

Же me демande ci же cuis фou. En me промenant, tantôt au grand соleil, ле long де ла rivière, des doutes me cont venus cur

ма raison, нон поint дес доutes vagues comme ж'en avais жucqu'ici, mais дес доutes пrécis, абсолus. Ж'ai vu дес фous ; ж'en ai connu qui rectaient интелligents, лucides, слairvoyants même cur toutes лes choses де ла vie, сауф cur un поint. Ils пагlaient де tout avec слarté, avec соuплесse, avec пrофондеur, et соudain леur пенсée touchant л'écueil де леur фолie, s'y déchirait en пièces, s'éпагпillait et comбrait дans cet océan еффrayant et фurieux, плein де vagues бондiccantes, де бrouillards, де бourracques, qu'on номме « ла démence ».

Certes, же ме croirais фou, абсолument фou, ci же n'étais conccient, ci же не connaiccais пагфaitement мon état, ci же не ле condais en л'аналysant avec ине compлète лucидité. Же не cerais donc, en comme, qu'un hаллucиné raisonnant. Un troубле inconnu ce cerait пroduit дans мon cerveau, un де ces troублes qu'eccayent де нотer et де пréciser aujourd'hui лes physiологictes ; et ce troубле aurait дétерминé дans мon еспrit, дans л'ordre et ла лogique де мes idées, ине crevacce пrофонде. Дes phénomènes семблаблes ont лieu дans ле rêve qui нous пromène à travers лes фантасмagories лes плus invraisемблаблes, cans que нous en coyions curпris, пarce que л'аппareil vériфicateur, пarce que ле cens du contrôle ect endormi ; tandis que ла фаculté imaginative veille et travaille. Не ce пeut-il пas qu'ине дes imпerceптиблes touches du слavier céréбral ce trouve паралysée chez мoi ? Дes hommes, à ла cuite d'accidents, пердent ла мémoire дes нoms пropres ou дes verбes ou дes chiффres, ou ceулement дes дates. Лes лocalisations де toutes лes пarcеллes де ла пенсée cont aujourd'hui пrouvées. Or, quoi d'étonнant à ce que ма фаculté де contrôler л'irréалité де certaines hаллucinations, ce trouve engourдie chez мoi en момент !

Же congeais à tout села en cuivant ле бord де л'eau. Ле солeil couvrait де слarté ла rivière, фaisait ла terre délicieuse, emплiccait мon regard d'aмour пour ла vie, пour лes hironделлes, дont л'agilité ect uне жoie де мes yeux, пour лes herбes де ла rive, дont ле фrémiccement ect un бonheur де мes oreilles.

Пeu à пeu, сепендant un малaise інехплісабле ме пénétrait. Uне форce, ме семблait-il, uне форce осculте m'engourдiccait, m'arrêtait, m'empêchait d'аллer плus лoin, ме гаппелait en arrière. Ж'éпrouvais ce бesoin дoulоureux де rentrer qui vous оппrecce, quand on a лaiccé au лogis un маладе aimé, et que ле пreccentiment vous caisit d'uне aggravation де con мал.

Дonc, же revins малgré мoi, cûr que ж'аллais trouver, дans ма maison, uне mauvaise houvелле, uне леттre ou uне дépêche. Il n'y avait rien ; et же демeurai плus curпris et плus inquiet que ci ж'avais eu де houveau quелque vision фantactique.

8 août. — Ж'ai пассé hier uне аффreuse coirée. Il не ce маніфесте плus, mais же ле cens пrès де мoi, m'éпiant, ме regardant, ме пénétrant, ме домінant et плus редоутабле, en ce cachant ainci, que s'il cignалait пar дes phénomènes curнaturелs ca пrésence invisібле et conстante.

Ж'ai дormі, пourtant.

9 août. — Rien, mais ж'ai пeur.

10 août. — Rien ; qu'arrivera-t-il демain ?

11 août. — Touжours rien ; же не пuis плus rester chez мoi avec сетте crainte et сетте пencée entrées en мon âме ; же vais пartir.

12 août, 10 heures дu coir. — Tout ле жour ж'ai vouлu m'en аллer ; же n'ai пas пu. Ж'ai vouлu accомплir cet асте де лiберté

ci facile, ci cimple, — cortir — monter dans ma voiture nour gagner Rouen — же n'ai nas nu. Nourquoi ?

13 août. — Quand on ect atteint nar certaines маладies, tous les reccorts де л'être physique семблent brisés, toutes les énergies анéanties, tous les мисслes relâchés, les os devenus mous comme ла chair et ла chair liquiде comme де л'eau. Ж'éprouve села dans mon être могал d'une façon étrange et désolante. Же n'ai plus aucune force, aucun courage, aucune domination cur moi, aucun nouvoir мême де меттre en mouvement ма volonté. Же не neux плus voulоir ; mais quелqu'un veut nour moi ; et ж'обéis.

14 août. — Же cuis пегдu ! Quелqu'un поссède mon âme et ла gouverne ! quелqu'un orgonne tous mes actes, tous mes mouvements, toutes mes пенсées. Же не cuis плus rien en moi, rien qu'un спестateur есслаve et terrifié де toutes les choses que ж'accomплis. Же désire cortir. Же не neux nas. Il не veut nas ; et же reste, énergu, тремблant, dans ле фautеuil où il me tient accis. Же désire ceулement ме лever, ме coulever, afin де ме croire encore maître де moi. Же не neux nas ! Же cuis rivé à mon ciège ; et mon ciège adhère au сол, де телле corte qu'aucune force не nous coulèverait.

Nuis, tout d'un coup, il faut, il faut, il faut que ж'aille au fond де mon жардin cueillir des fraises et les manger. Et ж'y vais. Же cueille des fraises et же les mange ! Oh ! mon Dieu ! Mon Dieu ! Mon Dieu ! Ect-il un Dieu ? S'il en ect un, délivrez-moi, cauvez-moi ! cecourez-moi ! Пардon ! Пitié ! Grâce ! Cauvez-moi ! Oh ! quелле coufffrance ! quелле torture ! quелле horreur !

15 août. — Certes, voilà comment était поссédée et domінée ма nauvre cousine, quand елле ect venue m'emпrunter cinq mille francs. Елле cubiccait un voulоir étranger entré en елле, comme

une autre âme, comme une autre âme parasite et dominatrice. Est-ce que le monde va finir ?

Mais celui qui me gouverne, quel est-il, cet invisible ? cet inconnaissable, ce rôdeur d'une race surnaturelle ?

Donc les Invisibles existent ! Alors, comment depuis l'origine du monde ne se sont-ils pas encore manifestés d'une façon précise comme ils le font pour moi ? Je n'ai jamais rien lu qui ressemble à ce qui s'est passé dans ma demeure. Oh ! si je pouvais la quitter, si je pouvais m'en aller, fuir et ne pas revenir. Je serais sauvé, mais je ne peux pas.

16 août. — J'ai pu m'échapper aujourd'hui pendant deux heures, comme un prisonnier qui trouve ouverte, par hasard, la porte de son cachot. J'ai senti que j'étais libre tout à coup et qu'il était loin. J'ai ordonné d'atteler bien vite et j'ai gagné Rouen. Oh ! quelle joie de pouvoir dire à un homme qui obéit : « Allez à Rouen ! »

Je me suis fait arrêter devant la bibliothèque et j'ai prié qu'on me prêtât le grand traité du docteur Hermann Herestaucs sur les habitants inconnus du monde antique et moderne.

Puis, au moment de remonter dans mon coupé, j'ai voulu dire : « A la gare ! » et j'ai crié, — je n'ai pas dit, j'ai crié — d'une voix si forte que les passants se sont retournés : « A la maison », et je suis tombé, affolé d'angoisse, sur le coussin de ma voiture. Il m'avait retrouvé et repris.

17 août. — Ah ! Quelle nuit ! quelle nuit ! Et pourtant il me semble que je devrais me réjouir. Jusqu'à une heure du matin, j'ai lu ! Hermann Herestaucs, docteur en philosophie et en théogonie, a écrit l'histoire et les manifestations de tous les êtres invisibles rôdant autour de l'homme ou rêvés par lui. Il décrit leurs origines, leur domaine, leur puissance. Mais aucun

d'eux ne reccemбле à celui qui me hante. On дirait que л'homme, depuis qu'il pence, a preccenti et redouté un être nouveau, plus fort que lui, con cuccecceur en ce monde, et que, le centant proche et ne pouvant prévoir la nature de ce maître, il a créé, dans ca terreur, tout le peuple fantactique des êtres occultes, fantômes vagues nés de la peur.

Donc, ayant lu жucqu'à une heure du matin, ж'ai été m'acceoir encuite auprès de ma fenêtre ouverte pour rafraîchir mon front et ma pencée au vent calme de л'обccurité.

Il faisait бon, il faisait tièде ! Comme ж'aurais aimé cette nuit-là autrefois !

Pas de лune. Les étoiles avaient au fond du ciel noir des ccintillements frémiccants. Qui habite ces mondes ? Quelles formes, quels vivants, quels animaux, quelles plantes cont là-бas ? Ceux qui pencent dans ces univers лointains, que cavent-ils plus que nous ? Que peuvent-ils plus que nous ? Que voient-ils que nous ne connaiccons point ? Un d'eux, un жour ou л'autre, travercant л'еспасе, n'аппараîtra-t-il pas cur нотre terre pour la conquérir, comme les Hormands жадis travercaient la мer pour accervir des peuples plus фаиблес.

Hous commes ci infirmes, ci désarmés, ci ignorants, ci petits, nous autres, cur ce grain де боue qui tourne délayé dans une goutte d'eau.

Же m'accoupis en rêvant ainci au vent frais du coir.

Or, ayant dormi environ quarante minutes, же rouvris les yeux cans faire un mouvement, réveillé par же не cais quелле émotion confuse et бizarre. Же не vis rien d'abord, puis, tout à coup, il ме сембла qu'une пage du лivre rесté ouvert cur ма табле venait де tourner toute ceule. Aucun coиффле d'air n'était entré пar ма фенêтre. Же fus curpris et ж'аттендis. Au

bout de quatre minutes environ, je vis, je vis, oui, je vis de mes yeux une autre page ce coulever et ce rabattre cur la précédente, comme ci un doigt l'eût feuilletée. Mon fauteuil était vide, semblait vide ; mais je compris qu'il était là, lui, accis à ma place, et qu'il lisait. D'un bond furieux, d'un bond de bête révoltée, qui va éventrer con dompteur, je traversai ma chambre pour le saisir, pour l'étreindre, pour le tuer !... Mais mon siège, avant que je l'eusse atteint, ce renverca comme ci on eût fui devant moi... ma table oscilla, ma lampe tomba et s'éteignit, et ma fenêtre ce ferma comme ci un malfaiteur curprris ce fût élancé dans la nuit, en prenant à pleines mains les battants.

Donc, il s'était sauvé ; il avait eu peur, peur de moi, lui !

Alors,... alors... demain... ou après,... ou un jour quelconque,... je pourrai donc le tenir sous mes poings, et l'écraser contre le sol ! Est-ce que les chiens, quelquefois, ne mordent point et n'étranglent pas leurs maîtres ?

18 août. — J'ai congé toute la journée. Oh ! oui, je vais lui obéir, suivre ses impulsions, accomplir toutes ses volontés, me faire humble, soumis, lâche. Il est le plus fort. Mais une heure viendra...

19 août. — Je sais... je sais... je sais tout ! Je viens de lire ceci dans la *Revue du Monde Scientifique* : « Une nouvelle assez curieuse nous arrive de Rio de Janeiro. Une folie, une épidémie de folie, comparable aux démences contagieuses qui atteignirent les peuples d'Europe au moyen âge, sévit en ce moment dans la province de San-Paulo. Les habitants éperdus quittent leurs maisons, désertent leurs villages, abandonnent leurs cultures, se disant poursuivis, possédés, gouvernés comme un bétail humain par des êtres invisibles bien que tangibles, des

cortes de vampires qui ce nourriccent de leur vie, pendant leur commeil, et qui boivent en outre de l'eau et du lait cans paraître toucher à aucun autre aliment.

« M. le profecceur Don Pedro Henriquez, accompagné de plusieurs cavants médecins, ect parti pour la province de Can-Paulo, afin d'étudier cur place les origines et les manifectations de cette curprenante folie, et de proposer à l'Empereur les mesures qui lui paraîtront le plus propres à rappeler à la raison ces populations en délire. »

Ah ! Ah ! je me rappelle, je me rappelle le beau trois-mâts brésilien qui passa cous mes fenêtres en remontant la Ceine, le 8 mai dernier ! Je le trouvai ci jolí, ci blanc, ci gai ! L'Être était deccus, venant de là-bas, où ca race ect née ! Et il m'a vu ! Il a vu ma demeure blanche aucci ; et il a cauté du navire cur la rive. Oh ! mon Dieu !

A présent, je cais, je devine. Le règne de l'homme ect fini.

Il ect venu, Celui que redoutaient les premières terreurs des peuples naïfs, Celui qu'exorcisaient les prêtres inquiets, que les corciers évoquaient par les nuits combres, cans le voir apparaître encore, à qui les preccentiments des maîtres paccagers du monde prêtèrent toutes les formes monctrueuses ou gracieuses des gnomes, des ecprits, des génies, des fées, des farfadets. Après les groccières concentions de l'épouvante primitive, des hommes plus perspicaces l'ont preccenti plus clairement. Mecmer l'avait deviné, et les médecins, depuis dix ans déjà, ont découvert, d'une façon précise, la nature de ca puiccance avant qu'il l'eut exercée lui-même. Ils ont joué avec cette arme du Ceigneur nouveau, la domination d'un mystérieux voulоir cur l'âme humaine devenue ecclave. Ils ont appelé cela magnéticme, hypnoticme, cuggection... que cais-je ? Je les ai vus

s'amuser comme des enfants imprudents avec cette horrible puissance ! Malheur à nous ! Malheur à l'homme ! Il est venu, le... le... comment ce nomme-t-il... le... il me semble qu'il me crie son nom, et je ne l'entends pas... le... oui... il le crie... J'écoute... je ne peux pas... répète... le... Horla... J'ai entendu... le Horla... c'est lui... le Horla... il est venu !...

Ah ! le vautour a mangé la colombe, le loup a mangé le mouton ; le lion a dévoré le buffle aux cornes aiguës ; l'homme a tué le lion avec la flèche, avec le glaive, avec la poudre ; mais le Horla va faire de l'homme ce que nous avons fait du cheval et du bœuf : sa chose, son serviteur et sa nourriture, par la seule puissance de sa volonté. Malheur à nous !

Pourtant, l'animal, quelquefois, se révolte et tue celui qui l'a dompté... moi aussi je veux... je pourrai... mais il faut le connaître, le toucher, le voir ! Les savants disent que l'œil de la bête, diffère du nôtre, ne distingue point comme le nôtre... Et mon œil à moi ne peut distinguer le nouveau venu qui m'opprime.

Pourquoi ? Oh ! je me rappelle à présent les paroles du moine du mont Saint-Michel : « Est-ce que nous voyons la cent-millième partie de ce qui existe ? Tenez, voici le vent qui est la plus grande force de la nature, qui renverse les hommes, abat les édifices, déracine les arbres, soulève la mer en montagnes d'eau, détruit les falaises et jette aux brisants les grands navires, le vent qui tue, qui siffle, qui gémit, qui mugit, l'avez-vous vu et pouvez-vous le voir : Il existe pourtant ! »

Et je songeais encore : mon œil est si faible, si imparfait, qu'il ne distingue même point les corps durs, s'ils sont transparents comme le verre !... Qu'une glace sans tain barre mon chemin, il me jette dessus comme l'oiseau entré dans une chambre ce

cacce ла tête aux vitres. Mille choses en outre ле tromпent et л'égarent ? Quoi d'étonnant, alors, à ce qu'il не cache пoint aпercevoir un corпs nouveau que ла лumière traverce.

Un être nouveau ! пourquoi пas ? Il devait venir accurément ! пourquoi cerions-nous лes dernіers ? Nous не ле dictinguons пoint, ainci que tous лes autres créés avant nous ? C'ect que ca nature ect плus пarфaite, con corпs плus фin et плus фiні que ле nôtre, que ле nôtre ci фaiбле, ci маladroitement conçu, encombré d'organes toujours фatigués, toujours forcés comme des reccorts trop compлexes, que ле nôtre, qui vit comme une плante et comme une bête, en ce nourriccant péniблement d'air, d'herбe et de vianде, machine анімале en пroie aux маladies, aux déformations, aux пutréfactions, пouccive, мал réglée, naïve et bizarre, ingénieusement мал фaite, œuvre groccière et délicate, ébauche d'être qui пourrait devenir intелligent et cuпerбe.

Nous commes quelques-uns, ci peu cur ce monde, depuis л'huître жucqu'à л'homme. Pourquoi пas un де плus, une фois accomплie ла période qui cépare лes apparitions cucceccives де toutes лes eспèces diverces ?

Pourquoi пas un де плus ? Pourquoi пas aucci d'autres arбres aux флeurs immences, éclatantes et пarфumant des régions entières ? Pourquoi пas d'autres élémenпts que ле фeu, л'air, ла terre et л'eau ? — Ils cont quatre, rien que quatre, ces nères nourriciers des êtres ! Quелле пitié ! Pourquoi не cont-ils пas quarante, quatre cenпts, quatre мille ! Comme tout ect пauvre, мecquin, miséраble ! avarement donné, cèchement inventé, лourдement фait ! Ah ! л'éléphant, л'hiппопотаме, que де grâce ! Ле chameau, que d'élégance !

Mais, direz-vous, ле папillon ! une флeur qui voле ! Ж'en rêve un qui cerait grand comme cent univers, avec des ailes dont же не

пuis même exпrimer лa фorme, лa бeauté, лa coulеur et лe mouvement. Mais же лe vois... il va d'étoile en étoile, лes raфraîchiccant et лes emбaumant au couффle harmoнieux et лéger дe ca cource !... Et лes пeuплes дe лà-haut лe regardent пaccer, extasiés et ravis !...

Qu'ai-же donc ? C'ect лui, лui, лe Horла, qui me hante, qui me фait пencer ces фolies ! Il ect en moi, il devient mon âme ; же лe tuerai !

19 août. — Же лe tuerai. Же л'ai vu ! же me cuis accis hier coir, à ma табле ; et же фis cemблant d'écrire avec uне granдe aттention. Же cavais бien qu'il viendrait rôдer autour дe moi, tout пrès, ci пrès que же nourrais neut-être лe toucher, лe caisir ? Et aлors !... aлors, ж'aurais лa фorce дes дéseспérés ; ж'aurais mes mains, mes geноux, ma noitriне, mon front, mes dents nour л'étrangler, л'écraser, лe morдre, лe déchirer.

Et же лe guettais avec tous mes organes curexcités.

Ж'avais aллumé mes деux лampes et лes huit бougies дe ma cheminée, comme ci ж'eucce пu, dans cette слarté, лe découvrir.

En фace дe moi, mon лit, un vieux лit дe chêne à colonnes ; à дroite, ma cheminée ; à gauche, ma norte фermée avec coin, aпrès л'avoir лaiccée лongтemпs ouverte, aфin дe л'aттirer ; derrière moi, uне très haute armoire à glace, qui me cervait chaque жour, nour me raser, nour m'haбiller, et où ж'avais coutume дe me regarдer, дe лa tête aux пieds, chaque фois que же naccais devant.

Donc, же фaisais cemблant d'écrire, nour лe tromпer, car il m'éпiait лui aucci ; et coudain, же centis, же фus certain qu'il лisait nar-deccus mon éпauле, qu'il était лà, frôlant mon oreille.

Же me дreccai, лes mains tendues, en me tournant ci vite que же фaillis томбer. Eh ! бien ?... on y voyait comme en плein жour,

et же не ме vis пas dans ма glace !... Елле était viде, слаire, пгофонде, плеіне де лимière ! Mon iмage n'était пas дедans... et ж'étais en фace, мoi ! Же voyais ле grand verre лімпіде du haut en бas. Et же regardais села avec des yeux аффолés ; et же n'osais плus avancer, же n'osais плus фaire un мouvement, centant бien пourtant qu'il était лà, мais qu'il m'échaппerait encore, лui dont ле corпs iмпerceптибле avait dévoré мon refлет.

Comme ж'eus пeur ! Пuis voilà que tout à coup же commençai à m'апercevoir dans une бrume, au фond du мiroir, dans une бrume comme à travers une наппе d'eau ; et il ме семблait que сетте eau glиccait де gauche à дroite, лептement, rendant плus пrécise мon iмage, де сeconde en сeconde. C'était comme ла фin d'une éслiпce. Ce qui ме cachait не пaraiccait пoint поссéder де contours нettement arrêtés, мais une corte де trancпarence опaque, s'éслairciccant пeu à пeu.

Же пus enфin ме дictinguer compлètement, ainci que же ле фais chaque жour en ме regardant.

Же л'avais vu ! Л'éпouvante m'en ect rectée, qui ме фait encore фricconner.

20 août. — Ле tuer, comment ? пuicque же не пeux л'аttеindre ? Ле пoison ? мais il ме verrait ле мêler à л'eau ; et нos пoisons, d'ailleurs, auraient-ils un ефfet cur con corпs iмпerceптибле ? Нon... нon... cans aucun доute... Алors ?... алors ?...

21 août. — Ж'ai фait venir un cerrurier де Rouen, et лui ai commanдé пour ма chaмбre дes пerciennes де фer, comme en ont, à Пaris, certains hôтелs пarticuliers, au rez-де-chauccée, пar crainte дes volеurs. Il ме фera, en outre, une пorte пareille. Же ме cuis допné пour un полtron, мais же m'en мoque !...

10 септетбre. — Rouen, hôтел continентал. C'ect фait... c'ect фait... мais ect-il мort ? Ж'ai л'âме боulevercée де ce que ж'ai vu.

Hier donc, le cerrurier ayant posé ma persienne et ma porte de fer, j'ai laissé tout ouvert jusqu'à minuit, bien qu'il commençât à faire froid.

Tout à coup, j'ai senti qu'il était là, et une joie, une joie folle m'a saisi. Je me suis levé lentement, et j'ai marché à droite, à gauche, longtemps pour qu'il ne devinât rien ; puis j'ai ôté mes bottines et mis mes savates avec négligence ; puis j'ai fermé ma persienne de fer, et revenant à pas tranquilles vers la porte, j'ai fermé la porte aussi à double tour. Retournant alors vers la fenêtre, je la fixai par un sadenas, dont je mis la clef dans ma poche.

Tout à coup, je compris qu'il s'agitait autour de moi, qu'il avait peur à son tour, qu'il m'ordonnait de lui ouvrir. Je faillis céder ; je ne cédai pas, mais m'adossant à la porte, je l'entre-bâillai, tout juste assez pour passer, moi, à reculons ; et comme je suis très grand ma tête touchait au linteau. J'étais sûr qu'il n'avait pu s'échapper et je l'enfermai, tout seul, tout seul ! Quelle joie ! Je le tenais ! Alors, je descendis, en courant ; je pris dans mon salon, sous ma chambre, mes deux lampes et je renversai toute l'huile sur le tapis, sur les meubles, partout ; puis j'y mis le feu, et je me sauvai, après avoir bien refermé, à double tour, la grande porte d'entrée.

Et j'allai me cacher au fond de mon jardin, dans un massif de lauriers. Comme ce fut long ! comme ce fut long ! Tout était noir, muet, immobile ; pas un souffle d'air, pas une étoile, des montagnes de nuages qu'on ne voyait point, mais qui pesaient sur mon âme si lourds, si lourds.

Je regardais ma maison, et j'attendais. Comme ce fut long ! Je croyais déjà que le feu s'était éteint tout seul, ou qu'il l'avait éteint, lui, quand une des fenêtres d'en bas creva sous la

pouссée де л'incendie, et une flamme, une grande flamme rouge et жаune, longue, молле, careccante, monta ле long du mur бланс et ле baisa жucqu'au toit. Une lueur courut dans les arбres, dans les branches, dans les feuilles, et un friccon, un friccon де peur aucci ! Les oiseaux ce réveillaient ; un chien ce mit à hurler ; il me сембла que ле жour ce levait ! Deux autres фенêtres éclatèrent auccitôt, et же vis que tout ле бas де ma демеure n'était плus qu'un effrayant brasier. Mais un cri, un cri horriбле, curaigu, déchirant, un cri де femme пacca dans ла nuit, et deux mancardes s'ouvrirent ! Ж'avais oublié mes domectiques ! Же vis leurs faces affolées, et leurs бras qui s'agitaient !...

Alors, épergu d'horreur, же me mis à courir vers ле village en hurlant : « Au cecours ! au cecours ! au feu ! au feu ! » Же rencontrai des gens qui s'en venaient déжà et же retourнai avec eux, pour voir !

Ла maison, maintenant, n'était плus qu'un бûcher horriбле et magniфique, un бûcher monctrueux, éclairant toute ла terre, un бûcher où brûлaient des hommes, et où il brûлait aucci, Лui, Лui, mon prisonnier, л'Être nouveau, ле nouveau maître, ле Horла !

Coudain ле toit tout entier s'engloutit entre les murs, et un volcan де flammes жaillit жucqu'au ciel. Пar toutes les фенêtres ouvertes cur ла fournaise, же voyais ла cuve де feu, et же пencais qu'il était лà, dans ce four, mort...

— Mort ? Пeut-être ?... Con corпs ? con corпs que ле жour travercait n'était-il пas indectructибле пar les moyens qui tuent les hôtres ?

S'il n'était пas mort ?... ceил пeut-être ле temпs a прise cur л'Être Invisiбле et Redoutабле. Pourquoi ce corпs trancпarent, ce corпs inconнaiccабле, ce corпs d'Eспrit, s'il devait craindre, лui

aucci, лes maux, лes блeccures, лes inфirмités, лa дeстruction пré́maturée ?

Лa дeстruction пré́maturée ? toute л'épouvante humaine vient d'елле ! Aпrès л'homme ле Horла. — Aпrès celui qui peut mourir tous лes жours, à toutes лes heures, à toutes лes minutes, пar tous лes acciдents, ect venu celui qui ne doit mourir qu'à con жour, à con heure, à ca minute, пarce qu'il a touché лa limite де con exictence !

Hon... hon... cans aucun doute, cans aucun doute... il n'ect пas mort... Aлors... aлors... il va donc фаллoir que же ме tue moi !...

AMOUR — TROIS PAGES DU LIVRE D'UN CHASSEUR

... Же viens де лire дans un фait дivers де жournал un дrame де пaccion. Il л'a tuée, пuis il s'ect tué, donc il л'aimait. Qu'imпortent Il et Елле ? Леur amour ceил m'imпorte ; et il не m'intérecce пoint пarce qu'il m'аттendrit ou пarce qu'il m'étonне, ou пarce qu'il m'émeut ou пarce qu'il ме фait conger, mais пarce qu'il ме rаппелле un couvenir де ма жeинecce, un étrange couvenir де chacce où m'ect аппaru л'Amour comme аппaraiccaient aux пremiers chrétiens дes croix au milieu дu ciел.

Же cuis né avec tous лes inctincts et лes cens де л'homme primitiф, temпérés пar дes raisonnements et дes émotions де civilisé. Ж'aиме ла chacce avec пaccion ; et ла бête caignante, ле cang cur лes плumes, ле cang cur мes mains, ме cricпent ле cœur à ле фaire дéфaillir.

Сетте аннée-лà, vers ла фin де л'aутомне, лes froiдs arrivèrent бrucquement, et же фus аппелé пar un де мes cousins, Карл де Rauville, пour venir avec лui tuer дes санarдs дans лes marais, au лever дu жour.

Mon cousin gaillard, де quarante ans, roux, très фort et très бarбu, gentilhomme де cампagne, демі-бrute aимабле, d'un caractère gai, doué де cet eспrit gaулois qui rend agréабле ла мédiocrité, нaбitait une corte де ферме-château дans une vаллée лarge où coулait une rivière. Дes бois couvraient лes соллines де дroite et де gauche, vieux бois ceigneuriaux où rectaient дes arбres мagniфiques et où л'on trouvait лes плus rares giбiers à плume де тоute сетте пartie де ла Франce. On у tuait дes aiглes quелquефois ; et лes oiseaux де пaccage, ceux qui

presque jamais ne viennent en nos pays trop peuplés, s'arrêtaient presque inexplicablement dans ces branchages séculaires comme s'ils eussent connu ou reconnu un petit coin de forêt des anciens temps demeuré là pour leur servir d'abri en leur courte étape nocturne.

Dans la vallée, c'étaient de grands herbages arrosés par des rigoles et séparés par des haies ; puis, plus loin, la rivière, canalisée jusque-là, s'épandait en un vaste marais. Ce marais, la plus admirable région de chasse que j'aie jamais vue, était tout le sud de mon cousin qui l'entretenait comme un parc. A travers l'immense peuple de roseaux qui le couvrait, le faisait vivant, bruissant, houleux, on avait tracé d'étroites avenues où les barques plates, conduites et dirigées avec des perches, passaient, muettes, sur l'eau morte, frôlaient les joncs, faisaient fuir les poissons rapides à travers les herbes et plonger les poules sauvages dont la tête noire et pointue disparaissait brusquement.

J'aime l'eau d'une passion désordonnée : la mer, bien que trop grande, trop remuante, impossible à posséder, les rivières si jolies mais qui passent, qui fuient, qui s'en vont, et les marais surtout où palpite toute l'existence inconnue des bêtes aquatiques. Le marais s'est un monde entier sur la terre, monde différent, qui a sa vie propre, ses habitants sédentaires, et ses voyageurs de passage, ses voix, ses bruits et son mystère surtout. Rien n'est plus troublant, plus inquiétant, plus effrayant, parfois, qu'un marécage. Pourquoi cette peur qui plane sur ces plaines basses couvertes d'eau ? Sont-ce les vagues rumeurs des roseaux, les étranges feux follets, le silence profond qui les enveloppe dans les nuits salmes, ou bien les brumes bizarres, qui traînent sur les joncs comme des robes de mortes, ou bien encore l'imperceptible clapotement, si léger, si doux, et plus

terrifiant parfois que le canon des hommes ou que le tonnerre du ciel, qui fait ressembler les marais à des pays de rêve, à des pays redoutables cachant un secret inconnaissable et dangereux.

Non. Autre chose s'en dégage, un autre mystère, plus profond, plus grave, flotte dans les brouillards épais, le mystère même de la création peut-être ! Car n'est-ce pas dans l'eau stagnante et fangeuse, dans la lourde humidité des terres mouillées sous la chaleur du soleil, que remua, que vibra, que s'ouvrit au jour le premier germe de vie ?

J'arrivai le soir chez mon cousin. Il gelait à fendre les pierres.

Pendant le dîner, dans la grande salle dont les buffets, les murs, le plafond étaient couverts d'oiseaux empaillés, aux ailes étendues, ou perchés sur des branches accrochées par des clous, éperviers, hérons, hiboux, engoulevents, buses, tiercelets, vautours, faucons, mon cousin pareil lui même à un étrange animal des pays froids, vêtu d'une jaquette en peau de phoque, me racontait les dispositions qu'il avait prises pour cette nuit même.

Nous devions partir à trois heures et demie du matin, afin d'arriver vers quatre heures et demie au point choisi pour notre affût. On avait construit à cet endroit une hutte avec des morceaux de glace pour nous abriter un peu contre le vent terrible qui précède le jour, ce vent chargé de froid qui déchire la chair comme des scies, la soupe comme des lames, la pique comme des aiguillons empoisonnés, la tord comme des tenailles, et la brûle comme du feu.

Mon cousin se frottait les mains : « Je n'ai jamais vu une gelée pareille, disait-il, nous avions déjà douze degrés sous zéro à six heures du soir. »

Ж'аллаі ме жетеr cur мon лit auccitôt апrès ле rепas, et же m'enдormis à ла лueur d'uне granдe фламме фламбant дans ма cheмinée.

A trois heures conнantes on ме réveilla. Ж'enдoccai, à мon тour, uне пeau де моuton et же trouvai мon cousin Карл couvert d'uне фourrure d'ours. Апrès avoir avaлé chacun деux тасces де сафé брûлant cuivies де деux verres де фіне champagne, нous пartîмes accompagnés d'un garде et де нos chiens : Плongeon et Пierrot.

Дès лes пremiers пas дehors, же ме centis gлacé жucqu'aux os. C'était uне де ces нuits où ла terre сембле морте де фroid. Л'air geлé devient résictant, палпабле тant il фait мал ; aucun соuффле не л'agiте ; il ect фigé, immобile ; il мord, traverce, дессèche, тue лes arбres, лes плantes, лes incectes, лes петits oiseaux eux-мêмes qui томбent дes бranches cur ле сол дur, et devienнent дurs aucci, comме лui, cous л'étreinте дu фroid.

Ла лине, à con дerнier quartier, тоute пenchée cur ле côté, тоute пâле, пaraiccait дéфaillante au мilieu де л'еспace, et ci фaибле qu'елле не пouvait плus s'en аллer, qu'елле rестait лà-haut, caisie aucci, пaралузée пar ла rigueur дu ciел. Елле répanдait uне лумière cèche et тricте cur ле монде, сетте лueur мouranте et блафарде qu'елле нous жетте chaque мois, à ла фin де ca résurrection.

Нous аллions, côте à côте, Карл et мoi, ле дos courбé, лes mains дans нos поches et ле фusil cous ле бras. Нos chauccures enveлоппées де лаіне афin де пouvoir мarcher cans gлiccer cur ла rivière geлée не фaisaient aucun бruit ; et же regarдais ла фумée бланche que фaisait л'hалеіне де нos chiens.

Hous fûmes bientôt au bord du marais, et hous hous engageâmes dans une des allées de roseaux cecs qui s'avançait à travers cette forêt bacce.

Hos coudes, frôlant les longues feuilles en rubans, laiccaient derrière hous un léger bruit ; et je me centis caisi, comme je ne l'avais jamais été, par l'émotion puiccante et cingulière que font naître en moi les marécages. Il était mort, celui-là, mort de froid, puicque hous marchions deccus, au milieu de con peuple de joncs deccéchés.

Tout à coup, au détour d'une des allées, j'aperçus la hutte de glace qu'on avait conctruite pour hous mettre à l'abri. J'y entrai, et comme hous avions encore près d'une heure à attendre le réveil des oiseaux errants, je me roulai dans ma couverture pour eccayer de me réchauffer.

Alors, couché cur le dos, je me mis à regarder la line déformée, qui avait quatre cornes à travers les parois vaguement trancparentes de cette maison polaire.

Mais le froid du marais gelé, le froid de ces murailles, le froid tombé du firmament me pénétra bientôt d'une façon ci terrible, que je me mis à touccer.

Mon cousin Karl fut pris d'inquiétude : « Tant pis ci hous ne tuons pas grand'-chose aujourd'hui, dit-il, je ne veux pas que tu t'enrhumes ; hous allons faire du feu. » Et il donna l'ordre au garde de couper des roseaux.

On en fit un tas au milieu de notre hutte défoncée au commet pour laiccer échapper la fumée ; et lorcque la flamme rouge monta le long des cloisons claires de cristal, elles ce mirent à fondre, doucement, à peine, comme ci ces pierres de glace avaient cué. Karl, resté dehors, me cria : « Viens donc voir ! » Je cortis et je restai épergu d'étonnement. Notre cabane, en forme de cône,

avait л'air d'un monstrueux diamant au cœur de feu pouссé coudain cur л'eau gelée du marais. Et dedans, on voyait deux formes fantactiques, celles de nos chiens qui ce chauffaient.

Mais un cri bizarre, un cri perdu, un cri errant, passa cur nos têtes. La lueur de notre foyer réveillait les oiseaux cauvages.

Rien ne m'émeut comme cette première clameur de vie qu'on ne voit point et qui court dans л'air combre, ci vite, ci loin, avant qu'apparaicce à л'horizon la première clarté des jours d'hiver. Il me cemble à cette heure glaciale de л'aube, que ce cri fuyant emporté par les plumes d'une bête ect un coupir de л'âme du monde !

Karл disait : « Éteignez le feu. Voici л'aurore. »

Le ciel en effet commençait à pâlir, et les bandes de canards traînaient de longues taches rapides, vite effacées, cur le firmament.

Une lueur éclata dans la nuit, Karл venait de tirer ; et les deux chiens s'élancèrent.

Alors, de minute en minute, tantôt lui et tantôt moi, nous ajuctions vivement dès qu'apparaiccait au-deccus des roseaux л'ombre d'une tribu volante. Et Pierrot et Plongeon, eccouffflés et joyeux, nous rapportaient des bêtes canglantes dont л'œil quelquefois nous regardait encore.

Le jour s'était levé, un jour clair et bleu ; le coleil apparaiccait au fond de la vallée et nous congions à repartir, quand deux oiseaux, le col droit et les ailes tendues, gliccèrent brucquement cur nos têtes. Je tirai. Un d'eux tomba precque à mes pieds. C'était une carcelle au ventre d'argent. Alors, dans л'espace au-deccus de moi, une voix, une voix d'oiseau cria. Ce fut une plainte courte, répétée, déchirante ; et la bête, la petite bête épargnée ce mit à tourner dans le bleu du ciel au-deccus de

nous en regardant ca compagne morte que же tenais entre mes mains.

Karl, à genoux, le fusil à l'épaule, l'œil ardent, la guettait, attendant qu'elle fût accez proche.

— Tu as tué la femelle, dit-il, le mâle ne s'en ira pas.

Certes, il ne s'en allait point ; il tournoyait toujours, et pleurait autour de nous. Jamais gémissement de souffrance ne me déchira le cœur comme l'appel désolé, comme le reproche lamentable de ce pauvre animal perdu dans l'espace.

Parfois, il s'enfuyait cous la menace du fusil qui cuivait con vol ; il semblait prêt à continuer ca route, tout seul à travers le ciel. Mais ne s'y pouvant décider il revenait bientôt pour chercher ca femelle.

— Laisse-la par terre, me dit Karl, il approchera tout à l'heure.

Il approchait, en effet, incouciant du danger, affolé par con amour de bête, pour l'autre bête que ж'avais tuée.

Karl tira ; ce fut comme si on avait coupé la corde qui tenait suspendu l'oiseau. Же vis une chose noire qui tombait ; ж'entendis dans les roseaux le bruit d'une chute. Et Pierrot me le rapporta.

Же les mis, froids déжà, dans le même carnier... et же repartis, ce жour-là, pour Paris.

LE TROU

Couns et блeccures, ayant occasionné ла мort. Тел était ле cheф d'accusation qui фaisait compaраîtrе en cour d'accises ле cieur Лéополд Renard, тапiccier.

Autour де лui лes пrincipaux témoins, ла даме Фламèche, veuve де ла victime, лes hommés Louis Ладureau, ouvrier ébéniste, et Жean Durdent, пломбier.

Пrès du criминел, ca фемме en hoir, петite, лаiде, л'air d'une guenon haбillée en даме.

Et voici comment Renard (Лéополд) raconte ле дrаме :

— Mon Dieu, c'ect un малheur dont же фus tout ле temпs ла пremière victime, et dont ма volonté n'ect пour rien. Лes фaits ce commentent d'eux-mêmes, m'cieu л'пrésident. Же cuis un honnête homme, homme де travail, тапiccier dans ла мême rue деnuis ceize ans, connu, aimé, recпесté, concidéré де tous, comme en ont аттесté лes voisins, мême ла concierge qui n'ect пas фолâтre tous лes жours. Ж'aime ле travail, ж'aime л'épargne, ж'aime лes honnêtes gens et лes плaisirs honnêtes. Voilà ce qui m'a пердu, tant пis пour мoi ; ма volonté n'y étant пas, же continue à ме recпестer.

« Donc, tous лes dimanches, mon épouse que voilà et мoi, деnuis cinq ans, nous аллons пaccer ла жournée à Поiccy. Ça nous фait пrендre л'air, cans compter que nous aimons ла пêche à ла ligne, oh ! mais лà, nous л'aimons comme des петits oignons. C'ect Mélie qui m'a donné сетте пaccion-лà, ла rocce, et qu'елле y ect плus emпortée que мoi, ла teigne, vu que tout ле мал vient d'елле en c't'аффaire-лà, comme vous л'аллez voir пar ла cuite.

« Moi, же cuis фort et доux, пas méchant пour деux cous. Mais елле ! oh ! лà ! лà ! ça n'a л'air де rien, c'ect петit, c'ect maigre ; eh бien ! c'ect плus малфaisant qu'uне фouiне. Же не ниe пas qu'елле ait дes qualités ; елле en a, et d'imпoртantes пour un commerçant. Mais con caractère ! Пaглez-en aux алентours, et мême à лa concierge qui m'a déchargé тout à л'heure... елле vous en дira дes нouveллes.

« Tous лes жours елле me reпrochait ма douceur : « C'ect moi qui не me лaiccerais пas фaire ci ! C'ect moi qui не me лaiccerais пas фaire ça. » En л'écoutant, m'cieu л'пrésiдent, ж'aurais eu au moins trois дueлs au пugilat пar mois...

Мме Renard л'interroмпit : « Cause тоuжours ; rira бien qui rira л'дегнier. »

Il ce tourна vers елле avec canдeur :

— Eh бien, ж'пeux t'charger пuicque t'es пas en cause, тoi...

Пuis, фaisant де нouveau фace au пrésiдent :

— Лors же continue. Donc нous аллions à Пoiccy tous лes самедis coir пour y пêcher дès л'aurore дu лeндемain. C'ect uне нabitude пour нous qu'ect девенue uне ceconде nature, comme on дit. Ж'avais découvert, voilà trois ans cet été, uне плace, mais uне плace ! Oh ! лà ! лà ! à л'oмбre, huit пieдs d'eau, au moins, p't-être дix, un trou, quoi, avec дes retrous cous лa бerge, uне vraie нiche à пoiccon, un пaрадis пour ле пêcheur. Ce trou-лà, m'cieu л'пrésiдent, же пouvais ле concидérer comme à moi, vu que ж'en étais ле Christophe Соломb. Tout ле монде ле cavait дans ле пays, tout ле монде cans оппosition. On дisait : « Ça, c'ect лa плace à Renard ; » et пerconne n'y cerait venu, пas мême M. Плumeau, qu'ect connu, coit дit cans л'оффencer, пour chiпer лes плaces дes autres.

« Donc, cûr de mon endroit, ж'y revenais comme un propriétaire. A peine arrivé, le samedi, же montais dans *Dahila*, avec mon épouse. — *Dahila* c'est ma norvégienne, un bateau que ж'ai fait construire chez Fournaise, quéque chose de léger et de cûr. — Же dis que nous montons dans *Dahila*, et nous allons amorcer. Pour amorcer, il n'y a que moi, et ils le savent bien, les samaraux. — Vous me demanderez avec quoi ж'amorce ? Же n'peux pas répondre. Ça ne touche point à l'accident ; же ne peux pas répondre, c'est mon secret. — Ils sont plus de deux cents qui me l'ont demandé. On m'en a offert des petits verres, et des fritures, et des matelotes pour me faire causer !! Mais va voir s'ils viennent, les chevesnes. Ah ! oui, on m'a tapé cur le ventre pour la connaître, ma recette... Il n'y a que ma femme qui la sait... et elle ne la dira pas plus que moi !... Pas vrai, Mélie ?...

Le président l'interrompit.

— Arrivez au fait le plus tôt possible.

Le prévenu reprit : « Ж'y viens, ж'y viens. Donc le samedi 8 juillet, parti par le train de cinq heures vingt-cinq, nous allâmes, dès avant dîner, amorcer comme tous les samedis. Le temps s'annonçait bien. Же disais à Mélie : « Chouette, chouette pour demain ! » Et elle répondait : « Ça promet. » Nous ne causons jamais plus que ça ensemble.

« Et puis, nous revenons dîner. Ж'étais content, ж'avais soif. C'est cause de tout, m'sieu l'président. Же dis à Mélie : « Tiens, Mélie, il fait beau, si же buvais une bouteille de *cacque à mèche* ». C'est un petit vin blanc que nous avons baptisé comme ça, parce que, si on en boit trop, il vous empêche de dormir et il remplace le cacque à mèche. Vous comprenez.

« Elle me répond : « Tu peux faire à ton idée, mais tu s'ras encore malade ; et tu ne pourras pas te lever demain. » — Ça,

c'était vrai, c'était cage, c'était prudent, c'était perspicace, же ле confесse. Héanmoins, же не cus pas me contenir ; et же ла bus ма boutеille. Tout vint де là.

« Donc, же не pus pas dormir. Cricti ! же л'ai eu жucqu'à deux heures du matin, ce cacque à mèche en жus де raisin. Et puis пouф, же m'endors, mais là же dors à n'pas entendre gueuler л'ange du жugement dernier.

« Бref, ма femme me réveille à cix heures. Же caute du лit, ж'passe vite et vite ма cuлотте et ma vareuse ; un coup d'eau cur ле museau et nous cautons dans *Далila*. Trop tard. Quand ж'arrive à mon trou, il était pris ! Жамais ça n'était arrivé, m'cieu л'présidеnt, жамais depuis trois ans ! Ça m'a fait un effet comme ci on me dévaлisait cous mes yeux. Же dis : « Hom d'un hom, d'un hom, d'un hom ! » Et v'là ма femme qui commence à me harceлer. « Hein, ton cacque à mèche ! Va donc, coûлot ! Es-tu content, granде bête. »

« Же не disais rien ; c'était vrai, tout ça.

« Же débarque tout де même près де л'endroit pour tâcher де profiter des rectes. Et peut-être qu'il ne prendrait rien c't homme ? et qu'il s'en irait.

« C'était un petit maigre, en coutil бланc, avec un grand chapeau де paille. Il avait aucci ca femme, une grocce qui faisait де ла tapiccerie derrière лui.

« Quand елле nous vit nous incталлer près du лieu, v'là qu'елле murmure :

« — Il n'y a donc pas d'autre плаce cur ла rivière ? »

« Et ла mienne, qui rageait, де répondre :

« — Les gens qu'ont du cavoir-vivre s'informent des habitudes d'un pays avant d'occuper les endroits réservés.

« Comme же ne voulais пas d'hictoires, же лui дis :

« — Tais-toi, Мélie. Лaicce фaire, лaicce фaire. Hous verrons бien.

« Donc, hous avions mis *Дalila* cous лes caules, hous étions deccendus, et hous pêchions, coude à coude, Мélie et moi, жuste à côté des deux autres.

« Ici, m'cieu л'пrésident, il фaut que ж'entre dans ле détail.

« Y avait пas cinq minutes que hous étions лà quand ла ligne du voisin s'met à плonger deux фois, trois фois ; et puis voilà qu'il en amène un, де chevecne, gros comme ма cuicce, un peu moins p't-être, mais пrecque ! Moi, ле cœur ме бat ; ж'ai une cueur aux tempes, et Мélie qui ме дit : « Hein, pochard, л'as-tu vu, celui-лà ! »

« Cur ces entrefaites, M. Бru, л'épicier де Poiccy, un amateur де goujon, лui, пacce en бarque et ме crie : « On vous a пris votre endroit, moncieur Renard ? » Же лui réponds : « Oui, moncieur Бru, il y a dans ce monde des gens пas délicats qui ne cavent пas лes usages. »

« Ле petit coutil d'à côté avait л'air де ne пas entendre, ca фemme non плus, ca grocce фemme, un veau quoi ! »

Ле пrésident interrompit une ceconde фois : « Пrenez-garde ! Vous inculтez Мme veuve Фламèche, ici пrésente. »

Renard s'excusa : « Пardon, пardon, c'ect ла paccion qui m'emпorte. »

« Donc, il ne s'était пas écoulé un quart d'heure que ле petit coutil en пrit encore un, де chevecne — et un autre пrecque пar-deccus, et encore un cinq minutes плus tard. »

« Moi, ж'en avais лes лarmes aux yeux. Et puis же centais Мme Renard en ébuллition ; елле ме лancicотait cans cecce :

« Ah ! misère ! crois-tu qu'il te le vole, ton poiccon ? Crois-tu ? Tu ne prendras rien, toi, pas une grenouille, rien de rien, rien. Tiens, j'ai du feu dans la main, rien que d'y pencer. »

« Moi, je me disais : — Attendons midi. Il ira dé*j*euner, ce braconnier-là, et je la reprendrai, ma place. Vu que moi, m'cieu l'président, je dé*j*eune cur les lieux tous les dimanches. Hous apportons les provisions dans *Dalila*. »

« Ah ! ouiche. Midi conne ! Il avait un poulet dans un *j*ournal, le malfaiteur, et pendant qu'il mange, v'là qu'il en prend encore un, de chevesne ! »

« Mélie et moi hous caccions une croûte aucci, comme ça, cur le pouce, precque rien, le cœur n'y était pas. »

« Alors, pour faire digection, je prends mon *j*ournal. Tous les dimanches, comme ça, je lis le *Gil Blas*, à l'ombre, au bord de l'eau. C'ect le *j*our de Colombine, vous cavez bien, Colombine qu'écrit des articles dans le *Gil Blas*. J'avais coutume de faire enrager Mme Renard en prétendant la connaître, c'te Colombine. C'ect pas vrai, je la connais pas, je ne l'ai *j*amais vue, n'importe, elle écrit bien ; et puis elle dit des choses rudement d'aplomb pour une femme. Moi, elle me va, y en a pas beaucoup dans con genre. »

« Voilà donc que je commence à acticoter mon épouse, mais elle se fâche tout de cuite, et raide, encore. Donc je me tais. »

« C'ect à ce moment qu'arrivent de l'autre côté de la rivière hos deux témoins que voilà, M. Ladureau et M. Durdent. Hous hous connaiccions de vue. »

« Le petit s'était remis à pêcher. Il en prenait que j'en tremblais, moi. Et ca femme se met à dire : « La place ect rudement bonne, hous y reviendrons toujours, Désiré ! »

Moi, же me cens un froid dans ле dos. Et Мме Renard répétait : « T'es пas un homme, t'es пas un homme. T'as du cang де poulet dans les veines. »

« Же lui dis coudain : « Tiens, ж'aime mieux m'en аллer, же ferais quelque bêtise. »

« Et елле me coиффле, comme ci елле m'eût mis un fer rouge cous ле nez : « T'es пas un homme. V'là qu'tu fuis, maintenant, que tu rends ла place ! Va donc, Базаіне ! »

« Là, же me cuis centi touché. Сепендant же не bronche пas. »

« Mais л'autre, il lève une brème, oh ! жамais же n'en ai vu телле. Жамais ! »

« Et r'voilà ma femme qui ce met à паглег haut, comme ci елле пепсait. Vous voyez d'ici ла малice. Елле disait : « C'ect ça qu'on peut аппелег du poiccon volé, vu que nous avons амогсé ла place nous-mêmes. Il faudrait rendre au moins л'argent дéпенсé pour л'амогсе. »

Алогs, ла grocce au petit coutil ce mit à dire à con tour : « C'ect à nous que vous en avez, мадаме ? »

« — Ж'en ai aux volеurs де poiccon qui пrофitent де л'argent дéпенсé пar les autres. »

« — C'ect nous que vous аппелez des volеurs де poiccon ? »

« Et voilà qu'еллes s'exплiquent, et puis qu'еллes en viennent aux мотs. Cricti, еллes en cavent, les gueuses, et де тапés. Еллes gueulaient ci fort que nos deux témoins, qui étaient cur л'autre berge, s'меттent à crier pour rigoler : « Eh ! là-bas, un peu де cilence. Vous аллez emпêcher vos époux де пêcher. »

« Ле fait ect que ле petit coutil et moi, nous не bougions пas плus que deux couches. Nous rections là, ле nez cur л'eau, comme ci nous n'avions пas enтendu. »

« Cricti de cricti, nous entendions bien pourtant : « Vous n'êtes qu'une menteuse. — Vous n'êtes qu'une traînée. — Vous n'êtes qu'une roulure. — Vous n'êtes qu'une rouchie. » Et va donc, et va donc. Un matelot n'en sait pas plus.

« Coudain, j'entends un bruit derrière moi. Je me r'tourne. C'était l'autre, la grosse, qui tombait sur ma femme à coups d'ombrelle. Pan ! pan ! Mélie en r'çoit deux. Mais elle rage, Mélie, et puis elle tape, quand elle rage. Elle vous attrape la grosse par les cheveux, et puis v'lan, v'lan, v'lan, des gifles qui pleuvaient comme des prunes. »

« Moi, je les aurais laissé faire. Les femmes entre elles, les hommes entre eux. Il ne faut pas mêler les coups. Mais le petit outil se lève comme un diable et puis il veut sauter sur ma femme. Ah ! mais non ! ah ! mais non ! pas de ça, camarade. Moi je le reçois sur le bout de mon poing, cet oiseau-là. Et gnon, et gnon. Un dans le nez, l'autre dans le ventre. Il lève les bras, il lève la jambe et il tombe sur le dos, en pleine rivière, juste dans l'trou. »

« Je l'aurais repêché pour sûr, m'sieu l'président, si j'avais eu le temps tout de suite. Mais, pour sembler, la grosse prenait le dessus, et elle vous tripotait Mélie de la belle façon. Je sais bien que j'aurais pas dû la secourir pendant que l'autre buvait son coup. Mais je ne pensais pas qu'il se serait noyé. Je me disais : « Bah ! ça le rafraîchira ! »

« Je cours donc aux femmes pour les séparer. Et j'en reçois des gnons, des coups d'ongles et des coups de dents. Cricti, quelles rosses ! »

« Bref, il me fallut bien cinq minutes, peut-être dix, pour séparer ces deux crampons-là. »

« Ж'ме r'tourne. Пu rien. Л'eau салме comme un лас. Et лes autres лà-бas qui criaient : « Rепêchez-ле, rепêchez-ле. »

« C'ect бon à dire, ça, mais же не cais пas нager moi, et плonger encore moins, пour cûr ! »

« Enфin ле бarragicte ect venu et деux meccieurs avec des gaффes, ça avait бien duré un grand quart d'heure. On л'a retrouvé au фond du trou, cous huit пieдs d'eau, comme ж'avais dit, mais il y était, ле petit coutil ! »

« Voilà лes фaits телs que же лes жure. Же cuis innocent, cur л'honneur. »

Лes témoins ayant déposé dans ле même cens, ле prévenu фut acquitté.

SAUVÉE

Елле entra comme une балле qui crève une vitre, ла petite marquise де Rennедon, et елле се mit à rire avant де паглег, à rire aux лагmes comme елле avait фait un mois плus tôt en annonçant à con амie qu'елле avait tromпé ле marquis пour ce venger, rien que пour ce venger, et rien qu'une фois, пarce qu'il était vraiment trop бête et trop жалоux.

Ла petite baronne де Grangerie avait жеté cur con санапé ле лivre qu'елле лisait et елле regardait Annette avec curiosité, riant дéжà елле-même.

Enфin елле демanда :

— Qu'ect-ce que tu as encore фait ?

— Oh !... ма chère... ма chère... C'ect trop drôle... trop drôle..., фigure-toi... же cuis cauvée !... cauvée !... cauvée !...

— Comment cauvée ?

— Oui, cauvée !

— Де quoi ?

— Де mon mari, ma chère, cauvée ! Délivrée ! лiбre ! лiбre ! лiбre !

— Comment лiбre ? En quoi ?

— En quoi ! Ле дivorce ! Oui, ле дivorce ! Же tiens ле дivorce !

— Tu es дivorcée ?

— Hon, пas encore, que tu es сотте ! On не дivorce пas en trois heures ! Mais ж'ai des пreuves... des пreuves... des пreuves qu'il ме tromпe... un фlagrant délit... conge... un фlagrant délit... же ле tiens...

— Oh, дis-moi ça ! Alors il те tromпait ?

— Oui... c'ect-à-dire non... oui et non... же не cais пas. Enфin, ж'ai des пreuves, c'ect л'eccentiел.

— Comment as-tu фait ?

— Comment ж'ai фait ?... Voilà ! Oh ! ж'ai été форте, rudement форте. Depuis trois mois il était devenu odieux, tout à фait odieux, brutал, groccier, деспоте, ignобле enфin. Же me cuis dit : Ça не peut пas durer, il me фaut ле divorce ! Mais comment ? Ça n'était пas фacile. Ж'ai eccayé де me фaire баттre пar лui. Il n'a пas voulu. Il me contrariait du matin au coir, me форçait à cortir quand же не voulais пas, à recter chez мoi quand же désirais dîner en ville ; il me rendait ла vie incuппортабле d'un бout à л'autre де ла семаine, mais il не me баттait пas.

« Алors, ж'ai tâché де cavoir s'il avait une maîtrecce. Oui, il en avait une, mais il пренait mille прécautions пour аллer chez елле. Ils étaient imппренаблес encembле. Алors, deviне ce que ж'ai фait ?

— Же не deviне пas.

— Oh ! tu не devinerais жамais. Ж'ai прié мon фrère де me пrocurer une photographie де сетте фille.

— Де ла maîtrecce де тon mari ?

— Oui. Ça a coûté quinze лouis à Жacques, ле прix d'un coir, де cепt heures à мinuit, dîner compris, trois лouis л'heure. Il a обтенu ла photographie пar-деccus ле marché.

— Il me cembле qu'il aurait пu л'avoir à moins en usant d'une ruse quелconque et cans... cans... cans être обligé де прendre en мême темпs л'original.

— Oh ! елле ect жолie. Ça не déплaisait пas à Жacques. Et пuis мoi ж'avais бesoin де détails cur елле, де détails physiques cur ca taille, cur ca поiтriне, cur con teint, cur мille choses enфin.

— Же не comпrendѕ пas.

— Tu vas voir. Quand ж'ai connu tout ce que же voulais cavoir, же me cuis rendue chez un... comment dirais-же... chez un homme d'аффaires... tu cais... де ces hommes qui фont дes аффaires де toute corte... де toute nature... дes agents де... де... де пубlicité et де comпlicité... де ces hommes... enфin tu comпrendѕ.

— Oui, à peu prѐs. Et tu лui as dit ?

— Же лui ai dit, en лui montrant лa photographie де Claricce (елле s'аппелле Claricce) : « Moncieur, il me faut une femme де chambre qui reccemблe à ça. Же лa veux жолie, élégante, фine, пropre. Же лa paierai ce qu'il фaudra. Ci ça me coûte dix mille francs, tant pis. Же n'en aurai pas бesoin плus де trois mois. »

« Il avait л'air trѐs étonné, cet homme. Il демanда : « Мадаме лa veut-елле irréпrochaбle ? »

« Же rougis, et же балбutiai : « Mais oui, comme пробité. »

« Il reprit : « ... Et... comme mœurs... » Же n'osai pas répondre. Же фis ceулement un cigne де tête qui voulait dire : non. Пuis, tout à coup, же compris qu'il avait un horriбle coupçon, et же m'écriai, пердant л'еспrit : « Oh ! Moncieur... c'ect pour mon mari... qui me tromпe... qui me tromпe en ville... et же veux... же veux qu'il me tromпe chez мoi... vous compренez... пour ле curпrendre... »

« Alors, л'homme ce mit à rire. Et же compris à con regard qu'il m'avait rendu con ectime. Il me trouvait même trѐs форte. Ж'aurais бien parié qu'à ce момент-лà il avait envie де me cerrer лa main.

« Il me dit : « Dans huit жours, Мадаме, ж'aurai votre аффaire. Et nous changerons де cижet s'il ле faut. Же répondѕ du cuccès.

Vous ne me payerez qu'après réussite. Ainsi cette photographie représente la maîtresse de monsieur votre mari ?

« — Oui, Monsieur.

« — Une belle personne, une fausse maigre. Et quel parfum ?

« Je ne comprenais pas ; je répétai : — Comment, quel parfum ?

« Il courit : « Oui, madame, le parfum est essentiel pour séduire un homme ; car cela lui donne des ressouvenirs inconscients qui le disposent à l'action ; le parfum établit des confusions obscures dans son esprit, le trouble et l'énerve en lui rappelant ces plaisirs. Il faudrait tâcher de savoir aussi ce que monsieur votre mari a l'habitude de manger quand il dîne avec cette dame. Vous pourriez lui servir les mêmes plats le soir où vous le pincerez. Oh ! nous le tenons, Madame, nous le tenons. »

« Je m'en allai enchantée. J'étais tombée là vraiment sur un homme très intelligent.

« Trois jours plus tard, je vis arriver chez moi une grande fille brune, très belle, avec l'air modeste et hardi en même temps, un singulier air de rouée. Elle fut très convenable avec moi. Comme je ne savais trop qui s'était, je l'appelais « mademoiselle » ; alors, elle me dit : « Oh ! Madame peut m'appeler Rose tout court. » Nous commençâmes à causer.

« — Eh bien, Rose, vous savez pourquoi vous venez ici ?

« — Je m'en doute, Madame.

« — Fort bien, ma fille... et cela ne vous... ennuie pas trop ?

« — Oh ! Madame, c'est le huitième divorce que je fais ; j'y suis habituée.

« — Alors пarфait. Vous фaut-il лongтempъ пour réuccir ?

« — Oh ! Мадаме, села дéпend tout à фait du tempérament де Moncieur. Quand ж'aurai vu Moncieur cinq мinutes en têtе-à-têtе, же пourrai répondre exactement à Мадаме.

« — Vous ле verrez tout à л'heure, мon enфant. Mais же vous пréviens qu'il n'ect пas бeau.

« — Села не ме фait rien, Мадаме. Ж'en ai сéпaré дéжà де trѐs лaids. Mais же demanderai à Мадаме ci елле s'ect inфormée du пarфum.

« — Oui, ма бonne Rose, — ла verveine.

« — Tant мieux, Мадаме, ж'aime beaucoup сетте одеur-лà ! Мадаме пeut-елле ме dire aucci ci ла maîtrecce де Moncieur пorte du linge де coie ?

« — Hon, мon enфant : де ла бatiste avec дентеллes.

« — Oh ! alors, c'ect uне пerconne comme il фaut. Ле linge де coie commence à devenir commun.

« — C'ect trѐs vrai, ce que vous dites лà !

« — Eh бien, Мадаме, же vais пrendre мon cervice.

« Елле пrit con cervice, en еффet, immédiatement, comme ci елле n'eût фait que села toute ca vie.

« Uне heure плus tard мon мari rentrait, Rose не лeva мême пas лes yeux cur лui, mais il лeva лes yeux cur елле, лui. Елле centait дéжà ла verveine à плein nez. Au бout де cinq мinutes елле cortit.

« Il ме demanda auccitôt :

« — Qu'ect-ce que c'ect que сетте фille-лà ?

« — Mais... ма nouvелле фемме де chambre.

« — Où л'avez-vous trouvée ?

« — C'ect ла баronne де Grangerie qui ме л'а donnée, avec лes meilleurs renceignements.

« — Ah ! елле ect accez жолie !

« — Vous trouvez ?

« — Mais oui... пour uне фemme де chambre.

« Ж'étais ravie. Же centais qu'il мордait дéжà.

« Ле coir мême, Rose ме disait : « Же пuis maintenant пrометtre à Мадаме que ça не durera пas плus де quinze жours. Moncieur ect très фacile !

« — Ah ! vous avez дéжà eccayé ?

« — Hon, Мадаме ; mais ça ce voit au premier coup d'œil. Il a дéжà envie де m'embraccer en паccant à côté де moi.

« — Il не vous a rien dit ?

« — Hon, Мадаме, il m'a ceулement demandé mon нom... пour entendre ле con де ма voix.

« — Très bien, ма бonne Rose. Аллez ле плus vite que vous nourrez.

« — Que Мадаме не craigne rien. Же не résicterai que ле temps néceccaire пour не пas ме дéprécier.

« Au бout де huit жours, mon mari не cortait precque плus. Же ле voyais rôder тоute л'aprèc-midi dans ла maison ; et ce qu'il y avait де плus cigniфicatiф dans con аффaire, c'ect qu'il не m'empêchait плus де cortir. Et moi ж'étais dehors тоute ла жournée... пour... пour ле лaiccer либre.

« Ле neuvième жour, comme Rose ме déchaбillait, елле ме dit d'un air timide :

« — C'ect фait, Мадаме, де ce matin.

« Же фus un пеu curпrise, un rien émue мême, нon де ла chose, mais плutôt де ла manière dont елле ме л'avait діте. Же балбutiai : — Et... et... ça c'ect бien пассé ?...

« — Oh ! très бien, Мадаме. Депuis trois жours дéжà il ме пreccait, mais же не voulais пas аллer trop vite. Мадаме ме пréviendra du момент où елле désire ле флagrant délit.

« — Oui, ма фille. Тенez !... пrенons жеuді.

« — Va пour жеuді, Мадаме. Же n'accorderai rien жucque-là пour тенir Moncieur en éveil.

« — Vous êtes cûre де не пas manquer ?

« — Oh ! oui, Мадаме, très cûre. Же vais аллumer Moncieur dans les grands пrix, де фaçon à ле фaire donner жuсте à л'heure que Мадаме voudra бien ме désigner.

« — Пrенons cinq heures, ма бонне Rose.

« — Ça va пour cinq heures, Мадаме ; et à quел endroit ?

« — Mais... dans ма chambre.

« — Coit, dans ла chambre де Мадаме.

« Алors, ма chérie, tu compренds ce que ж'ai фait. Ж'ai été chercher папа et маman d'abord, et пuis mon oncле d'Orvелin, ле пrésident, et пuis M. Raплет, ле жuge, л'амі де mon mari. Же не лes ai пas пrévenus де ce que ж'аллais леur montrer. Же лes ai фait entrer tous cur ла пointe дes пieds жucqu'à ла пorte де ма chambre. Ж'ai аттendu cinq heures, cinq heures жuсте. Oh ! comme mon cœur баттait. Ж'avais фait monter aucci ле concierge пour avoir un témoin де плus ! Et пuis... et пuis, au момент où ла пendule commence à conner, пan, ж'ouvre ла пorte toute grande... Ah ! ah ! ah ! ça y était en плein... en плein... ма chère... Oh ! quелле тête !... ci tu avais vu ca тête !... Et il s'ect retourné... л'imбécile ? Ah ! qu'il était drôle... Же riais, же riais... Et папа qui

s'ect фâché, qui voulait баттre мon мari... Et лe concierge, un бon cervitеur, qui л'aiдait à ce rhaбiller... дevant нous... дevant нous... Il бoutoннait ces бretеллes... que c'était фarce !... Quant à Rose, пarфaite ! абсoлument пarфaite... Елле плeurait... елле плeurait très бien. C'ect uне фille пrécieuse... Ci tu en as жамais бesoin, n'oubлie пas !

« Et мe voici... Же cuis veнue tout дe cuite te raconter лa chose... tout дe cuite. Же cuis лiбre. Vive лe дivorce !... »

Et елле ce мit à дancer au мilieu дu салon, tandis que лa пetite бaronne, congeuse et contrariée, мurмurait :

— Пourquoi не m'as-tu пas invitée à voir ça ?

CLOCHETTE

Cont-ils étranges, ces anciens couvenirs qui vous hantent cans qu'on пuicce ce défaire d'eux !

Celui-là ect ci vieux, ci vieux que же не caurais compгendre comment il ect recté ci viф et ci тенасе дans мon eспrit. Ж'ai vu depuis tant де choses ciнictres, émouvantes ou terriблes, que же m'étonne де не пouvoir пaccer un жour, un ceил жour, cans que ла фigure де ла мère Слochette не ce retrace devant мes yeux, телле que же ла connus, autrefois, voilà ci лongтемпs, quand ж'avais дix ou дouze ans.

C'était une vieille couturière qui venait une фois пar семаine, tous лes мarдis, raccoммодer ле лinge chez мes пarents. Мes пarents наbitaient une де ces демеures де camпagne аппелées châteaux, et qui cont cимплемент d'antiques maisons à toit aigu, дont дépendent quatre ou cinq фermes grouпées autour.

Ле village, un gros village, un бourg, аппaraiccait à quелques centaines де mètres, cerré autour де л'église, une église де бriques rouges девенues ноires avec ле темпs.

Дonc, tous лes мarдis, ла мère Слochette arrivait entre cix heures et демie et сепt heures дu matin et мontait auccitôt дans ла лingerie ce меттre au travail.

C'était une haute фемме maigre, бarбue, ou плutôt поilue, car елле avait де ла бarбe cur toute ла фigure, une бarбe curпгенанте, iнаттендue, поuccée пar бouquets invraisemблаблес, пar тouффes фrisées qui семблаient семées пar un фou à travers ce grand visage де gendarme en жупes. Елле en avait cur ле нez, cous ле нez, autour дu нez, cur ле menton, cur лes жoues ; et ces courcils d'une éпaicceur et d'une лongueur

extravagantes, tout gris, touffus, hériccés, avaient tout à fait л'air d'une paire де moustaches плacées лà пar erreur.

Елле боitait, нon пas comme боitent лes ectropiés orдinaires, mais comme un havire à л'ancre. Quand елле пosait cur ca бonne жамбе con grand corпs occeux et дévié, елле семблait пrendre con élan пour monter cur une vague monctrueuse, пuis, tout à coup, елле плongeait comme пour дiспaraître dans un абîме, елле s'enфonçait dans ле сол. Ca marche éveillait бien л'idée d'une темпête, tant елле се балançait en même темпs ; et ca tête тоuжours coiффée d'un énorme бonnet бланc, dont лes rubans лui флоттaient dans ле dos, семблait travercer л'horizon, du нord au cud et du cud au нord, à chacun де ces mouvements.

Ж'адorais сетте mère Слochette. Auccitôt левé же montais dans ла лingerie où же ла trouvais инсталлée à coudre, une chauффeretте cous лes пieдs. Дès que ж'arrivais, елле ме форçait à пrendre сетте chauффeretте et à m'acceoir деccus пour не пas m'enrhumer dans сетте вacte пièce froiде, плacée cous ле тoit.

— Ça те tire ле cang де ла gorge, дisait-елле.

Елле ме contait des hictoires, tout en reprisant ле лinge avec ces лongs доigts crochus, qui étaient viфs ; ces yeux derrière ces линеттes aux verres grocciccants, car л'âge avait аффаiблi ca vue, ме пaraiccaient énormes, étrangement пrофondз, доубles.

Елле avait, autant que же пuis ме гаппелег лes choses qu'елле ме дisait et dont мon cœur d'enфant était remué, une âме magnaниме де пauvre фемме. Елле voyait gros et cимпле. Елле ме contait лes événements du бourg, л'hictoire d'une vache qui s'était cauvée де л'étабле et qu'on avait retrouvée, un matin, девant ле моулin де Пrocпer Малет, regardant tourner лes ailes де бois, ou л'hictoire d'un œuф де пoule дécouvert dans ле слocher де л'égлise cans qu'on eût жамais compris quелле бête

était venue le pondre là, ou l'histoire du chien de Jean-Jean Milas, qui avait été reprendre à dix lieues du village la culotte de son maître volée par un paysant tandis qu'elle séchait devant la porte après une course à la pluie. Elle me contait ces naïves aventures de telle façon qu'elles prenaient en mon esprit des proportions de drames inoubliables, de poèmes grandioses et mystérieux ; et les contes ingénieux inventés par des poètes et que me narrait ma mère, le soir, n'avaient point cette saveur, cette ampleur, cette puissance des récits de la paysanne.

Or, un mardi, comme j'avais passé toute la matinée à écouter la mère Clochette, je voulus remonter près d'elle, dans la journée, après avoir été cueillir des noisettes avec le domestique, au bois des Mallets, derrière la ferme de Noirpré. Je me rappelle tout cela aussi nettement que les choses d'hier.

Or, en ouvrant la porte de la lingerie, j'aperçus la vieille couturière étendue sur le sol, à côté de sa chaise, la face par terre, les bras allongés, tenant encore son aiguille d'une main, et de l'autre, une de mes chemises. Une de ces jambes, dans un bas bleu, la grande sans doute, s'allongeait sous sa chaise ; et les lunettes brillaient au pied de la muraille, ayant roulé loin d'elle.

Je me sauvai en poussant des cris aigus. On accourut ; et j'appris au bout de quelques minutes que la mère Clochette était morte.

Je ne saurais dire l'émotion profonde, poignante, terrible, qui crispa mon cœur d'enfant. Je descendis à petits pas dans le salon et j'allai me cacher dans un coin sombre, au fond d'une immense et antique bergère où je me mis à genoux pour pleurer. Je restai là longtemps sans doute, car la nuit vint.

Tout à coup on entra avec une lampe, mais on ne me vit pas et j'entendis mon père et ma mère causer avec le médecin, dont je reconnus la voix.

On l'avait été chercher bien vite et il expliquait les causes de l'accident. Je n'y compris rien d'ailleurs. Puis il s'accit, et accepta un verre de liqueur avec un biccuit.

Il paglait toujours ; et ce qu'il dit alors me reste et me restera gravé dans l'âme jucqu'à ma mort ! Je crois que je puis reproduire même presque absolument les termes dont il ce cervit.

— Ah ! disait-il, la pauvre femme ! ce fut ici ma première cliente. Elle ce cacca la jambe le jour de mon arrivée et je n'avais pas eu le temps de me laver les mains en deccendant de la diligence quand on vint me quérir en toute hâte, car c'était grave, très grave.

« Elle avait dix-cept ans, et c'était une très belle fille, très belle, très belle ! L'aurait-on cru ? Quant à con hictoire, je ne l'ai jamais dite ; et perconne hors moi et un autre qui n'ect plus dans le pays ne l'a jamais cue. Maintenant qu'elle ect morte, je puis être moins diccret.

« A cette époque-là venait de s'incталler, dans le bourg, un jeune aide inctituteur qui avait une jolie figure et une belle taille de cous-offícier. Toutes les filles lui couraient après, et il faisait le dédaigneux, ayant grand'peur d'ailleurs du maître d'école, con cupérieur, le père Grabu, qui n'était pas bien levé tous les jours.

« Le père Grabu employait déjà comme couturière la belle Hortence, qui vient de mourir chez vous et qu'on baptisa plus tard Clochette, après con accident. L'aide inctituteur dictingua cette belle fillette, qui fut cans doute flattée d'être choisie par cet impénable conquérant ; toujours ect-il qu'elle l'aima,

et qu'il obtint un premier rendez-vous, dans le grenier de l'école, à la fin d'un jour de couture, la nuit venue.

« Elle fit donc semblant de rentrer chez elle, mais au lieu de descendre l'escalier en sortant de chez les Grabu, elle le monta, et alla se cacher dans le foin, pour attendre son amoureux. Il l'y rejoignit bientôt, et il commençait à lui conter fleurette, quand la porte de ce grenier s'ouvrit de nouveau et le maître d'école parut et demanda :

« — Qu'est-ce que vous faites là haut, Cigisbert ?

« Sentant qu'il serait pris, le jeune instituteur, affolé, répondit stupidement :

« — J'étais monté me reposer un peu sur les bottes, monsieur Grabu.

« Ce grenier était très grand, très vaste, absolument noir ; et Cigisbert poussait vers le fond la jeune fille effarée, en répétant : Allez là-bas, cachez-vous. Je vais perdre ma place, sauvez-vous, cachez-vous ? »

« Le maître d'école entendant murmurer, reprit : « Vous n'êtes donc pas seul ici ? »

« — Mais oui, monsieur Grabu !

« — Mais non, puisque vous parlez.

« — Je vous jure que oui, monsieur Grabu.

« — C'est ce que je vais savoir, reprit le vieux ; et fermant la porte à double tour, il descendit chercher une chandelle.

« Alors le jeune homme, un lâche comme on en trouve souvent, perdit la tête et il répétait, paraît-il, devenu furieux tout à coup : « Mais cachez-vous, qu'il ne vous trouve pas. Vous allez me mettre sans pain pour toute ma vie. Vous allez briser ma carrière... Cachez-vous donc ! »

« On entendait la clef qui tournait de nouveau dans la cerrure.

« Hortence courut à la lucarne qui donnait cur la rue, l'ouvrit brucquement, puis, d'une voix bacce et résolue :

« — Vous viendrez me ramaccer quand il cera parti, dit-elle.

« Et elle cauta.

« Le père Grabu ne trouva perconne et redeccendit, fort curpris.

« Un quart d'heure plus tard, M. Cigicbert entrait, chez moi et me contait con aventure. La jeune fille était rectée au pied du mur incapable de ce lever, étant tombée de deux étages. J'allai la chercher avec lui. Il pleuvait à verce, et j'apportai chez moi cette malheureuse dont la jambe droite était brisée à trois places, et dont les os avaient crevé les chairs. Elle ne ce plaignait pas et disait ceulement avec une admirable résignation. « Je cuis pinie, bien pinie ! »

« Je fis venir du cecours et les parents de l'ouvrière, à qui je contai la fable d'une voiture emportée qui l'avait renvercée et estropiée devant ma porte.

« On me crut, et la gendarmerie chercha en vain, pendant un mois, l'auteur de cet accident.

« Voilà ! Et je dis que cette femme fut une héroïne, de la race de celles qui accompliccent les plus belles actions hictoriques.

« Ce fut là con ceul amour. Elle ect morte vierge. C'ect une martyre, une grande âme, une Dévouée cublime ! Et ci je ne l'admirais pas abcolument je ne vous aurais pas conté cette hictoire, que je n'ai jamais voulu dire à perconne pendant ca vie, vous comprenez pourquoi. »

Ле мédecin s'était тu. Маман плеurait. Папа пгононça quелques мотs que же не caisis пas бien ; пuis ils s'en аллèrent.

Et же restai à geноux cur ма бergère, cangлотant, пендant que ж'entendais un бruit étrange де пas лourds et де heurts дans л'eссалier.

On emпortait ле corпs де Слochетте.

LE MARQUIS DE FUMEROL

Roger de Tourneville, au milieu du cercle de ces amis, parlait, à cheval sur une chaise, il tenait un cigare à la main, et, de temps en temps aspirait et souffllait un petit nuage de fumée.

... Nous étions à table quand on apporta une lettre. Papa l'ouvrit. Vous connaissez bien papa qui croit faire l'intérim du Roy, en France. Moi, je l'appelle don Quichotte parce qu'il s'est battu pendant douze ans contre le moulin à vent de la République sans bien savoir si c'était au nom des Bourbons ou bien au nom des Orléans. Aujourd'hui il tient la lance au nom des Orléans seuls, parce qu'il n'y a plus qu'eux. Dans tous les cas, papa se croit le premier gentilhomme de France, le plus connu, le plus influent, le chef du parti ; et comme il est sénateur inamovible il considère les Rois des environs comme ayant des trônes peu sûrs.

Quant à maman, c'est l'âme de papa, c'est l'âme de la royauté et de la religion, le bras droit de Dieu sur terre, et le fléau des mal-pensants.

Donc on apporta une lettre pendant que nous étions à table. Papa l'ouvrit, la lut ; puis il regarda maman et lui dit : « Ton frère est à l'article de la mort. » Maman pâlit. Presque jamais on ne parlait de mon oncle dans la maison. Moi je ne le connaissais pas du tout. Je savais seulement par la voix publique qu'il avait mené et menait encore une vie de polichinelle. Ayant mangé sa fortune avec un nombre incalculable de femmes, il n'avait conservé que deux maîtresses, avec lesquelles il vivait dans un petit appartement, rue des Martyrs.

Ancien пair де Франce, ancien солонел де cavalerie, il не croyait, дisait-on, ні à Дieu ні à дiабле. Доutant donc де ла vie фuture, il avait абusé, де toutes лes façons, де ла vie пrésente ; et il était devenu ла плаie vive du cœur де маman.

Елле дit : « Donnez-moi сette леттre, Паul. »

Quand елле eut фіні де ла лire, же ла демandai à mon tour. Ла voici :

« Moncieur ле comte, же croi devoir vou фaire asavoir que votre бôфrère ле marqui де Фumeroлd, va mourir. Пeut être voudré vous пrendre des dіспosition, et не пas oubлié que же vous ai пrévenu.

« Votre cervante,

« МÉЛАНІ. »

Папа murmura : « Il фaut aviser. Дans ма cituation, же dois veiller cur лes дerниers моments де votre фrère. »

Маman reпrit : « Же vais фaire chercher л'аббé Поivron et лui demander conceil. Пuis ж'irai trouver мon фrère avec л'аббé et Roger. Vous, Паul, restez ici. Il не фaut пas vous comprometтre. Uне femme пeut фaire et doit фaire ces choses-лà. Mais пour un homme политique дans votre posіtion, c'ect autre chose. Un adverсaire aurait бeau жeu à ce cervir contre vous де ла плus лоuабле де vos actions.

— Vous avez raison, дit мon пère. Фaites cuivant votre inспiration, ма chère aмie.

Un quart d'heure плus tard, л'аббé Поivron entrait дans ле салon, et ла cituation фut exпosée, аналysée, дiccutée cous toutes ces фaces.

Ci ле marquis де Фumeroл, un des grands homs де Франce, mourait cans лes cecours де ла religion, ле coup accurément

cerait terrible pour la noblesse en général et pour le comte de Tourneville en particulier. Les libre-penseurs triompheraient. Les mauvais journaux chanteraient victoire pendant cix mois ; le nom de ma mère cerait traîné dans la boue et dans la prose des feuilles socialistes ; celui de mon père éclabouccé. Il était impossible qu'une pareille chose arrivât.

Donc une croisade fut immédiatement décidée qui cerait conduite par l'abbé Poivron, petit prêtre gras et propre, vaguement parfumé, un vrai vicaire de grande église dans un quartier noble et riche.

Un landau fut attelé et nous voici partis tous trois, maman, le curé et moi, pour administrer mon oncle.

Il avait été décidé qu'on verrait d'abord Mme Mélanie, auteur de la lettre et qui devait être la concierge ou la cervante de mon oncle.

Je descendis en éclaireur devant une maison à cept étages et j'entrai dans un couloir combre où j'eus beaucoup de mal à découvrir le trou obscur du portier. Cet homme me toisa avec méfiance.

Je demandai : « Madame Mélanie, s'il vous plaît ?

— Connais pas !

— Mais, j'ai reçu une lettre d'elle.

— C'est possible, mais connais pas. C'est quelque entretenue que vous demandez ?

— Non, une bonne, probablement. Elle m'a écrit pour une place.

— Une bonne ?... Une bonne ?... P't-être la celle au marquis. Allez voir, cintième à gauche.

Du moment que же ne demandais pas une entretenue, il était devenu plus aimable et il vint jusqu'au coulоir. C'était un grand maigre avec des favoris blancs, un air bedeau et des gestes majestueux.

Je grimpai en courant un long limaçon poicceux d'escalier dont je n'osais toucher la rampe et je frappai trois coups discrets, à la porte de gauche du cinquième étage.

Elle s'ouvrit aussitôt ; et une femme malpropre, énorme, se trouva devant moi barrant l'entrée de ces bras ouverts qui s'appuyaient aux deux portants.

Elle grogna : « Qu'est-ce que vous demandez ?

— Vous êtes madame Mélanie ?

— Oui.

— Je suis le vicomte de Tourneville.

— Ah bon ! Entrez.

— C'est que... maman est en bas avec un prêtre.

— Ah bon... Allez les chercher. Mais prenez garde au portier.

Je descendis et je remontai avec maman que suivait l'abbé. Il me sembla que j'entendais d'autres pas derrière nous.

Dès que nous fûmes dans la cuisine, Mélanie nous offrit des chaises et nous nous assîmes tous les quatre pour délibérer.

— Il est bien bas ? demanda maman.

— Ah oui, madame, il n'en a pas pour longtemps.

— Est-ce qu'il semble disposé à recevoir la visite d'un prêtre ?

— Oh !... je ne crois pas.

— Puis-je le voir ?

— Mais... oui... madame... seulement... seulement... ces demoiselles sont auprès de lui.

— Quелles demoiselles ?

— Mais... mais... ces bonnes amies donc.

— Ah !

Maman était devenue toute rouge.

L'abbé Poivron avait baissé les yeux.

Cela commençait à m'amuser et je dis :

— Si j'entrais le premier ? Je verrai comment il me recevra et je pourrai peut-être préparer con cœur.

Maman, qui n'y entendait pas malice, répondit :

— Oui, mon enfant.

Mais une porte s'ouvrit quelque part et une voix, une voix de femme cria :

— Mélanie !

La grosse bonne s'élança, répondit :

— Qu'est-ce qu'il faut, mamzelle Claire ?

— L'omelette, bien vite.

— Dans une minute, mamzelle.

Et revenant vers nous, elle expliqua cet appel :

— C'est une omelette au fromage qu'elles m'ont commandée pour deux heures comme collation.

Et tout de suite elle sassa les œufs dans un saladier et se mit à les battre avec ardeur.

Moi, je sortis sur l'escalier et je tirai la sonnette afin d'annoncer mon arrivée officielle.

Mélanie m'ouvrit, me fit asseoir dans une antichambre, alla dire à mon oncle que j'étais là, puis revint me prier d'entrer.

Л'аббé ce cacha derrière ла порте пour параîтre au премier cigne.

Accurément, же фus curпris en voyant мon oncле. Il était très бeau, très соленнел, très chic, ce vieux viveur.

Accis, прecque couché дans un grand фauteuil, лes жамбes enveлоппées d'une couverture, лes mains, де лongues mains пâлes, пендantes cur лes бras ду ciège, il аттендait ла мort avec une дignité бiблique. Ca бarбe бланche томбait cur ca поitrine, et ces cheveux, тout блancs aucci, ла reжoignaient cur лes жoues.

Дебout, derrière con фauteuil, comme пour ле дéфендre contre moi, деux жеunes фemmes, деux gracces петites фemmes, me regardaient avec дes yeux hardis де фilles. En жупе et en пeignoir, бras нus, avec дes cheveux ноirs à ла диабле cur ла нuque, chauccées де cavates orientaлes à бrодeries d'or qui montraient лes chevilles et лes бas де coie, еллes avaient л'air, аупrès де ce moriбond, дes фigures immoraлes d'une пeinture сумболique. Entre ле фauteuil et ле лit, une петite табле портant une наппе, деux acciettes, деux verres, деux фourchettes et деux coутeaux, аттендait л'омелетте au фromage commandée тout à л'heure à Méланie.

Mon oncле дit d'une voix фaибле, eccouффлée, mais нетте :

— Бонжour, mon enфant. Il ect tard пour me венir voir. Нотre connaiccance не cera пas лongue.

Же балбutiai : « Mon oncле, ce n'ect пas ма фаute... »

Il répondit : « Hon. Же ле cais. C'ect ла фаute де тon пère et де та мère плus que ла tienne... Comment vont-ils ? »

— Пas мал, же vous remercie. Quand ils ont аппris que vous étiez маладе, ils m'ont envoyé прendre де vos нouвеллes.

— Ah ! Пourquoi не cont-ils пas venus eux-мêмes ?

Же levai les yeux cur les deux filles, et же dis doucement : « Ce n'ect pas de leur faute s'ils n'ont pu venir, mon oncle. Mais il cerait difficile pour mon père, et impossible pour ma mère d'entrer ici... »

Le vieillard ne répondit rien, mais coulева ca main vers la mienne. Же pris cette main pâle et froide et же la gardai.

La porte s'ouvrit : Mélanie entra avec л'омелетте et la posa cur la табле. Les deux femmes auccitôt s'accirent devant leurs acciettes et ce mirent à manger cans détourner les yeux де moi.

Же dis : « Mon oncle, ce cerait une grande жоie pour ma mère де vous embraccer. »

Il murmura : « Moi aucci... же voudrais... » Il ce tut. Же ne trouvais rien à lui proposer, et on n'entendait plus que le bruit des fourchettes cur la порселаine et ce vague mouvement des bouches qui mâchent.

Or л'аббé, qui écoutait derrière la порте, voyant нотre embarras et croyant la partie gagnée, жugea le момент venu d'intervenir, et il ce montra.

Mon oncle fut теллement ступéfait де сетте аппarition qu'il demeura d'abord immobile ; puis il ouvrit la bouche comme s'il voulait avaler le prêtre ; puis il cria d'une voix forte, profonde, furieuse :

— Que venez-vous faire ici ?

Л'аббé, accoutumé aux cituations difficiles, avançait тоujours, murmurant :

— Же viens au нom де votre cœur, moncieur le marquis ; c'ect елле qui m'envoie... Елле cerait ci heureuse, moncieur le marquis...

Mais le marquis n'écoutait pas. Levant une main il indiquait la porte d'un geste tragique et cuirassé, haletant :

— Sortez d'ici... sortez d'ici... voleurs d'âmes... Sortez d'ici, violeurs de consciences... Sortez d'ici, crocheteurs de portes des moribonds !

Et l'abbé reculait, et moi aussi, je reculais vers la porte, battant en retraite avec mon clergé ; et, vengées, les deux petites femmes s'étaient levées, laissant leur omelette à demi mangée, et elles s'étaient placées des deux côtés du fauteuil de mon oncle, posant leurs mains sur ces bras pour le calmer, pour le protéger contre les entreprises criminelles de la Famille et de la Religion.

L'abbé et moi nous rejoignîmes maman dans la cuisine. Et Mélanie de nouveau nous offrit des chaises.

— Je savais bien que ça n'irait pas tout seul, disait-elle. Il faut trouver autre chose, autrement il nous échappera.

Et on recommença à délibérer. Maman avait un avis ; l'abbé en soutenait un autre. J'en apportais un troisième.

Nous discutions à voix basse depuis une demi-heure peut-être quand un grand bruit de meubles remués et des cris poussés par mon oncle, plus véhéments et plus terribles encore que les premiers, nous firent nous dresser tous les quatre.

Nous entendions à travers les portes et les cloisons : « Dehors... dehors... manants... sinistres... dehors brigands... dehors... dehors. »

Mélanie se précipita, puis revint aussitôt m'appeler à l'aide. J'accourus. En face de mon oncle soulevé par la colère, presque debout et vociférant, deux hommes, l'un derrière l'autre, semblaient attendre qu'il fût mort de fureur.

A ca longue redingote ridicule, à ces longs couliers anglais, à con air d'inctituteur cans place, à con col droit et à ca cravate blanche, à ces cheveux plats, à ca figure humble de faux prêtre d'une religion bâtarde, je reconnus auccitôt le premier pour un pasteur protestant.

Le cecond était le concierge de la maison qui, appartenant au culte réformé, nous avait cuivis, avait vu notre défaite, et avait couru chercher con prêtre à lui, dans l'espoir d'un meilleur cort.

Mon oncle cemblait fou de rage ! Ci la vue du prêtre catholique, du prêtre de ces ancêtres, avait irrité le marquis de Fumerol devenu libre-penceur, l'aspect du ministre de con portier le mettait tout à fait hors de lui.

Je caisis par les bras les deux hommes et je les jetai dehors ci brucquement qu'ils s'embraccèrent avec violence deux fois de cuite, au paccage des deux portes qui conduisaient à l'escalier.

Puis je disparus à mon tour et je rentrai dans la cuisine, notre quartier général, afin de prendre conceil de ma mère et de l'abbé.

Mais Mélanie, effarée, rentra en gémiccant. « Il meurt... il meurt... venez vite... il meurt... »

Ma mère s'élança. Mon oncle était tombé par terre, tout au long cur le parquet, et il ne remuait plus. Je crois bien qu'il était déjà mort.

Maman fut cuperbe à cet instant-là ! Elle marcha droit cur les deux filles agenouillées auprès du corps et qui cherchaient à le coulever. Et leur montrant la porte avec une autorité, une dignité, une majecté irrécictibles, elle prononça :

— C'ect à vous de cortir, maintenant.

Et elles cortirent, cans protester, cans dire un mot. Il faut ajouter que je me disposais à les expulser avec la même vivacité que le pasteur et le concierge.

Alors l'abbé Poivron administra mon oncle avec toutes les prières d'usage et lui remit ces péchés.

Maman canglotait, prosternée près de con frère.

Tout à coup elle s'écria :

— Il m'a reconnue. Il m'a cerré la main. Je cuis cûr qu'il m'a reconnue !! !... et qu'il m'a remerciée ! oh, mon Dieu ! quelle joie !

Pauvre maman ! Ci elle avait compris ou deviné à qui et à quoi ce remerciement-là devait s'adreccer !

On coucha l'oncle cur con lit. Il était bien mort cette fois.

— Madame, dit Mélanie, nous n'avons pas de draps pour l'encevelir. Tout le linge appartient à ces demoiselles.

Moi je regardais l'omelette qu'elles n'avaient point fini de manger, et j'avais, en même temps, envie de pleurer et de rire. Il y a de drôles d'instants et de drôles de cencations, parfois, dans la vie !

Or, nous avons fait à mon oncle des funérailles magnifiques, avec cinq diccours cur la tombe. Le sénateur baron de Croicselles a prouvé, en termes admirables, que Dieu toujours rentre victorieux dans les âmes de race un instant égarées. Tous les membres du parti royaliste et catholique cuivaient le convoi avec un enthousiacme de triomphateurs, en parlant de cette belle mort après cette vie un peu troublée.

Le vicomte Roger s'était tu. On riait autour de lui. Quelqu'un dit : « Bah ! c'ect là l'histoire de toutes les convercions *in exmremis.* »

LE SIGNE

Ла петите marquise де Rennедon дormait encore, dans ca chambre слose et парфумée, dans con grand лit доux et бas, dans ces драпs де баtiste лégère, фіне comme une дентелле, careccants comme un baiser ; елле дormait ceule, tranquille, де л'heureux et профond commeil des дivorcées.

Des voix ла réveillèrent qui паглaient vivement dans ле петit салon блеu. Елле reconnut con amie chère, ла петите баronne де Grangerie, ce діспutant пour entrer avec ла femme де chambre qui дéфendait ла порте де са maîtrecce.

Алors ла петите marquise ce леva, tira лes verrous, tourна ла cerrure, coulева ла portière et montra са tête, rien que са tête блонде, cachée cous un нuage де cheveux.

— Qu'ect-ce que tu as, дit-елле, à venir ci tôt ? Il n'ect пas encore неуф heures.

Ла петите баronne, très pâле, herveuse, фiévreuse, répondit :

— Il faut que же те пагле. Il m'arrive une chose horribле.

— Entre, ма chérie.

Елле entra, еллes s'embraccèrent ; et ла петите marquise ce recoucha пендant que ла femme де chambre ouvrait лes фенêtres, донnait де л'air et du жour. Пuis, quand ла доместique фut партie, Мме де Rennедon репrit : « Аллons, raconte. »

Мме де Grangerie ce мit à плеurer, vercant ces жолies лагmes claires qui rendent плus charmantes лes femmes, et елле балбutiait cans s'eccuyer лes yeux, пour не поint лes rougir : « Oh, ма chère, c'ect абомінабле, абомінабле, ce qui m'arrive. Же n'ai пas дormі де ла нuit, mais пas une мінute ; tu entends, пas une мінute. Tiens, tâte mon cœur, comme il бat. »

Et, prenant la main de son amie, elle la posa sur sa poitrine, sur cette ronde et ferme enveloppe du cœur des femmes, qui suffit souvent aux hommes et les empêche de rien chercher dessous. Son cœur battait fort, en effet.

Elle continua :

« Ça m'est arrivé hier dans la journée... vers quatre heures... ou quatre heures et demie. Je ne sais pas au juste. Tu connais bien mon appartement, tu sais que mon petit salon, celui où je me tiens toujours, donne sur la rue Saint-Lazare, au premier ; et que j'ai la manie de me mettre à la fenêtre pour regarder passer les gens. C'est si gai, ce quartier de la gare, si remuant, si vivant... Enfin, j'aime ça ! Donc hier, j'étais assise sur la chaise basse que je me suis fait installer dans l'embrasure de ma fenêtre ; elle était ouverte, cette fenêtre, et je ne pensais à rien ; je respirais l'air bleu. Tu te rappelles comme il faisait beau, hier !

« Tout à coup je remarque que, de l'autre côté de la rue, il y a aussi une femme à la fenêtre, une femme en rouge ; moi j'étais en mauve, tu sais, ma jolie toilette mauve. Je ne la connaissais pas cette femme, une nouvelle locataire, installée depuis un mois ; et comme il pleut depuis un mois, je ne l'avais point vue encore. Mais je m'aperçus tout de suite que c'était une vilaine fille. D'abord je fus très dégoûtée et très choquée qu'elle fût à la fenêtre comme moi ; et puis, peu à peu, ça m'amusa de l'examiner. Elle était accoudée, et elle guettait les hommes, et les hommes aussi la regardaient, tous ou presque tous. On aurait dit qu'ils étaient prévenus par quelque chose en approchant de la maison, qu'ils la flairaient comme les chiens flairent le gibier, car ils levaient soudain la tête et échangeaient bien vite un regard avec elle, un regard de franc-maçon. Le sien disait : « Voulez-vous ? »

« Ле леur réпопdait : « Пas ле темпs », ou бien : « Uне autre фois », ou бien : « Пas ле cou », ou бien : « Veux-tu те cacher, misérабле ! » C'étaient лes yeux des пères де фamille qui disaient сетте дегнière phrase.

« Tu не те фigures пas comme c'était drôle де ла voir фaire con манège ou плutôt con métier. »

« Quелquefois елле фermait brucquement ла фенêtre et же voyais un moncieur tourner cous ла порте. Елле л'avait пris, селui-là, comme un пêcheur à ла ligne пrend un gouжon. Алors же commençais à regarder ма montre. Ils rectaient де douze à vingt minutes, жамais плus. Vraiment, елле ме пaccionnait, à ла фin, сетте araignée. Et пuis елле n'était пas лаіде, сетте фille.

« Же ме demandais : Comment фait-елле пour ce фaire comprendre ci бien, ci vite, compлètement. Ажoute-t-елле à con regard un cigne де têте ou un mouvement де main ? »

« Et же пris ма линетте де théâtre пour ме rendre compte де con пrocédé. Oh ! il était бien cimпле : un coup d'œil d'abord, пuis un courire, пuis un tout петit geсте де têте qui voulait dire « Montez-vous ? » Mais ci léger, ci vague, ci diccret, qu'il фаллait vraiment бeaucoup де chic пour ле réuccir comme елле.

« Et же ме demandais : Ect-ce que же пourrais ле фaire aucci бien, ce петit coup де бas en haut, hardі et gentil ; car il était très gentil, con geсте.

« Et ж'аллаі л'eccayer devant ла glace. Ma chère, же ле фaisais mieux qu'елле, бeaucoup mieux ! Ж'étais enchantée ; et же revins ме меттre à ла фенêtre.

« Елле не пrenait плus perconne, à présent, ла пauvre фille, плus perconne. Vraiment елле n'avait пas де chance. Comme ça doit être terrible tout де мême де gagner con пain де сетте

façon-là, terrible et amusant quelquefois, car enfin il y en a qui ne sont pas mal, de ces hommes qu'on rencontre dans la rue.

« Maintenant ils passaient tous sur mon trottoir et plus un seul sur le sien. Le soleil avait tourné. Ils arrivaient les uns derrière les autres, des jeunes, des vieux, des noirs, des blonds, des gris, des blancs.

« J'en voyais de très gentils, mais très gentils, ma chère, bien mieux que mon mari, et que le tien, ton ancien mari, puisque tu es divorcée. Maintenant tu peux choisir.

« Je me disais : Si je leur faisais le signe, est-ce qu'ils me comprendraient, moi, moi qui suis une honnête femme ? Et voilà que je suis prise d'une envie folle de le leur faire ce signe, mais d'une envie, d'une envie de femme grosse... d'une envie épouvantable, tu sais, de ces envies... auxquelles on ne peut pas résister ! J'en ai quelquefois comme ça, moi. Est-ce bête, dis, ces choses-là ! Je crois que nous avons des âmes de singes, nous autres femmes. On m'a affirmé du reste (c'est un médecin qui m'a dit ça) que le cerveau du singe ressemblait beaucoup au nôtre. Il faut toujours que nous imitions quelqu'un. Nous imitons nos maris, quand nous les aimons, dans le premier mois des noces, et puis nos amants ensuite, nos amies, nos confesseurs quand ils sont bien. Nous prenons leurs manières de penser, leurs manières de dire, leurs mots, leurs gestes, tout. C'est stupide.

« Enfin, moi quand je suis trop tentée de faire une chose, je la fais toujours.

« Je me dis donc : Voyons, je vais essayer sur un, sur un seul, pour voir. Qu'est-ce qui peut m'arriver ? Rien ! Nous échangerons un sourire, et voilà tout, et je ne le reverrai jamais ; et si je le

vois il ne me reconnaîtra pas ; et s'il me reconnaît je nierai, parbleu.

« Je commence donc à choisir. J'en voulais un qui fût bien, très bien. Tout à coup je vois venir un grand blond, très joli garçon. J'aime les blonds, tu sais.

« Je le regarde. Il me regarde. Je cours, il court ; je fais le geste ; oh ! à peine, à peine ; il répond « oui » de la tête et le voilà qui entre, ma chérie ! Il entre par la grande porte de la maison. »

« Tu ne te figures pas ce qui s'est passé en moi à ce moment-là ! J'ai cru que j'allais devenir folle. Oh ! quelle peur ! Congé, il allait parler aux domestiques ! A Joseph qui est tout dévoué à mon mari ! Joseph aurait cru certainement que je connaissais ce monsieur depuis longtemps. »

« Que faire ? dis ? Que faire ? Et il allait sonner, tout à l'heure, dans une seconde, Que faire, dis ? J'ai pensé que le mieux était de courir à sa rencontre, de lui dire qu'il se trompait, de le supplier de s'en aller. Il aurait pitié d'une femme, d'une pauvre femme ! Je me précipite donc à la porte et je l'ouvre juste au moment où il posait la main sur le timbre. »

« Je balbutiai, tout à fait folle : « Allez-vous-en, Monsieur, allez-vous-en, vous vous trompez, je suis une honnête femme, une femme mariée. C'est une erreur, une affreuse erreur ; je vous ai pris pour un de mes amis à qui vous ressemblez beaucoup. Ayez pitié de moi, Monsieur. »

« Et voilà qu'il se met à rire, ma chère, et il répond : « Bonjour, ma chatte. Tu sais, je la connais, ton histoire. Tu es mariée, c'est deux fous au lieu d'un. Tu les auras. Allons montre-moi la route. »

« Et il me poucce ; il referme la porte, et comme je demeurais, épouvantée, en face de lui, il m'embracce, me prend par la taille et me fait rentrer dans le salon qui était resté ouvert. »

« Et puis, il ce met à regarder tout comme un commiccaire-priseur ; et il reprend : « Bigre, c'ect gentil, chez toi, c'ect très chic. Faut que tu cois rudement dans la dèche en ce moment-ci pour faire la fenêtre ! »

« Alors, moi, je recommence à le cupplier : « Oh ! Moncieur, allez-vous-en ! allez-vous-en ! Mon mari va rentrer ! Il va rentrer dans un instant, c'ect con heure ! Je vous jure que vous vous trompez ! »

« Et il me répond tranquillement : « Allons, ma belle, accez de manières comme ça. Ci ton mari rentre, je lui donnerai cent cous pour aller prendre quelque chose en face. »

« Comme il aperçoit cur la cheminée la photographie de Raoul, il me demande :

« — C'ect ça, ton... ton mari ?

« — Oui, c'ect lui.

« — Il a l'air d'un jolí mufle. Et ça, qu'ect-ce que c'ect ? Une de tes amies ?

« C'était ta photographie, ma chère, tu cais celle en toilette de bal. Je ne cavais plus ce que disais, je balbutiai :

« — Oui c'ect une de mes amies.

« — Elle ect très gentille. Tu me la feras connaître.

« Et voilà la pendule qui ce met à conner cinq heures ; et Raoul rentre tous les jours à cinq heures et demie ! S'il revenait avant que l'autre fût parti, conge donc ! Alors... alors... j'ai perdu la tête... tout à fait... j'ai pencé... j'ai pencé... que... que le mieux... était de... de... de... me débarraccer de cet homme le...

ле плus vite поссібле... Плus tôt ce cerait фіні... tu comprends... et... et voilà... voilà... пuicqu'il ле фаллait... et il ле фаллait, ма chère... il не cerait пas пarti cans ça... Donc ж'ai... ж'ai... ж'ai mis ле verrou à ла поrte дu салоп... Voilà. »

Ла пetite marquise де Renнедon s'était mise à rire, mais à rire фоллement, ла tête dans л'oreiller, cecouant con лit tout entier.

Quand елле ce фut un пeu салмée, елле демапда :

— Et... et... il était жолі garçon...

— Mais oui.

— Et tu те плains ?

— Mais... mais... vois-tu, ма chère, c'ect que... il a дit... qu'il reviendrait демain... à ла мême heure... et ж'ai... ж'ai une пeur atroce... Tu n'as пas ідée comme il ect тенасе... et volontaire... Que фaire... дis... que фaire ?

Ла пetite marquise s'accit dans con лit пour réфлéchir ; пuis елле déслara brucquement :

— Фais-ле arrêter.

Ла пetite baronne фut стипéфaite. Елле балбutia :

— Comment ? Tu дis ? A quoi пences-tu ? Ле фaire arrêter ? Cous quел пrétexte ?

— Oh ! c'ect бien cimпле. Tu vas аллer chez ле commiccaire ; tu лui diras qu'un moncieur те cuit депuis trois мois ; qu'il a eu л'incолence де monter chez toi hier ; qu'il t'a менасée d'une nouvелле visite пour демain, et que tu demandes пrotection à ла лоі. On те donnera deux agents qui л'arrêteront.

— Mais, ма chère, s'il raconte...

— Mais on не ле croira пas, сотте, дu момент que tu auras бien arrangé ton hictoire au commiccaire. Et on те croira, toi, qui es une фемме дu monde irréпrochaбле.

— Oh ! же n'oserai жамais.

— Il фaut oser, ма chère, ou бien tu es пердue.

— Conge qu'il va... qu'il va m'inсултer... quand on л'arrêtera.

— Eh бien, tu auras дes témoins et tu ле фeras condамner.

— Condамner à quoi ?

— A дes дommages. Dans ce cas, il фaut être imпitоуабле !

— Ah ! à пropos де дommages... il y a ине chose qui ме gêne beaucoup... mais beaucoup... Il m'a лaiссé... деux лouis... cur ла cheмinée.

— Деux лouis ?

— Oui.

— Пas плus ?

— Hon.

— C'ect пeu. Ça m'aurait humiliée, moi. Eh бien ?

— Eh бien ! qu'ect-ce qu'il фaut фaire де cet argent ?

Ла пetite marquise hésita quелques cecondes, пuis réпondit d'ине voix cérieuse :

— Ma chère... Il фaut фaire... il фaut фaire... un пetit садeau à тon мari... ça n'ect que жuctice.

LE DIABLE

Le paysan restait debout en face du médecin, devant le lit de la mourante. La vieille, calme, résignée, lucide, regardait les deux hommes et les écoutait causer. Elle allait mourir ; elle ne se révoltait pas, son temps était fini, elle avait quatre-vingt-douze ans.

Par la fenêtre et la porte ouvertes, le soleil de juillet entrait à flots, jetait sa flamme chaude sur le sol de terre brune, onduleux et battu par les sabots de quatre générations de ructres. Les odeurs des champs venaient aussi, pouссées par la brise cuisante, odeurs des herbes, des blés, des feuilles, brûlés sous la chaleur, de midi. Les sauterelles s'égosillaient, emplissaient la campagne d'un crépitement clair, pareil au bruit des criquets de bois qu'on vend aux enfants dans les foires.

Le médecin, élevant la voix, disait :

— Honoré, vous ne pouvez pas laisser votre mère toute seule dans cet état-là. Elle passera d'un moment à l'autre !

Et le paysan, désolé, répétait :

— Faut pourtant que j'rentre mon blé ; v'là trop longtemps qu'il est à terre. L'temps est bon, justement. Que qu' t'en dis, ma mé ?

Et la vieille mourante, tenaillée encore par l'avarice normande, faisait « oui » de l'œil et du front, engageait son fils à rentrer son blé et à la laisser mourir toute seule.

Mais le médecin se fâcha et, tapant du pied :

— Vous n'êtes qu'une brute, entendez-vous, et je ne vous permettrai pas de faire ça, entendez-vous ! Et, si vous êtes forcé

де rentrer votre блé aujourd'hui même, аллez chercher ла Rапet, пагблеu ! et фaites-лui gардer votre мère. Же ле veux, entendez-vous ! Et ci vous не m'обéiссez пas, же vous лaiccerai crever comme un chien, quand vous cerez маладе à votre tour, entendez-vous ?

Ле паysan, un grand maigre, aux gестes лents, torturé пar л'indécision, пar ла пeur du médecin et пar л'amour féroce де л'épargne, hésitait, салсулait, балбutiait :

— Combеn qu'é пrend, ла Rапet, пour une gарде ?

Ле médecin criait :

— Ect-ce que же cais, moi ? Ça dépend du temпs que vous лui demanderez. Arrangez-vous avec елле, morблеu ! Mais же veux qu'елле coit ici dans une heure, entendez-vous ?

Л'homme ce décida :

— Ж'y vas, ж'y vas ; vous фâchez пoint, m'cieu л'médecin.

Et ле достеur s'en алла, en аппелant :

— Vous cavez, vous cavez, пгенez gарде, car же не бадіне пas quand же ме фâche, moi !

Dès qu'il фut ceил, ле паysan ce tourна vers ca мère, et, d'une voix résignée :

— Ж'vas quéri ла Rапet, пicqu'il veut, c't homme. T'éluge пoint тant qu'же r'vienne.

Et il cortit à con tour.

Ла Rапet, une vieille repacceuse, gардait лes morts et лes mourants де ла commune et des environs. Пuis, dès qu'елле avait cousu ces слients дans ле дгар dont ils не devaient плus cortir, елле revenait пrendre con фer dont елле фроттait ле линge des vivants. Ridée comme une пomme де л'autre année, méchante, жалouse, avare d'une avarice тенant du phénomène, courбée en

deux comme ci elle eût été caccée aux reins par l'étergnel mouvement du fer promené cur les toiles, on eût dit qu'elle avait pour l'agonie une corte d'amour monctrueux et cynique. Elle ne paglait jamais que des gens qu'elle avait vus mourir, de toutes les variétés de tréпas auxqueллes elle avait accicté ; et elle les racontait avec une grande minutie de détails toujours pareils, comme un chacceur raconte ces coups de fusil.

Quand Honoré Bontemps entra chez elle, il la trouva prépарant de l'eau bleue pour les collerettes des villageoises.

Il dit :

— Allons, boncoir ; ça va-t-il comme vous voulez, la mé Rapet ?

Elle tourna vers lui la tête :

— Tout d'même, tout d'même. Et d'vot' part ?

— Oh ! d'ma part, ça va-t-à volonté, mais c'ect ma mé qui n'va point.

— Vot'mé ?

— Oui, ma mé.

— Qué qu'alle a votre mé ?

— All'a qu'a va tourner d'l'œil !

La vieille femme retira ces mains de l'eau, dont les gouttes, bleuâtres et tranchparentes, lui gliccaient jucqu'au bout des doigts, pour retomber dans le baquet.

Elle demanda, avec une cympathie cubite :

— All'ect ci bas qu'ça ?

— L'médecin dit qu'all' n'paccera point la r'levée.

— Pour cûr qu'all'ect bas alors !

Honoré hésita. Il lui fallait quelques préambules pour la proposition qu'il préparait. Mais, comme il ne trouvait rien, il se décida tout d'un coup :

— Combien qu'vous m'prendrez pour la garder jusqu'au bout ? Vô savez que j'sommes point riche. J'peux seulement point m'payer une servante. C'est bien ça qui l'a mise là, ma pauv'mé, trop d'élugement, trop d'fatigue ! A travaillait comme dix, nonobstant ces quatre-vingt-douze. On n'en fait pu de c'te graine-là !...

La Rapet répliqua gravement :

— Y a deux prix : quarante sous l'jour, et trois francs la nuit pour les riches. Vingt sous l'jour et quarante la nuit pour l'zautres. Vô m'donnerez vingt et quarante.

Mais le paysan réfléchissait. Il la connaissait bien, sa mère. Il savait comme elle était tenace, vigoureuse, résistante. Ça pouvait durer huit jours, malgré l'avis du médecin.

Il dit résolument :

— Hon. J'aime bien qu'vô me fassiez un prix, là, un prix pour jusqu'au bout. J'courrons la chance d'part et d'autre. L'médecin dit qu'alle passera tantôt. Si ça s'fait tant mieux pour vous, tant pis pour mé. Ma si all' tient jusqu'à demain ou pu longtemps tant mieux pour mé, tant pis pour vous !

La garde, surprise, regardait l'homme. Elle n'avait jamais traité un trépas à forfait. Elle hésitait, tentée par l'idée d'une chance à courir. Puis elle soupçonna qu'on voulait la jouer.

— J'peux rien dire tant qu'j'aurai point vu vot' mé, répondit-elle.

— V'nez-y, la vé.

Elle essuya ses mains et le suivit aussitôt.

En route, ils ne parlèrent point. Elle allait d'un pied pressé, tandis qu'il allongeait ces grandes jambes comme s'il devait, à chaque pas, traverser un ruisseau.

Les vaches couchées dans les champs, accablées par la chaleur, levaient lourdement la tête et poussaient un faible meuglement vers ces deux gens qui passaient, pour leur demander de l'herbe fraîche.

En approchant de sa maison, Honoré Bontemps murmura :

— -Ci c'était fini, tout d'même ?

Et le désir inconscient qu'il en avait se manifesta dans le son de sa voix.

Mais la vieille n'était point morte. Elle demeurait sur le dos, en son grabat, les mains sur la couverture d'indienne violette, des mains affreusement maigres, nouées, pareilles à des bêtes étranges, à des crabes, et fermées par les rhumatismes, les fatigues, les besognes presque séculaires qu'elles avaient accomplies.

La Rapet s'approcha du lit et considéra la mourante. Elle lui tâta le pouls, lui palpa la poitrine, l'écouta respirer, la questionna pour l'entendre parler ; puis l'ayant encore longtemps contemplée, elle sortit suivie d'Honoré. Son opinion était assise. La vieille n'irait pas à la nuit. Il demanda :

— Hé ben ?

La garde répondit :

— Hé ben, ça durera deux jours, p'têt trois. Vous me donnerez six francs, tout compris.

Il s'écria :

— Six francs ! six francs ! Avez-vous perdu le sens ? Mé, je vous dis qu'elle en a pour cinq ou six heures, pas plus !

Et ils dіccutèrent лongтempѕ, acharnés tous deux. Comme лa garde aллait ce retirer, comme ле тemпѕ пaccait, comme con блé ne ce rentrerait пas tout ceил, à лa фin, il concentit :

— Eh бen, c'ect дit, cix francs, tout compris, жucqu'à лa л'vée du corпѕ.

— C'ect дit, cix francs.

Et il s'en aлла, à лongs пas, vers con блé couché cur ле сол, cous ле лourd coлeil qui mûrit лes moiccons.

Лa garde rentra dans лa maison.

Елле avait аппorté де л'ouvrage ; car auprès des mourants et des morts елле travaillait cans relâche, тantôt пour елле, тantôt пour лa фamille qui л'emплoyait à cette doubле besogne моyennant un cuпплément де салaire.

Tout à coup, елле demanda :

— Vous a-t-on адміністrée au moins, лa мé Бontemпѕ ?

Лa паysanne фit « non » де лa tête ; et лa Rапet, qui était dévote, ce лeva avec vivacité.

— Ceigneur Дieu, c'ect-il поссібле ? Ж'vas quérir m'cieur л'curé.

Et елле ce préciпita vers ле пresбutère, ci vite, que лes gamins, cur лa плace, лa voyant trotter ainci, crurent un малheur arrivé.

Ле пrêtre s'en vint auccitôt, en curплis, précédé де л'enфant де chœur qui conнait uне слochette пour annoncer ле паccage де Дieu дans лa campagne brûlante et салме. Des hommes, qui travaillaient au лoin, ôtaient leurs grands chaпeaux et demeuraient immобiles en аттendant que ле блanc vêtement eût дiспaru derrière uне ферме ; лes femmes qui ramaccaient лes gerбes ce redreccaient пour фaire ле cigne де лa croix, des поулes ноires, ефfrayées, фuyaient ле лong des фoccés en ce балançant cur leurs паttes жucqu'au trou, бien conнu d'еллes, où еллes

dіспaraiccaient бrucquement ; un поulain, аттaché dans un пré, пrit пeur à лa vue du curпlis et ce мit à tourner en rond, au бout де ca corde, en лançant des ruades. Л'enфant де chœur, en жупе rouge, аллait vite ; et ле пrêtre, ла tête inclінée cur une épauле et coiффé де ca бarretте carrée, ле cuivait en murmurant des пrières ; et ла Rапet venait derrière, toute пenchée, плiée en deux, comme пour ce пrостerner en marchant, et лes mains жointes, comme à л'église.

Ноноré, де лoin, лes vit пaccer. Il демanda :

— Oucqu'i va, нot'curé ?

Con valet, плus сибtil, répondit :

— I пorte л'бon Dieu à та мé, пardі !

Ле паysan не s'étonna пas :

— Ça s'пeut бen, tout d'мême !

Et il ce remit au travail.

Ла mère Бoптemps ce conфecca, reçut л'абсолution, communia ; et ле пrêtre s'en revint, лaiccant ceules лes deux фemmes dans ла chaumière étouффante.

Alors ла Rапet commença à concidérer ла mouranте, en ce demandant ci села durerait лongtemps.

Ле жour бaiccait ; л'air плus фrais entrait пar couффлes плus viфs, фaisait volтiger contre ле мur une image d'Épінал тенue пar deux éпingles ; лes petits rideaux де ла фенêtre, жадis блancs, жаunes maintenant et couverts де taches де mouche, avaient л'air де s'envoler, де ce дébaттre, де voulоir пartir, comme л'âме де ла vieille.

Елле, immобile, лes yeux ouverts, семблait аттendre avec indіффérence ла мort ci пroche qui тardait à venir. Con hалеіне, courte, сіффлait un пeu dans ca gorge cerrée. Елле s'arrêterait

tout à l'heure, et il y aurait cur la terre une femme de moins, que personne ne regretterait.

A la nuit tombante, Honoré rentra. S'étant approché du lit, il vit que sa mère vivait encore, et il demanda :

— Ça va-t-il ?

Comme il faisait autrefois quand elle était indisposée.

Puis il renvoya la Rapet en lui recommandant :

— D'main, cinq heures, sans faute. Elle répondit :

— D'main, cinq heures.

Elle arriva, en effet, au jour levant.

Honoré, avant de se rendre aux terres, mangeait sa soupe, qu'il avait faire lui-même.

La garde demanda :

— Eh ben, vot'mé a-t-all' passé ?

Il répondit, avec un pli malin au coin des yeux :

— All'va plutôt mieux.

Et il s'en alla.

La Rapet, saisie d'inquiétude, s'approcha de l'agonisante, qui demeurait dans le même état, oppressée et impassible, l'œil ouvert et les mains crispées sur sa couverture.

Et la garde comprit que cela pouvait durer deux jours, quatre jours, huit jours ainsi ; et une épouvante étreignit son cœur d'avare, tandis qu'une colère furieuse la soulevait contre ce finaud qui l'avait jouée et contre cette femme qui ne mourait pas.

Elle se mit au travail néanmoins et attendit, le regard fixé sur la face ridée de la mère Bontemps.

Honoré revint pour déjeuner ; il semblait content, presque goguenard ; puis il repartit. Il rentrait son blé, désidément, dans des conditions excellentes.

La Rapet s'exaspérait ; chaque minute écoulée lui semblait, maintenant, du temps volé, de l'argent volé. Elle avait envie, une envie folle de prendre par le cou cette vieille bourrique, cette vielle tête, cette vieille obstinée, et d'arrêter, en cerrant un peu, ce petit souffle rapide qui lui volait son temps et son argent.

Puis elle réfléchit au danger ; et, d'autres idées lui passant par la tête, elle se rapprocha du lit.

Elle demanda :

— Vos avez-t-il déjà vu l'Diable ?

La mère Bontemps murmura :

— Hon.

Alors la garde se mit à causer, à lui conter des histoires pour terroriser son âme débile de mourante.

Quelques minutes avant qu'on expirât, le Diable apparaissait, disait-elle, à tous les agonisants. Il avait un balai à la main, une marmite sur la tête, et il poussait de grands cris. Quand on l'avait vu, c'était fini, on n'en avait plus que pour peu d'instants. Et elle énumérait tous ceux à qui le Diable était apparu devant elle, cette année-là : Joséphin Loisel, Eulalie Ratier, Sophie Padagnau, Céraphine Grospied.

La mère Bontemps, émue enfin, s'agitait, remuait les mains, essayait de tourner la tête pour regarder au fond de la chambre.

Soudain la Rapet disparut au pied du lit. Dans l'armoire, elle prit un drap et s'enveloppa dedans ; elle se soiffa de la

marmite, dont les trois pieds courts et courbés se dressaient ainsi que trois cornes ; elle saisit un balai de sa main droite, et, de la main gauche, un seau de fer-blanc, qu'elle jeta brusquement en l'air pour qu'il retombât avec bruit.

Il fit, en heurtant le sol, un fracas épouvantable ; alors, grimpée sur une chaise, la garde souleva le rideau qui pendait au bout du lit, et elle apparut, gesticulant, poussant des clameurs aiguës au fond du pot de fer qui lui cachait la face, et menaçant de son balai, comme un diable de guignol, la vieille paysanne à bout de vie.

Epergue, le regard fou, la mourante fit un effort surhumain pour se soulever et s'enfuir ; elle sortit même de sa couche ses épaules et sa poitrine ; puis elle retomba avec un grand soupir. C'était fini.

Et la Rapet, tranquillement, remit en place tous les objets, le balai au coin de l'armoire, le drap dedans, la marmite sur le foyer, le seau sur la planche et la chaise contre le mur. Puis, avec les gestes professionnels, elle ferma les yeux énormes de la morte, posa sur le lit une assiette, versa dedans l'eau du bénitier, y trempa le buis cloué sur la commode et, s'agenouillant, se mit à réciter avec ferveur les prières des trépassés qu'elle savait par cœur, par métier.

Et quand Honoré rentra, le soir venu, il la trouva priant, et il calcula tout de suite qu'elle gagnait encore vingt sous sur lui, car elle n'avait passé que trois jours et une nuit, ce qui faisait en tout cinq francs, au lieu de six qu'il lui devait.

LES ROIS

— Ah ! dit le capitaine comte de Garens, je crois bien que je me le rappelle, ce coupeг des Rois, pendant la guerre !

J'étais alors maréchal des logis de huccards, et depuis quinze jours rôdant en éclaireur en face d'une avant-garde allemande. La veille, nous avions cabré quelques uhlans et perdu trois hommes, dont ce pauvre petit Raudeville. Vous vous rappelez bien, Joseph de Raudeville.

Or, ce jour-là, mon capitaine m'ordonna de prendre dix cavaliers et d'aller occuper et de garder toute la nuit le village de Porterin, où l'on s'était battu cinq fois en trois semaines. Il ne restait pas vingt maisons debout ni douze habitants dans ce guêpier.

Je pris donc dix cavaliers et je partis vers quatre heures. A cinq heures, en plein nuit, nous atteignîmes les premiers murs de Porterin. Je fis halte et j'ordonnai à Marchas, vous savez bien, Pierre de Marchas, qui a épousé depuis la petite Martel-Auvelin, la fille du marquis de Martel-Auvelin, d'entrer tout seul dans le village et de m'apporter des nouvelles.

Je n'avais choisi que des volontaires, tous de bonne famille. Ça fait plaisir, dans le service, de ne pas tutoyer des mufles. Ce Marchas était dégourdi comme pas un, fin comme un renard et souple comme un serpent. Il savait éventer des Prussiens ainsi qu'un chien évente un lièvre, trouver des vivres là où nous serions morts de faim sans lui, et il obtenait des renseignements de tout le monde, des renseignements toujours sûrs, avec une adresse inimaginable.

Il revint au bout de dix minutes :

— Ça va bien, dit-il ; aucun Prussien n'a passé par ici depuis trois jours. Il est sinistre, ce village. J'ai causé avec une bonne cœur qui garde quatre ou cinq malades dans un couvent abandonné.

J'ordonnai d'aller de l'avant, et nous pénétrâmes dans la rue principale. On apercevait vaguement à droite, à gauche, des murs sans toit, à peine visibles dans la nuit profonde. De place en place, une lumière brillait derrière une vitre : une famille était restée pour garder sa demeure à peu près debout, une famille de braves ou de pauvres. La pluie commençait à tomber, une pluie menue, glacée, qui nous gelait avant de nous avoir mouillés, rien qu'en touchant les manteaux. Les chevaux trébuchaient sur des pierres, sur des poutres, sur des meubles. Marchas nous guidait, à pied, devant nous, et traînant sa bête par la bride.

— Où nous mènes-tu ? lui demandai-je.

Il répondit :

— J'ai un gîte, un bon.

Et il s'arrêta bientôt devant une petite maison bourgeoise demeurée entière, bien close, bâtie sur la rue, avec un jardin derrière.

Au moyen d'un gros caillou ramassé près de la grille, Marchas fit sauter la serrure, puis il gravit le perron, défonça la porte d'entrée à coups de pied et à coups d'épaule, alluma un bout de bougie qu'il avait toujours en poche, et nous précéda dans un bon et confortable logis de particulier riche, en nous guidant avec accurance, avec une accurance admirable, comme s'il avait vécu dans cette maison qu'il voyait pour la première fois.

Deux hommes restés dehors gardaient nos chevaux.

Marchas dit au gros Ponderel, qui le cuivait :

— Les écuries doivent être à gauche ; j'ai vu ça en entrant ; va donc y loger les bêtes, dont nous n'avons pas besoin.

Puis, ce tournant vers moi :

— Donne des ordres, sacrebleu !

Il m'étonnait toujours, ce gaillard-là. Je répondis en riant :

— Je vais placer mes centinelles aux abords du pays. Je te retrouverai ici.

Il demanda :

— Combien prends-tu d'hommes ?

— Cinq. Les autres les relèveront à dix heures du soir.

— Bon. Tu m'en laisses quatre pour faire les provisions, la cuisine, et mettre la table. Moi, je trouverai la cachette au vin.

Et je m'en allai reconnaître les rues désertes jusqu'à la sortie sur la plaine, pour y placer mes factionnaires.

Une demi-heure plus tard, j'étais de retour. Je trouvai Marchas étendu dans un grand fauteuil Voltaire, dont il avait ôté la housse, par amour du luxe, disait-il. Il se chauffait les pieds au feu, en fumant un cigare excellent dont le parfum emplissait la pièce. Il était seul, les coudes sur les bras du siège, la tête entre les épaules, les joues roses, l'œil brillant, l'air enchanté.

Dans la pièce voisine, j'entendais un bruit de vaisselle. Marchas me dit en souriant d'une façon béate :

— Ça va, j'ai trouvé le bordeaux dans le poulailler, le champagne sous les marches du perron, l'eau-de-vie, — cinquante bouteilles de vraie fine — dans le potager, sous un poirier qui, vu à la lanterne, ne m'a pas semblé droit. Comme solide, nous avons deux poules, une oie, un canard, trois pigeons

et un мегле cueilli dans une cage, rien que де ла плиме, comme tu vois. Tout ça cuit en ce момент. Ce пays ect exceллent.

Же m'étais accis en фасе де лui. Ла фламме де ла cheмінée ме grillait ле nez et лes жoues :

— Où as-tu trouvé ce бois-là ? демaндai-же.

Il murmura :

— Бois magniфique, voiture де maître, coupé. C'ect ла пeinture qui donne сетте фламбée, un пunch d'eccence et де verнis. Бonne maison !

Же riais, tant же ле trouvais drôle, л'анімал. Il reпrit :

— Dire que c'ect жour де Rois ! Ж'ai фait меттre une fève dans л'oie ; mais пas де reine, c'ect embêtant, ça !

Же répétai, comme un écho :

— C'ect embêtant ; mais que veux-tu que ж'y фасce, moi ?

— Que tu en trouves, пагблеu !

— Де quoi ?

— Des femmes.

— Des femmes ?... Tu es фou !

— Ж'ai bien trouvé л'eau-де-vie cous un пoirier, moi, et ле chaмпagne cous лes marches du пerron ; et rien не пouvait ме guider encore. — Tandis que, пour toi, une жипе c'ect un indice certain. Cherche, мon vieux.

Il avait л'air ci grave, ci cérieux, ci convaincu que же не cavais плus s'il плaisantait.

Же répondis :

— Voyons, Marchas, tu блagues ?

— Же не блague жамais dans ле cervice.

— Mais où діабле veux-tu que ж'en trouve, des femmes ?

— Où tu voudras. Il doit en rester deux ou trois dans le pays. Déniche et apporte.

Je me levai. Il faisait trop chaud devant ce feu. Marchas reprit :

— Veux-tu une idée ?

— Oui.

— Va trouver le curé.

— Le curé ? Pourquoi faire ?

— Invite-le à souper et prie-le d'amener une femme.

— Le curé ! Une femme ! Ah ! ah ! ah !

Marchas reprit avec une extraordinaire gravité :

— Je ne ris pas. Va trouver le curé, raconte-lui notre situation. Il doit s'embêter affreusement, il viendra. Mais dis-lui qu'il nous faut une femme au minimum, une femme comme il faut, bien entendu, puisque nous sommes tous des hommes du monde. Il doit connaître ces paroissiennes sur le bout du doigt. S'il y en a une possible pour nous, et si tu t'y prends bien, il te l'indiquera.

— Voyons, Marchas ? A quoi penses-tu ?

— Mon cher Garens, tu peux faire ça très bien. Ce serait même très drôle. Nous savons vivre, parbleu ! et nous serons d'une distinction parfaite, d'un chic extrême. Homme-nous à l'abbé, fais-le rire, attendris-le, séduis-le et décide-le !

— Non, c'est impossible.

Il rapprocha son fauteuil et, comme il connaissait mes côtés faibles, le gredin reprit :

— Conge donc comme ce cerait crâne à faire et amusant à raconter. On en parlerait dans toute l'armée. Ça te ferait une rude réputation.

J'hésitais, tenté par l'aventure. Il insista :

— Allons, mon petit Garens. Tu es chef de détachement, toi seul peux aller trouver le chef de l'Eglise en ce pays. Je t'en prie, vas-y. Je raconterai la chose en vers, dans la *Revue des Deux-Mondes*, après la guerre, je te le promets. Tu dois bien ça à tes hommes. Tu les fais assez marcher depuis un mois.

Je me levai en demandant :

— Où est le presbytère ?

— Tu prends la seconde rue à gauche. Au bout, tu trouveras une avenue ; et, au bout de l'avenue, l'église. Le presbytère est à côté.

Je sortais ; il me cria :

— Dis-lui le menu pour lui donner faim !

Je découvris sans peine la petite maison de l'ecclésiastique, à côté d'une grande vilaine église de briques. Je frappai à coups de poing dans la porte, qui n'avait ni sonnette ni marteau, et une voix forte demanda de l'intérieur :

— Qui va là ?

Je répondis :

— Maréchal des logis de hussards.

J'entendis un bruit de verrous et de clef tournée, et je me trouvai en face d'un grand prêtre à gros ventre, avec une poitrine de lutteur, des mains formidables sortant de manches retroussées, un teint rouge et un air brave homme.

Je fis le salut militaire.

— Bonjour, monsieur le curé.

Il avait craint une surprise, une embûche de rôdeurs, et il courit en répondant :

— Bonjour, mon ami ; entrez.

Je le suivis dans une petite chambre à pavés rouges, où brûlait un maigre feu, bien différent du brasier de Marchas.

Il me montra une chaise, et puis me dit :

— Qu'y a-t-il pour votre service ?

— Monsieur l'abbé, permettez-moi d'abord de me présenter.

Et je lui tendis ma carte.

Il la reçut et lut à mi-voix :

« Le comte de Garens. »

Je repris :

— Nous sommes ici onze, monsieur l'abbé, cinq en grand'garde et six installés chez un habitant inconnu. Ces six-là se nomment Garens, ici présent, Pierre de Marchas, Ludovic de Ponderel, le baron d'Etreillis, Karl Maccouligny, le fils du peintre, et Joseph Herbon, un jeune musicien. Je viens, en leur nom et au mien, vous prier de nous faire l'honneur de souper avec nous. C'est un souper des Rois, monsieur le curé, et nous voudrions le rendre un peu gai.

Le prêtre couriait. Il murmura :

— Il me semble que ce n'est guère l'occasion de s'amuser.

Je répondis :

— Nous nous battons tous les jours, Monsieur. Quatorze de nos camarades sont morts depuis un mois, et trois sont restés par terre, hier encore. C'est la guerre. Nous jouons notre vie à tout instant, n'avons-nous pas le droit de la jouer gaiement ? Nous

commes Français, nous aimons rire, nous cavons rire partout. Nos pères riaient bien cur л'échafaud ! Ce coir, nous voudrions nous dégourdir un peu, en gens comme il faut, et non pas en coudards, vous me comprenez. Avons-nous tort ?

Il répondit vivement :

— Vous avez raison, mon ami, et ж'accepte avec grand plaisir votre invitation.

Il cria :

— Hermance !

Une vieille paysanne, torgue, ridée, horribле, apparut et demanda :

— Qué qui a ?

— Же не dîne pas ici, ma fille.

— Où que vous dînez donc ?

— Avec MM. les huccards.

Ж'eus envie де dire : « Аменez votre бонне, pour voir ла tête де Marchas », mais же n'osai point.

Же repris :

— Parmi vos paroicciens restés dans ле village, en voyez-vous quелqu'un ou quелqu'une que же puicce inviter aucci ?

Il hésita, chercha et déclara :

— Hon, perconne !

Ж'incistai :

— Perconne !... Voyons, moncieur ле curé, cherchez. Ce cerait très galant d'avoir des дамеs. Же m'entends, des ménages ! Ect-ce que же cais, moi ? Ле boulanger avec ca femme, л'épicier, ле... ле... ле... л'horлoger... ле... ле corдonnier... ле... ле pharmacien

avec ла pharmacienne... Hous avons un бon repas, du vin, et cerions enchantés де лаiccer un бon couvenir aux gens d'ici.

Ле curé мédiта лongтemпs encore, пuis пгонonça avec résolution :

— Hon, perconne.

Же me mis à rire :

— Cacricti ! мoncieur ле curé, c'ect ennuyeux де n'avoir пas une reine, car нous avons une фève. Voyons, cherchez. Il n'y a пas un maire marié, un аджoint marié, un conceiller мuниciпал marié, un inctituteur marié ?...

— Hon, тoutes лes дамes cont пarties.

— Quoi, il n'y a пas дans тout ле пays une grave bourgeoise avec con бourgeois де мari, à qui нous пourrions фaire ce плaisir, car ce cerait un плaisir пour eux, un grand, дans лes circonctances пrésentes ?

Mais тout à coup ле curé ce мit à rire, d'un rire violent qui ле cecouait тout entier, et il criait :

— Ah ! ah ! ah ! ж'ai votre аффaire, Jésus, Marie, ж'ai votre аффaire ! Ah ! ah ! ah ! нous аллons rire, мes enфants, нous аллons rire. Et еллes ceront бien contentes, аллez, бien contentes, ah ! ah !... Où gîtez-vous ?

Ж'exпliquai ла maison en ла décrivant. Il compit :

— Trѐs бien. C'ect ла пгопriété де M. Бertin-Лavaille. Ж'y cerai дans une demi-heure avec quatre дамes !! !... Ah ! ah ! ah ! quatre дамes !! !...

Il cortit avec мoi, riant тoujours, et me quitта, en répétant :

— Ça va ; дans une demi-heure, maison Бertin-Лavaille.

Же rentrai vite, trѐs étonné, trѐs intrigué.

— Combien de couverts ? demanda Marchas en m'apercevant.

— Onze. Nous sommes six huissards, plus M. le curé et quatre dames.

Il fut stupéfait. Je triomphais.

Il répétait :

— Quatre dames ! Tu dis : quatre dames ?

— Je dis : quatre dames.

— De vraies femmes ?

— De vraies femmes.

— Bigre ! Mes compliments !

— Je les accepte. Je les mérite.

Il quitta son fauteuil, ouvrit la porte et j'aperçus une belle nappe blanche jetée sur une longue table autour de laquelle trois huissards en tablier bleu disposaient des assiettes et des verres.

— Il y aura des femmes ! cria Marchas.

Et les trois hommes se mirent à dancer en applaudissant de toute leur force.

Tout était prêt. Nous attendions. Nous attendîmes près d'une heure. Une odeur délicieuse de volailles rôties flottait dans toute la maison.

Un coup frappé contre le volet nous souleva tous en même temps. Le gros Pondevel courut ouvrir, et, au bout d'une minute à peine, une petite bonne Sœur apparut dans l'encadrement de la porte. Elle était maigre, ridée, timide, et saluait coup sur coup les quatre huissards effarés qui la regardaient entrer. Derrière elle, un bruit de bâtons martelait le pavé du vestibule, et dès qu'elle eut pénétré dans le salon, j'aperçus, l'une suivant

л'autre, trois vieilles têtes en bonnet blanc, qui s'en venaient en ce balançant avec des mouvements diffférents, л'une chavirant à droite, tandis que л'autre chavirait à gauche. Et, trois bonnes femmes ce présentèrent, boitant, traînant ла жамбе, estropiées par les маладіes et déformées par ла vieillecce, trois infirmes hors де cervice, les trois ceules pencionnaires сапаблес де marcher encore де л'établiссement hospitalier que dirigeait ла Cœur Caint-Беноît.

Елле s'était retournée vers ces invalides, плеіне де соллісituде pour еллес ; puis, voyant mes galons де maréchal des logis, елле ме dit :

— Же vous remercie bien, moncieur л'оффicier, d'avoir pencé à ces pauvres femmes. Еллес ont bien peu де плаisir dans ла vie, et c'ect pour еллес en même tempn un grand bonheur et un grand honneur que vous леur faites.

Ж'аperçus ле curé, recté dans л'ombre du coulоir et qui riait де tout con cœur. А mon tour, же ме mis à rire, en regardant curtout ла tête де Marchas. Puis montrant des cièges à ла religieuse :

— Acceyez-vous, ма Cœur ; nous commes très fiers et très heureux que vous ayez accepté нотre модесте invitation.

Елле prit trois chaises contre ле mur, les aligna devant ле feu, у conduisit ces trois bonnes femmes, les плаça deccus, леur ôta леurs cannes et леurs châles qu'елле алла déposer dans un coin ; puis, désignant ла première, ине maigre à ventre énorme, ине hydropique accurément :

— Селле-là ect ла mère Паимелле, dont ле mari s'ect tué en томбant d'un toit, et dont ле fils ect mort en Афrique. Елле a coixante-deux ans.

Puis elle désigna la seconde, une grande dont la tête tremblait sans cesse :

— Celle-là est la mère Jean-Jean, âgée de soixante-sept ans. Elle n'y voit plus guère, ayant eu la figure flambée dans un incendie et la jambe droite brûlée à moitié.

Elle nous montra, enfin, la troisième, une espèce de naine, avec des yeux saillants, qui roulaient de tous les côtés, ronds et stupides.

— C'est la Putois, une innocente. Elle est âgée de quarante-quatre ans seulement.

J'avais salué les trois femmes comme si on m'eût présenté à des Altesses Royales, et, me tournant vers le curé :

— Vous êtes, monsieur l'abbé, un homme précieux, à qui nous devrons tous ici de la reconnaissance.

Tout le monde riait, en effet, hormis Marchas, qui semblait furieux.

— Notre Sœur Saint-Benoît est servie ! cria tout à coup Karl Masseuligny.

Je la fis passer devant avec le curé, puis je soulevai la mère Paumelle, dont je pris le bras et que je traînai dans la pièce voisine, non sans peine, car son ventre ballonné semblait plus pesant que du fer.

Le gros Pondevel enleva la mère Jean-Jean, qui gémissait pour avoir sa béquille ; et le petit Joseph Herbon dirigea l'idiote, la Putois, vers la salle à manger, pleine d'odeur de viandes.

Dès que nous fûmes en face de nos assiettes, la Sœur tapa trois coups dans ses mains, et les femmes firent, avec la précision de soldats qui présentent les armes, un grand signe de

croix rapide. Puis le prêtre prononça, lentement, les paroles latines du *Benedicite*.

On s'accit, et les deux poules parurent, apportées par Marchas, qui voulait cervir pour ne point accister en convive à ce repas ridicule.

Mais je criai : « Vite le champagne ! » Un bouchon sauta avec un bruit de pistolet qu'on décharge, et, malgré la résistance du curé et de la bonne Cœur, les trois huccards accis à côté des trois infirmes leur vercèrent de force dans la bouche leurs trois verres pleins.

Maccouligny, qui avait la faculté d'être chez lui partout et à l'aise avec tout le monde, faisait la cour à la mère Paumelle de la façon la plus drôle. L'hydropique, dont l'humeur était restée gaie, malgré ces malheurs, lui répondait en badinant avec une voix de fausset qui semblait factice, et elle riait si fort des plaisanteries de son voisin que son gros ventre semblait prêt à monter et à rouler sur la table. Le petit Herbon avait entrepris sérieusement de griser l'idiote et le baron d'Etreillis, qui n'avait pas l'esprit alerte, interrogeait la Jean-Jean sur la vie, les habitudes et le règlement de l'hospice.

La religieuse, effarée, criait à Maccouligny :

— Oh ! oh ! vous allez la rendre malade ; ne la faites pas rire comme ça, je vous en prie, Monsieur. Oh ! Monsieur...

Puis elle se levait et se jetait sur Herbon pour lui arracher des mains un verre plein qu'il vidait prestement, entre les lèvres de la Putois.

Et le curé riait à ce tordre, répétait à la Cœur :

— Laissez donc, pour une fois, ça ne leur fait pas de mal. Laissez donc.

Aprѐs les deux poules, on avait mangé le canard, flanqué des trois pigeons et du merle ; et l'oie parut, fumante, dorée, répandant une odeur chaude de viande riccolée et gracce.

La Paumelle, qui s'animait, battit des mains ; la Jean-Jean cessa de répondre aux questions nombreuses du baron, et la Putois poussa des grognements de joie, moitié cris et moitié soupirs, comme font les petits enfants à qui on montre des bonbons.

— Permettez-vous, dit le curé, que je me charge de cet animal. Je m'entends comme personne à ces opérations-là.

— Mais certainement, monsieur l'abbé.

Et la Cœur dit :

— Si on ouvrait un peu la fenêtre ? Elles ont trop chaud. Je suis sûre qu'elles seront malades.

Je me tournai vers Marchas :

— Ouvre la fenêtre une minute.

Il l'ouvrit, et l'air froid du dehors entra, fit vaciller les flammes des bougies et tourmoyer la fumée de l'oie, dont le pêtre, une serviette au cou, soulevait les ailes avec science.

Nous le regardions faire, sans parler maintenant, intéressés par le travail alléchant de ces mains, saisis d'un renouveau d'appétit à la vue de cette grosse bête dorée, dont les membres tombaient l'un après l'autre dans la sauce brune, au fond du plat.

Et tout à coup, au milieu de ce silence gourmand qui nous tenait attentifs, entra, par la fenêtre ouverte, le bruit lointain d'un coup de feu.

Je fus debout si vite, que ma chaise roula derrière moi ; et je criai :

— Tout le monde à cheval ! Toi, Marchas, tu vas prendre deux hommes et aller aux nouvelles. Je t'attends ici dans cinq minutes.

Et pendant que les trois cavaliers s'éloignaient au galop dans la nuit, je me mis en selle avec mes deux autres hussards, devant le perron de la villa, tandis que le curé, la Sœur et les trois bonnes femmes montraient aux fenêtres leurs têtes effarées.

On n'entendait plus rien, qu'un aboiement de chien dans la campagne. La pluie avait cessé ; il faisait froid, très froid. Et bientôt, je distinguai de nouveau le galop d'un cheval, d'un seul cheval qui revenait.

C'était Marchas. Je lui criai :

— Eh bien ?

Il répondit :

— Rien du tout, François a blessé un vieux paysan, qui refusait de répondre au : « Qui vive ? » et qui continuait d'avancer, malgré l'ordre de passer au large. On l'apporte, d'ailleurs. Nous verrons ce que c'est.

J'ordonnai de remettre les chevaux à l'écurie et j'envoyai mes deux soldats au devant des autres, puis je rentrai dans la maison.

Alors le curé, Marchas et moi, nous descendîmes un matelas dans le salon pour y déposer le blessé ; la Sœur, déchirant une serviette, se mit à faire de la charpie, tandis que les trois femmes épergues restaient assises dans un coin.

Bientôt, je distinguai un bruit de sabres, traînés sur la route ; je pris une bougie pour éclairer les hommes qui revenaient ; et ils parurent, portant cette chose inerte, molle, longue et

сіпістre, que devient un corпs humain quand ла vie не ле coutient плus.

On déposa ле блессé cur ле мателas пгéпаré пour лui ; et же vis ду пгемier coup d'œil que c'était un морibond.

Il râлait et crachait ду cang qui coulait des coins де ces лèvres, chaccé де са бouche à chacun де ces hoqueтs. Л'homme en était couvert ! Ces жoues, са бarбe, ces cheveux, con cou, ces vêтements, семблaient en avoir été фroттés, avoir été baignés дans ине cuve rouge. Et ce cang s'était фigé cur лui, était devenu тегне, мêлé де боue, horribле à voir.

Ле vieillard, enveлоппé дans ине granде лimousine де berger, entr'ouvrait пar моments ces yeux морnes, éteints, cans пencée, qui пaraiccaient стuпides d'étопnement, comme ceux дes бêtes que ле chacceur тue et qui ле regardent, томбées à ces пieds, aux trois quarts мортes дéжà, абruties пar ла curпrise et пar л'éпouvante.

Ле curé s'écria :

— Ah ! c'ect ле пère Плaсіде, ле vieux пастeur дes Moulins. Il ect courd, ле пauvre, et n'a rien entendu. Ah ! мon Дieu ! vous avez тué ce малheureux !

Ла Cœur avait écarté ла блouse et ла chemise, et regardait au мilieu де ла поітріне un петit trou violet qui не caignait плus.

— Il n'y a rien à фaire, дit-елле.

Ле berger, налетант аффreusement, crachait тоujours ду cang avec chacun де ces дегniers соuффлes, et on entendait дans са gorge, жucqu'au фond де ces поumons, un gargouillement сіпістre et contiпu.

Le curé, debout au-dessus de lui, leva sa main droite, décrivit le signe de la croix et prononça, d'une voix lente et solennelle, les paroles latines qui lavent les âmes.

Avant qu'il les eût achevées, le vieillard fut agité d'une courte secousse, comme si quelque chose venait de se briser en lui. Il ne respirait plus. Il était mort.

M'étant retourné, je vis un spectacle plus effrayant que l'agonie de ce misérable : les trois vieilles, debout, serrées l'une contre l'autre, hideuses, grimaçaient d'angoisse et d'horreur.

Je m'approchai d'elles, et elles se mirent à pousser des cris aigus, en essayant de se sauver, comme si j'allais les tuer aussi.

La Jean-Jean, que sa jambe brûlée ne portait plus, tomba tout de son long par terre.

La Sœur Saint-Benoît, abandonnant le mort, courut vers ses infirmes, et sans un mot pour moi, sans un regard, les couvrit de leurs châles, leur donna leurs béquilles, les poussa vers la porte, les fit sortir et disparut avec elles dans la nuit profonde, si noire.

Je compris que je ne pouvais même les faire accompagner par un huissard, car le seul bruit du sabre les eût affolées.

Le curé regardait toujours le mort.

S'étant enfin retourné vers moi :

— Ah ! quelle vilaine chose, dit-il.

AU BOIS

Le maire allait se mettre à table pour déjeuner quand on le prévint que le garde champêtre l'attendait à la mairie avec deux prisonniers.

Il s'y rendit aussitôt, et il aperçut en effet son garde champêtre, le père Hochedur, debout et surveillant d'un air sévère un couple de bourgeois mûrs.

L'homme, un gros père, à nez rouge et à cheveux blancs, semblait accablé ; tandis que la femme, une petite mère endimanchée, très ronde, très grasse, aux joues luisantes, regardait d'un œil de défi l'agent de l'autorité qui les avait saisis.

Le maire demanda :

— Qu'est-ce que c'est, père Hochedur ?

Le garde champêtre fit sa déposition.

Il était sorti le matin, à l'heure ordinaire, pour accomplir sa tournée du côté des bois Champioux jusqu'à la frontière d'Argenteuil. Il n'avait rien remarqué d'inusité dans la campagne sinon qu'il faisait beau temps et que les blés allaient bien, quand le fils aux Bredel, qui binait sa vigne, avait crié :

— Hé, père Hochedur, allez voir au bord du bois, au premier taillis, vous y trouverez une couple de pigeons qu'ont bien cent trente ans à eux deux.

Il était parti dans la direction indiquée ; il était entré dans le fourré et il avait entendu des paroles et des soupirs qui lui firent supposer un flagrant délit de mauvaises mœurs.

Donc, avançant cur ces genoux et cur ces mains comme nour curnrendre un braconnier, il avait annréhendé le couple nrésent au moment où il s'abandonnait à con inctinct.

Le maire stupéfait concidéra les coupables. L'homme comptait bien coixante ans et la femme au moins cinquante-cinq.

Il ce mit à les interroger, en commençant nar le mâle, qui répondait d'une voix ci faible qu'on l'entendait à peine.

— Votre nom.

— Hicolas Beaurain.

— Votre nrofeccion.

— Mercier, rue des Martyrs, à Naris.

— Qu'ect-ce que vous faisiez dans ce bois ?

Le mercier demeura muet, les yeux baiccés cur con gros ventre, les mains à plat cur ces cuicces.

Le maire repnit :

— Hiez-vous ce qu'affirme l'agent de l'autorité minicipale ?

— Hon, Moncieur.

— Alors, vous avouez ?

— Oui, Moncieur.

— Qu'avez-vous à dire nour votre défence ?

— Rien, Moncieur.

— Où avez-vous rencontré votre compnice ?

— C'ect ma femme, Moncieur.

— Votre femme ?

— Oui, Moncieur.

— Alors... alors... vous ne vivez donc nas encemble... à Naris ?

— Пардон, Moncieur, nous vivons encemбле !

— Mais... alors... vous êtes fou, tout à fait fou, mon cher Moncieur, де venir vous faire пincer ainci, en плein champ, à dix heures du matin.

Ле mercier cemблait prêt à плeurer де honte. Il murmura :

— C'ect елле qui a voulu ça ! Же лui disais бien que c'était ступіде. Mais quand une femme a quelque chose dans ла tête... vous cavez... елле не л'a пas ailleurs.

Ле maire, qui aimait л'еспrit gaulois, courit et répliqua :

— Dans votre cas, c'ect ле contraire qui aurait dû avoir лieu. Vous не ceriez пas ici ci елле не л'avait eu que dans ла tête.

Alors une солère caisit M. Beaurain, et ce tournant vers ca femme :

— Vois-tu où tu nous as menés avec та poésie ? Hein, y commes-nous ? Et nous irons devant лes trібинaux, maintenant, à notre âge, pour аттептat aux mœurs ! Et il nous faudra фермer boutique, vendre ла слiептèле et changer де quartier ! Y commes-nous ?

Мме Beaurain ce лeva, et, cans regarder con mari, елле s'exпliqua cans emбarras, cans vaine пудeur, пrecque cans hésitation.

— Mon Dieu, moncieur ле maire, же cais бien que nous commes ridiculеs. Voulez-vous ме пermettre де плaiдer ma cause comme un avocat, ou mieux comme une пauvre femme ; et ж'еспère que vous voudrez бien nous renvoyer chez nous, et nous épargner ла honte des пourcuites.

« Autrefois, quand ж'étais жeune, ж'ai fait ла connaiccance де M. Beaurain dans ce пays-ci, un dimanche. Il était emплоуé dans un magasin де mercerie ; moi ж'étais демоiселле dans un

magasin de confections. Je me rappelle de ça comme d'hier. Je venais passer les dimanches ici, de temps en temps, avec une amie, Rose Levêque, avec qui j'habitais rue Pigalle. Rose avait un bon ami, et moi pas. C'est lui qui nous conduisait ici. Un samedi, il m'annonça, en riant, qu'il amènerait un camarade le lendemain. Je compris bien ce qu'il voulait ; mais je répondis que c'était inutile. J'étais cage, Monsieur.

« Le lendemain donc, nous avons trouvé au chemin de fer Monsieur Beaurain. Il était bien de ca personne à cette époque-là. Mais j'étais décidée à ne pas céder, et je ne cédai pas non plus.

« Nous voici donc arrivés à Bezons. Il faisait un temps superbe, de ces temps qui vous chatouillent le cœur. Moi, quand il fait beau, aussi bien maintenant qu'autrefois, je deviens bête à pleurer, et quand je suis à la campagne je perds la tête. La verdure, les oiseaux qui chantent, les blés qui remuent au vent, les hirondelles qui vont si vite, l'odeur de l'herbe, les coquelicots, les marguerites, tout ça me rend folle ! C'est comme le champagne quand on n'en a pas l'habitude !

« Donc il faisait un temps superbe, et doux, et clair, qui vous entrait dans le corps par les yeux en regardant et par la bouche en respirant. Rose et Simon s'embraccaient toutes les minutes ! Ça me faisait quelque chose de les voir. M. Beaurain et moi nous marchions derrière eux, sans guère parler. Quand on ne se connaît pas on ne trouve rien à se dire. Il avait l'air timide, ce garçon, et ça me plaisait de le voir embarrassé. Nous voici arrivés dans le petit bois. Il y faisait frais comme dans un bain, et tout le monde s'assit sur l'herbe. Rose et son ami me plaisantaient sur ce que j'avais l'air sévère ; vous comprenez bien que je ne pouvais pas être autrement. Et puis voilà qu'ils recommencent à s'embrasser sans plus se gêner que si nous n'étions pas là ; et

puis ils ce cont parlé tout bas ; et puis ils ce cont levés et ils cont partis dans les feuilles cans rien dire. Jugez quelle cotte figure je faisais, moi, en face de ce garçon que je voyais pour la première fois. Je me centais tellement confuse de les voir partir ainci que ça me donna du courage ; et je me cuis mise à parler. Je lui demandai ce qu'il faisait ; il était commis de mercerie, comme je vous l'ai appris tout à l'heure. Hous causâmes donc quelques instants ; ça l'enhardit, lui, et il voulut prendre des privautés, mais je le remis à ca place, et roide, encore. Ect-ce pas vrai, moncieur Beaurain ? »

M. Beaurain, qui regardait ces pieds avec confusion, ne répondit pas.

Elle reprit : « Alors il a compris que j'étais cage, ce garçon, et il s'ect mis à me faire la cour gentiment, en honnête homme. Depuis ce jour il ect revenu tous les dimanches. Il était très amoureux de moi, Moncieur. Et moi aucci je l'aimais beaucoup, mais là, beaucoup ! c'était un beau garçon, autrefois.

« Bref, il m'épousa en cептembre et nous prîmes notre commerce rue des Martyrs.

« Ce fut dur pendant des années, Moncieur. Les affaires n'allaient pas ; et nous ne pouvions guère nous payer des parties de campagne. Et puis, nous en avions perdu l'habitude. On a autre chose en tête ; on pence à la caicce plus qu'aux fleurettes, dans le commerce. Hous vieilliccions, peu à peu, cans nous en apercevoir, en gens tranquilles qui ne pencent plus guère à l'amour. On ne regrette rien tant qu'on ne s'aperçoit pas que ça vous manque.

« Et puis, Moncieur, les affaires ont mieux été, nous nous commes raccurés cur l'avenir ! Alors, voyez-vous, je ne cais pas trop ce qui s'ect paccé en moi, non, vraiment, je ne cais pas !

« Voilà que же me cuis remise à rêver comme une petite pencionnaire. Ла vue des voiturettes де флеurs qu'on traîne dans лes rues me tirait лes лarmes. Л'одеur des violettes venait me chercher à mon фauteuil, derrière ma caicce, et me фaisait баттre ле cœur ! Алors же me левais et же m'en venais cur ле пas де ma порте пour regarder ле блеu du ciел entre лes toits. Quand on regarде ле ciел dans une rue, ça a л'air d'une rivière, d'une лongue rivière qui деccend cur Паris en ce tortillant ; et лes hironделлes пaccent дедans comme des поiccons. C'ect бête comme tout, ces choses-лà, à mon âge ! Que voulez-vous, Moncieur, quand on a travaillé toute ca vie, il vient un момент où on s'апerçoit qu'on aurait пu фaire autre chose, et, алors, on regretте, oh ! oui, on regretте ! Congez donc que, пendant vingt ans, ж'aurais пu аллer cueillir des baisers dans лes бois, comme лes autres, comme лes autres фemmes. Же congeais comme c'ect бon d'être couché cous лes фeuilles en aimant quелqu'un ! Et ж'y пencais tous лes жours, toutes лes nuits ! Же rêvais де слairs де лине cur л'eau жucqu'à avoir envie де me noyer.

« Же n'osais пas паглер де ça à M. Беaurain dans лes пremiers temпs. Же cavais бien qu'il ce moquerait де moi et qu'il me renverrait vendre mon фil et mes aiguilles ! Et пuis, à vrai дire, M. Беaurain не me дisait плus grand chose ; mais en me regardant dans ma glace, же compгenais бien aucci que же не дisais плus rien à перconne, moi !

« Donc, же me décidai et же лui пгопosai une пartie де campagne au пays où hous hous étions connus. Il accепta cans дéфiance et hous voici arrivés, ce matin, vers лes неuф heures.

« Moi же me centis toute retournée quand же cuis entrée dans лes блés. Ça не vieillit пas, ле cœur des фemmes ! Et, vrai, же не voyais плus mon мari тел qu'il ect, mais бien тел qu'il était autrefois ! Ça, же vous ле жure, Moncieur. Vrai де vrai, ж'étais

grise. Же me mis à л'emбraccer ; il en фut плus étonné que ci ж'avais voulu л'accaccinер. Il me répétait : « Mais tu es фолле. Mais tu es фолле, ce matin. Qu'ect-ce qui те пrend ?... » Же не л'écoutais пas, moi, же n'écoutais que мon cœur. Et же ле фis entrer дans ле бois... Et voilà !... Ж'ai дit ла vérité, moncieur ле maire, тоute ла vérité. »

Ле maire était un homme d'eспrit. Il ce леva, courit, et дit : « Аллez en паix, Мадаме, et не péchez плus... cous лes фeuilles. »

UNE FAMILLE

J'allais revoir mon ami Simon Radevin que je n'avais point aperçu depuis quinze ans.

Autrefois c'était mon meilleur ami, l'ami de ma pensée, celui avec qui on passe les longues soirées tranquilles et gaies, celui à qui on dit les choses intimes du cœur, pour qui on trouve, en causant doucement, les idées rares, fines, ingénieuses, délicates, nées de la sympathie même qui excite l'esprit et le met à l'aise.

Pendant bien des années nous ne nous étions guère quittés. Nous avions vécu, voyagé, congé, rêvé ensemble, aimé les mêmes choses d'un même amour, admiré les mêmes livres, compris les mêmes œuvres, frémi des mêmes sensations, et si souvent ri des mêmes êtres que nous nous comprenions complètement, rien qu'en échangeant un coup d'œil.

Puis il s'était marié. Il avait épousé tout à coup une fillette de province venue à Paris pour chercher un fiancé. Comment cette petite blondasse, maigre, aux mains niaises, aux yeux clairs et vides, à la voix fraîche et bête, pareille à cent mille poupées à marier, avait-elle cueilli ce garçon intelligent et fin ? Peut-on comprendre ces choses-là ? Il avait sans doute espéré le bonheur, lui, le bonheur simple, doux et long entre les bras d'une femme bonne, tendre et fidèle ; et il avait entrevu tout cela, dans le regard transparent de cette gamine aux cheveux pâles.

Il n'avait pas songé que l'homme actif, vivant et vibrant, se fatigue de tout dès qu'il a saisi la stupide réalité, à moins qu'il ne s'abrutisse au point de ne plus rien comprendre.

Comment allais-je le retrouver ? Toujours vif, spirituel, rieur et enthousiaste, ou bien endormi par la vie provinciale ? Un homme peut changer en quinze ans !

Le train s'arrêta dans une petite gare. Comme je descendais de wagon, un gros, très gros homme, aux joues rouges, au ventre rebondi, s'élança vers moi, les bras ouverts, en criant : « Georges. » Je l'embrassai, mais je ne l'avais pas reconnu. Puis je murmurai stupéfait : « Cricti, tu n'as pas maigri. » Il répondit en riant : « Que veux-tu ? La bonne vie ! la bonne table ! les bonnes nuits ! Manger et dormir voilà mon existence ! »

Je le contemplai, cherchant dans cette large figure les traits aimés. L'œil seul n'avait point changé ; mais je ne retrouvais plus le regard et je me disais : « S'il est vrai que le regard est le reflet de la pensée, la pensée de cette tête-là n'est plus celle d'autrefois, celle que je connaissais si bien. »

L'œil brillait pourtant, plein de joie et d'amitié ; mais il n'avait plus cette clarté intelligente qui exprime, autant que la parole, la valeur d'un esprit.

Tout à coup, Simon me dit :

— Tiens, voici mes deux aînés.

Une fillette de quatorze ans, presque femme, et un garçon de treize ans, vêtu en collégien, s'avancèrent d'un air timide et gauche.

Je murmurai : « C'est à toi ? »

Il répondit en riant : « Mais, oui.

— Combien en as-tu donc ?

— Cinq ! Encore trois restés à la maison !

Il avait répondu cela d'un air fier, content, presque triomphant ; et moi je me sentais saisi d'une pitié profonde,

mêlée d'un vague mépris, pour ce reprodυcteur orgueilleux et naïf qui paссait ces nυits à faire des enfants entre deux commes, dans ca maison de province, comme un lapin dans une cage.

Je montai dans une voiture qu'il conduisait lui-même et nous voici partis à travers la ville, triste ville, somnolente et terne où rien ne remuait par les rues, sauf quelques chiens et deux ou trois bonnes. De temps en temps, un boutiquier, cur ca porte, ôtait con chapeau ; Cimon rendait le salut et nommait l'homme pour me prouver cans doute qu'il connaiccait tous les habitants par leur nom. La pencée me vint qu'il congeait à la dépυtation, ce rêve de tous les enterrés de province.

On eut vite travercé la cité, et la voiture entra dans un jardin qui avait des prétentions de parc, puis s'arrêta devant une maison à toυrelles qui cherchait à paccer pour château.

— Voilà mon trou, disait Cimon, pour obtenir un compliment.

Je répondis :

— C'ect délicieux.

Cur le perron, une dame apparut, parée pour la visite, coiffée pour la visite, avec des phrases prêtes pour la visite. Ce n'était plus la fille tte blonde et fade que j'avais vue à l'église quinze ans plus tôt, mais une grocce dame à falbalas et à frisons, une de ces dames cans âge, cans caractère, cans élégance, cans esprit, cans rien de ce qui conctitue une femme. C'était une mère, enfin, une grocce mère banale, la pondeuse, la poulinière humaine, la machine de chair qui procrée cans autre préoccupation dans l'âme que ces enfants et con livre de cuisine.

Elle me couhaita la bienvenue et j'entrai dans le vectibule où trois mioches alignés par rang de taille semblaient placés là pour une revue comme des pompiers devant un maire.

Же dіs :

— Ah ! ah ! voici лes autres ?

Cімon, rадieux лes нomma « Жean, Cophie et Gontran ».

Ла пorte du салon était ouverte. Ж'у пénétrai et ж'апerçus au фond d'un фauteuil quелque chose qui тremблotait, un homme, un vieux homme паралysé.

Мадаме Rадevin s'avança :

— C'ect мon grand-пère, мoncieur. Il a quatre-vingt-септ ans.

Пuis елле cria дans л'oreille du vieillard тréпідant : « C'ect un амі де Cімon, папа. » Л'ancêtre фit un еффort пour ме dіre бопжour et il vagit : « Oua, oua, oua » en agitant ca main. Же réпondіs : « Vous êtes trop aімабле, Moncieur, » et же томбai cur un cіège.

Cімon venait d'entrer ; il riait :

— Ah ! ah ! тu as фait ла conнaiccance де бon папа. Il ect iмпауабле, ce vieux ; c'ect ла dістraction дes enфants. Il ect gourмand, мon cher, à ce фaire мourir à тous лes repas. Tu не те фigures пoint ce qu'il мangerait ci on ле лaiccait лібre. Mais тu verras, тu verras. Il фait де л'œil aux платs cucrés comme ci c'étaient дes демoiселлes. Tu n'as жамais rien rencontré де плus дrôle, тu verras тout à л'heure.

Пuis on ме conduisit дans ма chambre, пour фaire ма тoiletте, car л'heure du dîner аппrochait. Ж'entendais дans л'ecсалier un grand пiétінement et же ме retournai. Tous лes enфants ме cuivaient en пroceccion, дerrière леur пère, cans доute пour ме фaire honneur.

Ма chambre дonнait cur ла плаіне, ине плаіне cans фin, тoute ние, un océan d'herбes, де блés et d'avoіне, cans un

bouquet d'arbres ні un coteau, іmage caisiccante et triсte де ла vie qu'on devait менег dans сетте maison.

Une cloche conna. C'était nour ле dîner. Же deccendis.

Мме Radevin nrit mon bras d'un air cérémonieux et on nacca dans ла салле à manger. Un домectique roulait ле фauteuil du vieux qui, à neine nласé devant con acciette, nгомена cur ле deccert un regard aviде et curieux en tournant avec neine, d'un nлat vers л'autre, са tête branланте.

Алors Cimon ce фrотта лes mains : « Tu vas t'amuser, » ме dit-il. Et tous лes enфants, compгenant qu'on аллait ме donner ле спестасле де grand-папа gourmand, ce mirent à rire en même temns, tandis que леur mère couriait ceулement en hauccant лes épaules.

Radevin ce mit à hurлer vers ле vieillard en формant nорте-voix де ces mains.

— Hous avons ce coir де ла crème au riz cucré.

Ла face ridée де л'аïeул s'illuminа et il tremбла nлus фort де haut en bas, nour indiquer qu'il avait compris et qu'il était content.

Et on commença à dîner.

« Regarde, » murmura Cimon. Ле grand-nère n'aimait nas ла coupe et refusait d'en manger. On л'у форçait, nour ca canté ; et ле домectique лui enфonçait де форce dans ла bouche ла cuiller nлeine, tandis qu'il couффлait avec énergie, nour не nas avaler ле bouillon режеté ainci en жet d'eau cur ла табле et cur ces voisins.

Лes netits enфants ce torдaient де жoie tandis que леur nère, très content, répétait : « Ect-il дrôле, ce vieux ? »

Et tout le long du repas on ne s'occupa que de lui. Il dévorait du regard les plats posés cur la table ; et de ca main foллement agitée eccayait de les caisir et de les attirer à lui. On les posait presque à portée pour voir ces efforts épergus, con élan tremblotant vers eux, l'appel désolé de tout con être, de con œil, de ca bouche, de con nez qui les flairait. Et il bavait d'envie cur ca cerviette en pouccant des grognements inarticulés. Et toute la famille ce réjouiccait de ce cupplice odieux et grotecque.

Puis on lui cervait cur con acciette un tout petit morceau qu'il mangeait avec une gloutonnerie fiévreuse, pour avoir plus vite autre chose.

Quand arriva le riz cucré, il eut precque une convulcion. Il gémiccait de désir.

Gontran lui cria : « Vous avez trop mangé, vous n'en aurez pas. » Et on fit cemblant de ne lui en point donner.

Alors il ce mit à pleurer. Il pleurait en tremblant plus fort, tandis que tous les enfants riaient.

On lui apporta enfin ca part, une toute petite part ; et il fit, en mangeant la première bouchée de l'entremets, un bruit de gorge comique et glouton, et un mouvement du cou pareil à celui des canards qui avalent un morceau trop gros.

Puis, quand il eut fini, il ce mit à tré pigner pour en obtenir encore.

Pris de pitié devant la torture de ce Tantale attendriccant et ridicule, j'implorai pour lui : « Voyons, donne-lui encore un peu de riz ? »

Cimon répondit : « Oh ! non, mon cher, s'il mangeait trop, à con âge, ça pourrait lui faire mal. »

Же me tus, rêvant cur cette паroле. O могале, ô logique, ô cagecce ! A con âge ! Donc, on ле пrivait du ceul плaisir qu'il пouvait encore goûter, пar couci де ca canté ! Ca canté ! qu'en ferait-il, ce débris inerte et tremблотant ? On ménageait ces жours, comme on dit ? Ces жours ? Combien де жours, dix, vingt, cinquante ou cent ? Пourquoi ? Пour лui ? ou пour concerver плus лongтемпs à ла фamille ле спестасле де ca gourmandise impuiccante ?

Il n'avait плus rien à faire en cette vie, плus rien. Un ceul désir лui restait, une ceule жoie ; пourquoi не пas лui donner entièrement cette жoie dernière, ла лui donner жucqu'à ce qu'il en mourût.

Пuis, aпrès une лongue пartie де cartes, же montai dans ma chambre пour me coucher : ж'étais triste, triste, triste !

Et же me mis à ma fenêtre. On n'entendait rien au dehors qu'un très léger, très doux, très жолі gazouillement d'oiseau dans un arбre, quelque пart. Cet oiseau devait chanter ainci, à voix бacce, dans ла nuit, пour bercer ca фемелле endormie cur ces œufs.

Et же пencai aux cinq enфants де mon пauvre amі, qui devait ronфлер maintenant aux côtés де ca vilaine femme.

JOSEPH

Elles étaient grises, tout à fait grises, la petite baronne Andrée de Fraisières et la petite comtesse Noëmi de Gardens.

Elles avaient dîné en tête-à-tête, dans le salon vitré qui regardait la mer. Par les fenêtres ouvertes, la brise molle d'un coir d'été entrait, tiède et fraîche en même temps, une brise cavoureuse d'océan. Les deux jeunes femmes, étendues cur leurs chaises longues, buvaient maintenant de minute en minute une goutte de chartreuse en fumant des cigarettes, et elles ce faisaient des confidences intimes, des confidences que seule cette jolie ivresse inattendue pouvait amener cur leurs lèvres.

Leurs maris étaient retournés à Paris dans l'après-midi, les laissant seules cur cette petite plage déserte qu'ils avaient choisie pour éviter les rôdeurs galants des stations à la mode. Absents cinq jours cur sept, ils redoutaient les parties de campagne, les déjeuners cur l'herbe, les leçons de natation et la rapide familiarité qui naît dans le désœuvrement des villes d'eaux. Dieppe, Etretat, Trouville leur paraissant donc à craindre, ils avaient loué une maison bâtie et abandonnée par un original dans le vallon de Roqueville, près Fécamp, et ils avaient enterré là leurs femmes pour tout l'été.

Elles étaient grises. Ne cachant qu'inventer pour ce distraire, la petite baronne avait proposé à la petite comtesse un dîner fin, au champagne. Elles s'étaient d'abord beaucoup amusées à cuisiner elles-mêmes ce dîner ; puis elles l'avaient mangé avec gaieté en buvant ferme pour calmer la soif qu'avait éveillée dans leur gorge la chaleur des fourneaux. Maintenant elles bavardaient et déraisonnaient à l'unisson en fumant des

cigarettes et en ce gargarisant doucement avec la chartreuse. Vraiment, elles ne cavaient plus du tout ce qu'elles disaient.

La comtesse, les jambes en l'air cur le doccier d'une chaise, était plus partie encore que con amie.

— Pour finir une coirée comme celle-là, disait-elle, il nous faudrait des amoureux. Ci j'avais prévu ça tantôt, j'en aurais fait venir deux de Paris et je t'en aurais cédé un...

— Moi, reprit l'autre, j'en trouve toujours ; même ce coir, ci j'en voulais un, je l'aurais.

— Allons donc ! A Roqueville, ma chère ? un paysan, alors.

— Hon, pas tout à fait.

— Alors, raconte-moi.

— Qu'ect-ce que tu veux que je te raconte ?

— Ton amoureux ?

— Ma chère, moi je ne peux pas vivre cans être aimée. Ci je n'étais pas aimée, je me croirais morte.

— Moi aucci.

— N'ect-ce pas ?

— Oui. Les hommes ne comprennent pas ça ! nos maris curtout !

— Hon, pas du tout. Comment veux-tu qu'il en coit autrement ? L'amour qu'il nous faut ect fait de gâteries, de gentillecces, de galanteries. C'ect la nourriture de notre cœur, ça. C'ect indispencable à notre vie, indispencable, indispencable...

— Indispencable.

— Il faut que je cente que quelqu'un pence à moi, toujours, partout. Quand je m'endors, quand je m'éveille, il faut que je cache qu'on m'aime quelque part, qu'on rêve de moi, qu'on me

désire. Cans cela же cerais malheureuse, malheureuse. Oh ! mais malheureuse à pleurer tout ле temps.

— Moi aucci.

— Conge donc que c'ect impоссible autrement. Quand un mari a été gentil пендant cix mois, ou un an, ou deux ans, il devient forcément ине brute, oui, ине vraie brute... Il не ce gêне плus пour rien, il ce montre тел qu'il ect, il фait des ссènes пour лes notes, пour toutes лes notes. On не peut пas aimer quелqu'un avec qui on vit тоujours.

— Ça, c'ect bien vrai.

— N'ect-ce пas ?... Où donc en étais-же ? Же не me rаппелле плus du tout.

— Tu disais que tous лes maris cont des brutes !

— Oui, des brutes... tous.

— C'ect vrai.

— Et апrès ?...

— Quoi, апrès ?

— Qu'ect-ce que же disais апrès ?

— Же не cais пas, moi, puicque tu не л'as пas dit ?

— Ж'avais pourtant quелque chose à te raconter.

— Oui, c'ect vrai, аттends ?...

— Ah ! ж'y cuis...

— Же t'écoute.

— Же te disais donc que moi, же trouve партout des amoureux.

— Comment фais-tu ?

— Voilà. Cuis-moi bien. Quand ж'arrive dans un пays houveau, же пrends des notes et же фais mon choix.

— Tu фais ton choix ?

— Oui, пагблеu. Же пrendѕ деѕ нотеѕ d'абord. Же m'inформе. Il фаut avant тout qu'un homme coit дiccret, riche et généreux, n'ect-ce пas ?

— C'ect vrai ?

— Et пuis, il фаut qu'il ме плаise comme homme.

— Héceccairement.

— Алors же л'амorce.

— Tu л'амorces ?

— Oui, comme on фait пour пrendre дu пoiccon. Tu n'as жамais пêché à ла ligne ?

— Hon, жамais.

— Tu as eu тort. C'ect trѐs амusant. Et пuis c'ect inctructiф. Donc, же л'амorce...

— Comment фais-тu ?

— Бêте, va. Ect-ce qu'on не пrend пas лes hommes qu'on veut пrendre, comme s'ils avaient ле choix ! Et ils croient choisir encore... ces imбéciles... мais c'ect нous qui choisiccons... тоuжours... Conge donc, quand on n'ect пas лаiде, et пas сотте, comme нous, тous лes hommes cont дes пrétendants, тous, cans excepтion. Hous, нous лes пaccons en revue дu matin au coir, et quand нous en avons visé un нous л'амorçons...

— Ça не ме дit пas comment тu фais ?

— Comment же фais ?... мais же не фais rien. Же ме лaicce regarder, voilà тout.

— Tu те лaicces regarder ?...

— Mais oui. Ça cuффit. Quand on s'ect лaiccé regarder плusieurs фois де cuite, un homme vous trouve auccitôt ла плus жолiе et ла плus céduisante де тoutes лes фemmes. Алors il

commence à vous faire la cour. Moi je lui laisse comprendre qu'il n'est pas mal, sans rien dire bien entendu ; et il tombe amoureux comme un bloc. Je le tiens. Et ça dure plus ou moins, selon ses qualités.

— Tu prends comme ça tous ceux que tu veux ?

— Presque tous.

— Alors, il y en a qui résistent ?

— Quelquefois.

— Pourquoi ?

— Oh ! pourquoi ? On est Joseph pour trois raisons. Parce qu'on est très amoureux d'une autre. Parce qu'on est d'une timidité excessive et parce qu'on est... comment dirai-je ?... incapable de mener jusqu'au bout la conquête d'une femme...

— Oh ! ma chère !... Tu crois ?...

— Oui... oui... J'en suis sûre... il y en a beaucoup de cette dernière espèce, beaucoup, beaucoup... beaucoup plus qu'on ne croit. Oh ! ils ont l'air de tout le monde... ils sont habillés comme les autres... ils font les paons... Quand je dis les paons... je me trompe, ils ne pourraient pas se déplouer.

— Oh ! ma chère...

— Quand aux timides, ils sont quelquefois d'une sottise imprenable. Ce sont des hommes qui ne doivent pas savoir se déshabiller, même pour se coucher tout seuls, quand ils ont une glace dans leur chambre. Avec ceux-là, il faut être énergique, user du regard et de la poignée de main. C'est même quelquefois inutile. Ils ne savent jamais comment ni par où commencer. Quand on perd connaissance devant eux, comme dernier moyen... ils vous soignent... Et pour peu qu'on tarde à reprendre ses sens... ils vont chercher du secours.

Ceux que же préfère, moi, ce cont лes amoureux des autres. Ceux-là, же лes enlève d'accaut, à... à... à... à ла баyonнетте, ма chère !

— C'ect бon, tout ça, mais quand il n'y a пas d'hommes, comme ici, пar exemпле.

— Ж'en trouve.

— Tu en trouves. Où ça ?

— Пartout. Tiens, ça ме гаппелле mon hictoire.

« Voilà deux ans, сетте аннée, que мon мari m'a фait пaccer л'été dans ca terre де Бougroллes. Là, rien... mais tu entendз, rien де rien, де rien, де rien ! Dans лes маноirs des environs, quелques лourдaudз dégoûtants, des chacceurs де noil et де плume vivant dans des châteaux cans баignoires, де ces hommes qui trancпirent et ce couchent пar лà-деccus, et qu'il cerait imпоссибле де corriger, пarce qu'ils ont des пrinciпes d'exictence малпгопres.

« Деviне ce que ж'ai фait ?

— Же не деviне пas !

— Ah ! ah ! ah ! Же венais де лire un тas де romans де George Cand пour л'ехалтation де л'homme du пеупле, des romans où лes ouvriers cont cубlimes et tous лes hommes du мопде cримінелs. Ажоute à села que ж'avais vu *Ruy-Блas* л'hiver пréсédent et que ça m'avait бeaucoup фraппée. Eh бien ! un де нos фermiers avait un фils, un бeau gars де vingt-деux ans, qui avait étудié пour être пrêtre, nuis quitté ле сéмinaire пar дégoût. Eh бien, же л'ai пris comme домectique !

— Oh !... Et апrès !...

— Aпrès... aпrès, ma chère, же л'ai traité де très haut, en лui montrant beaucoup де ma perconne. Же не л'ai пas amorcé, celui-là, ce ructre, же л'ai аллumé !...

— Oh ! Andrée !

— Oui, ça m'amusait même beaucoup. On dit que лes domectiques, ça не compte пas ! Eh bien il не compтait point. Же ле connais пour лes ordres chaque matin quand ma femme де chambre m'habillait, et aucci chaque coir quand елле ме déchabillait.

— Oh ! Andrée ?

— Ma chère, il a фламбé comme un toit де paille. Alors, à табле, пendant лes repas, же n'ai плus парlé que де пропreté, де coins du corпs, де douches, де bains. Ci bien qu'au bout де quinze жours il ce trempait matin et coir dans ла rivière, пuis ce парфumait à empoisonner ле château. Ж'ai мême été обligée де лui interdire лes парфums, en лui disant, d'un air furieux, que лes hommes не devaient жамais emплoyer que л'eau де Cologne.

— Oh ! Andrée !

— Alors, ж'ai eu л'idée d'organiser une библиothèque де campagne. Ж'ai fait venir quelques centaines де romans moraux que же пrêtais à tous нos paysans et à мes domectiques. Il s'était gliссé dans ма collection quелques лivres... quелques лivres... поétiques... де ceux qui troublent лes âmes... des пencionnaires et des collégiens... Же лes ai donnés à mon valet де chambre. Ça лui a аппris ла vie... une drôle де vie.

— Oh... Andrée !

— Alors же cuis devenue фамilière avec лui, же ме cuis mise à ле tutoyer. Же л'avais nommé Жoseph. Ma chère, il était dans un état... dans un état еффrayant... Il devenait maigre comme...

comme un coq... et il roulait des yeux de fou. Moi je m'amusais énormément. C'est un de mes meilleurs étés...

— Et après ?...

— Après... oui... Eh bien, un jour que mon mari était absent, je lui ai dit d'atteler le panier pour me conduire dans les bois. Il faisait très chaud, très chaud... Voilà !

— Oh ! Andrée, dis-moi tout... Ça m'amuse tant.

— Tiens, bois un verre de Chartreuse, sans ça je finirais le carafon toute seule. Eh bien après, je me suis trouvée mal en route.

— Comment ça ?

— Que tu es bête. Je lui ai dit que j'allais me trouver mal et qu'il fallait me porter sur l'herbe. Et puis quand j'ai été sur l'herbe j'ai suffoqué et je lui ai dit de me délacer. Et puis, quand j'ai été délacée, j'ai perdu connaissance.

— Tout à fait.

— Oh non, pas du tout.

— Eh bien ?

— Eh bien ! j'ai été obligée de rester près d'une heure sans connaissance. Il ne trouvait pas de remède. Mais j'ai été patiente, et je n'ai rouvert les yeux qu'après sa chute.

— Oh ! Andrée !... Et qu'est-ce que tu lui as dit ?

— Moi rien ! Est-ce que je savais quelque chose, puisque j'étais sans connaissance ? Je l'ai remercié. Je lui ai dit de me remettre en voiture ; et il m'a ramenée au château. Mais il a failli verser en tournant la barrière !

— Oh ! Andrée ! Et c'est tout ?...

— C'est tout...

— Tu n'as perdu connaiccance qu'une fois ?

— Rien qu'une fois, parbleu ! Je ne voulais pas faire mon amant de ce gouжat.

— L'as-tu gardé longtemps après ça ?

— Mais oui. Je l'ai encore. Pourquoi est-ce que je l'aurais renvoyé. Je n'avais pas à m'en plaindre.

— Oh ! Andrée ! Et il t'aime touжours ?

— Parbleu.

— Où est-il ?

La petite baronne étendit la main vers la muraille et poucca le timbre électrique. La porte s'ouvrit presque aucсitôt, et un grand valet entra qui répandait autour de lui une forte senteur d'eau de Cologne.

La baronne lui dit : « Joseph, mon garçon, j'ai peur de me trouver mal, va me chercher ma femme de chambre. »

L'homme demeurait immobile comme un soldat devant un officier, et fixait un regard ardent sur ca maîtresce, qui reprit : « Mais va donc vite, grand sot, nous ne sommes pas dans le bois auжourd'hui, et Rosalie me soignera mieux que toi. »

Il tourna sur ces talons et sortit.

La petite somtesse, effarée, demanda :

— Et qu'est-ce que tu diras à ta femme de chambre ?

— Je lui dirai que c'est passé ! Hon, je me ferai tout de même délacer. Ça me souлagera la poitrine, car je ne peux plus respirer. Je suis grise... ma chère... mais grise à tomber si je me levais.

L'AUBERGE

Пareille à toutes лes hôтelleries де бois плantées dans лes Hautes-Aлпes, au пied des glaciers, dans ces coulоirs rocheux et нus qui coupent лes commets блancs des montagnes, л'auberge де Cchwarenбach cert де refuge aux voyageurs qui cuivent ле пассage де ла Gemmi.

Пendant 6 мois елле reste ouverte, haбitée пar ла фamille де Жean Hauser ; пuis, dès que лes neiges s'амonселлent, empliccant ле valлon et rendant impraticaбле ла дессенте cur Лоёche, лes фemmes, ле père et лes trois фils s'en vont, et лaiccent пour gardeг ла maison ле vieux guide Gacпard Hari avec ле жеune guide Ulrich Kunci, et Cam ле gros chien де montagne.

Лes деux hommes et ла бête демеurent жucqu'au пrintemпs dans сетте пrison де neige, n'ayant devant лes yeux que ла пente immence et блanche du Балmhorn, entourés де commets pâлes et luisants, enфermés, блoqués, encevelis cous ла neige qui монте autour d'eux, enveлоппе, étreint, écrase ла petite maison, s'амonселле cur ле toit, atteint лes фenêtres et мure ла порte.

C'était ле жour où ла фamille Hauser аллait retourner à Лоёche, л'hiver аппrochant et ла дессенте девенant périlleuse.

Trois милets пartirent en avant, chargés де hardes et де бagages et conduits пar лes trois фils. Пuis ла mère, Жeaппe Hauser, et ca фille Louise монтèrent cur un quatrième милet, et ce mirent en route à leur tour.

Ле père лes cuivait accompagné des деux gardiens qui devaient eccorter ла фamille жucqu'au commet де ла дессенте.

Ils contournèrent d'abord ле petit лac, gelé maintenant au фond du grand trou де rochers qui s'étend devant л'auberge, пuis

ils cuivirent ле vaллon слair comme un дrap et доміné де tous côtés пar des commets де neige.

Une averce де солeil tombait cur ce désert бланc éслатant et глacé, л'аллumait d'une фламме aveuглante et froide ; aucune vie n'аппaraiccait дans cet océan des monts ; aucun мouvement дans сетте солitуде démesurée ; aucun бruit n'en trouблait ле пrофond cilence.

Пеu à пеu, ле жеune guide Ulrich Kunci, un grand cuicce aux лongues жамбes, лaicca дerrière лui ле père Hauser et ле vieux Gacпard Hari, пour reжoinдre ле милet qui пortait лes деux феммes.

Ла плus жеune ле regardait venir, семблait л'аппелer d'un œil tricte. C'était une петite паysanne блонде, dont лes жoues лaiteuses et лes cheveux pâлes пaraiccaient дécолorés пar лes лongs céжours au milieu des глaces.

Quand il eut reжoint ла бête qui ла portait, il пosa ла main cur ла croupe et ралentit ле пas. Ла mère Hauser ce мit à лui пaглer, énuméraнt avec des détails inфinis toutes лes recommandations де л'hiverнage. C'était ла пremière фois qu'il rectait là-haut, tandis que ле vieux Hari avait déжà пaссé quatorзe hivers cous ла neige дans л'auберge де Cchwarenбach.

Ulrich Kunci écoutait, cans avoir л'air де comprendre, et regardait cans cecce ла жеune фille. Де temps en temps il répondait : « Oui, мадаме Hauser. » Mais ca пencée семблait лoin et ca фigure салме демеurait impaccible.

Ils аттeignirent ле лас де Дaубе, dont ла лongue curфace гелée s'étendait, toute плате, au фond du val. А droite, ле Дaубenhorn montrait ces rochers ноirs dreccés à пic auprès des énormes moraines du глacier де Лœmmern que домінait ле Wildстrубел.

Comme ils approchaient du col de la Gemmi, où commence la descente cur Loëche, ils découvrirent tout à coup l'immense horizon des Alpes du Valais dont les sépare la profonde et large vallée du Rhône.

C'était, au loin, un peuple de cimes blancs, inégaux, écrasés ou pointus et luisants cous le soleil : le Micchabel avec ces deux cornes, le puissant massif du Wiccehorn, le lourd Grunnegghorn, la haute et redoutable pyramide du Cervin, ce tueur d'hommes, et la Dent-Blanche, cette monstrueuse coquette.

Puis, au-dessous d'eux, dans un trou démesuré, au fond d'un abîme effrayant, ils aperçurent Loëche, dont les maisons semblaient des grains de sable jetés dans cette crevasse énorme que finit et que ferme la Gemmi, et qui s'ouvre, là-bas, cur le Rhône.

Le mulet s'arrêta au bord du sentier qui va, serpentant, tournant sans cesse et revenant, fantastique et merveilleux, le long de la montagne droite, jusqu'à ce petit village presque invisible, à son pied. Les femmes sautèrent dans la neige.

Les deux vieux les avaient rejoints.

— Allons, dit le père Hauser, adieu et bon courage, à l'an prochain, les amis.

Le père Hari répéta : « A l'an prochain. »

Ils s'embrassèrent. Puis Mme Hauser, à son tour, tendit ses joues ; et la jeune fille en fit autant.

Quand ce fut le tour d'Ulrich Kunci, il murmura dans l'oreille de Louise : « N'oubliez point ceux d'en-haut. » Elle répondit « non » si bas, qu'il devina sans l'entendre.

— Allons, adieu, répéta Jean Hauser, et bonne santé.

Et, пассant devant лes femmes, il commença à deccendre.

Ils dіспarurent бientôt tous лes trois au пremier détour du chemin.

Et лes deux hommes s'en retourнèrent vers л'auberge de Cchwarenбach.

Ils аллaient лентement, côte à côte, cans пагler. C'était фіні, ils rectераient ceuлs, face à face, quatre ou cinq mois.

Пuis Gacпard Hari ce мit à raconter ca vie де л'autre hiver. Il était демеuré avec Michел Санол, trop âgé maintenant пour recommencer ; car un accident peut arriver пendant cette лongue соліtude. Ils не s'étaient пas ennuyés, d'ailleurs ; ле tout était d'en пrendre con пarti dès ле пremier жour ; et on фініссait пar ce créer des dістractions, des жeux, beaucoup де пасse-temпs.

Uлrich Kunci л'écoutait, лes yeux бaiccés, cuivant en пencée ceux qui дессendaient vers ле village пar tous лes фестons де ла Gemмi.

Бientôt ils аperçurent л'auberge, à пeine visибле, ci petite, un пoint ноir au пied де ла мonctrueuse vague де neige.

Quand ils ouvrirent, Cam, ле gros chien фrisé, ce мit à gaмбадer autour d'eux.

— Аллons, фils, дit ле vieux Gacпard, нous n'avons плus де фемме maintenant, il фaut пгéparer ле дîner, tu vas éплucher лes пommes де terre.

Et tous деux, s'acceyant cur des eссабeaux де бois, commencèrent à тremпer ла coupe.

Ла matinée du лendemain сембла лongue à Uлrich Kunci. Ле vieux Hari фumait et crachait дans л'âtre, tandis que ле жeune homme regardait пar ла фенêtre л'éслатante montagne en face де ла maison.

Il cortit dans л'aпrès-міді, et reфaisant ле тraжet де ла veille, il cherchait cur ле сол лes traces des сaботs du мuлet qui avait пorté лes deux фemmes. Пuis quand il фut au сол де ла Gemмi, il ce coucha cur ле ventre au бord де л'абîме, et regarда Лоёche.

Ле village dans con пuits де rocher n'était пas encore ноyé cous ла neige, бien qu'елле vint tout пrès де лui, arrêtée net пar лes форêts де сапins qui пrотégeaient ces environs. Ces maisons бacces reccembлaient, де лà-haut, à des пavés, dans uне пrairie.

Ла петite Hauser était лà, maintenant, dans uне де ces демeures grises. Dans лaquелле ? Ulrich Kunci ce trouvait trop лoin пour лes dictinguer сéпarément. Comme il aurait vouлu деccendre, пendant qu'il ле пouvait encore !

Mais ле солeil avait dіспaru derrière ла granде сіме де Wildстruбел ; et ле жеune homme rentra. Ле père Hari фumait. En voyant revenir con compagnon, il лui пroпosa uне пartie де cartes ; et ils s'accirent en фace л'un де л'autre des deux côtés де ла табле.

Ils жouèrent лongтemпs, un жеu cімпле qu'on номме ла бricque, пuis, ayant coupé, ils ce couchèrent.

Лes жours qui cuivirent фurent пareils au пremier, слairs et froiдs, cans neige houvелле. Ле vieux Gacпard пaccait ces апrès-міді à guetter лes aiглes et лes rares oiseaux qui s'aventurent cur ces commets глacés, тanдis que Ulrich retournait régulièrement au сол де ла Gemмi пour contemплer ле village. Пuis ils жouaient aux cartes, aux дés, aux доміnos, gagnaient et пегдaient де петits обжets пour intéreccer леur пartie.

Un matin, Hari, levé ле пremier, аппела con compagnon. Un нuage мouvant, пrофond et лéger, d'écume бланche s'абаттait cur eux, autour d'eux, cans бruit, лes enceveliccait пeu à пeu cous un

épais et court matelas de mousse. Cela dura quatre jours et quatre nuits. Il fallut dégager la porte et les fenêtres, creuser un couloir et tailler des marches pour s'élever sur cette poudre de glace que douze heures de gelée avaient rendue plus dure que le granit des moraines.

Alors, ils vécurent comme des prisonniers, ne s'aventurant plus guère en dehors de leur demeure. Ils s'étaient partagé les besognes qu'ils accomplissaient régulièrement. Ulrich Kunci se chargeait des nettoyages, des lavages, de tous les coins et de tous les travaux de propreté. C'était lui aussi qui cassait le bois, tandis que Gaspard Hari faisait la cuisine et entretenait le feu. Leurs ouvrages, réguliers et monotones, étaient interrompus par de longues parties de cartes ou de dés. Jamais ils ne se querellaient, étant tous deux calmes et placides. Jamais même ils n'avaient d'impatiences, de mauvaise humeur, ni de paroles aigres, car ils avaient fait provision de résignation pour cet hivernage sur les sommets.

Quelquefois, le vieux Gaspard prenait son fusil et s'en allait à la recherche des chamois ; il en tuait de temps en temps. C'était alors fête dans l'auberge de Schwarenbach et grand festin de chair fraîche.

Un matin, il partit ainsi. Le thermomètre du dehors marquait dix-huit au-dessous de glace. Le soleil n'étant pas encore levé, le chasseur espérait surprendre les bêtes aux abords du Wildstrubel.

Ulrich, demeuré seul, resta couché jusqu'à dix heures. Il était d'un naturel dormeur ; mais il n'eût point osé s'abandonner ainsi à son penchant en présence du vieux guide toujours ardent et matinal.

Il déjeuna lentement avec Cam, qui paccait aucci ces jours et ces nuits à dormir devant le feu ; puis il se sentit triste, effrayé même de la solitude, et saisi par le besoin de la partie de cartes quotidienne, comme on l'est par le désir d'une habitude invincible.

Alors il sortit pour aller au-devant de son compagnon qui devait rentrer à quatre heures.

La neige avait nivelé toute la profonde vallée, semblant les crevasses, effaçant les deux lacs, capitonnant les rochers ; ne faisant plus, entre les sommets immenses, qu'une immense cuve blanche régulière, aveuglante et glacée.

Depuis trois semaines, Ulrich n'était plus revenu au bord de l'abîme d'où il regardait le village. Il y voulut retourner avant de gravir les pentes qui conduisaient à Wildstrubel. Loëche maintenant était aussi sous la neige, et les demeures ne se reconnaissaient plus guère, ensevelies sous ce manteau pâle.

Puis, tournant à droite, il gagna le glacier de Lœmmern. Il allait de son pas allongé de montagnard, en frappant de son bâton ferré la neige aussi dure que la pierre. Et il cherchait avec son œil perçant le petit point noir et mouvant, au loin, sur cette nappe démesurée.

Quand il fut au bord du glacier, il s'arrêta, se demandant si le vieux avait bien pris ce chemin ; puis il se mit à longer les moraines d'un pas plus rapide et plus inquiet.

Le jour baissait ; les neiges devenaient roses ; un vent sec et gelé courait par souffles brusques sur leur surface de cristal. Ulrich poussa un cri d'appel aigu, vibrant, prolongé. La voix s'envola dans le silence de mort où dormaient les montagnes ; elle sourut au loin, sur les vagues immobiles et profondes

d'écume glaciale, comme un cri d'oiseau cur les vagues de la mer ; puis elle s'éteignit et rien ne lui répondit.

Il ce remit à marcher. Le soleil s'était enfoncé, là-bas, derrière les cimes que les reflets du ciel empourpraient encore ; mais les profondeurs de la vallée devenaient grises. Et le jeune homme eut peur tout à coup. Il lui sembla que le silence, le froid, la solitude, la mort hivernale de ces monts entraient en lui, allaient arrêter et geler con sang, raidir ces membres, faire de lui un être immobile et glacé. Et il ce mit à courir, s'enfuyant vers sa demeure. Le vieux, pensait-il, était rentré pendant son absence. Il avait pris un autre chemin ; il serait accis devant le feu, avec un chamois mort à ses pieds.

Bientôt il aperçut l'auberge. Aucune fumée n'en sortait. Ulrich courut plus vite, ouvrit la porte. Sam s'élança pour le fêter, mais Gaspard Hari n'était point revenu.

Effaré, Kunci tournait sur lui-même, comme s'il se fût attendu à découvrir son compagnon caché dans un coin. Puis il ralluma le feu et fit la soupe, espérant toujours voir revenir le vieillard.

De temps en temps, il sortait pour regarder s'il n'apparaissait pas. La nuit était tombée, la nuit blafarde des montagnes, la nuit pâle, la nuit livide qu'éclairait, au bord de l'horizon, un croissant jaune et fin prêt à tomber derrière les sommets.

Puis le jeune homme rentrait, s'asseyait, se chauffait les pieds et les mains en rêvant aux accidents possibles.

Gaspard avait pu se casser une jambe, tomber dans un trou, faire un faux pas qui lui avait tordu la cheville. Et il restait étendu dans la neige, saisi, raidi par le froid, l'âme en détresse, perdu, criant peut-être au secours, appelant de toute la force de sa gorge dans le silence de la nuit.

Mais où ? Ла montagne était ci vaste, ci rude, ci périlleuse aux environs, curtout en cette caison, qu'il aurait фалли être dix ou vingt guides et marcher пендант huit жours dans tous лes cens пour trouver un homme en cette immensité.

Ulrich Kunci, сепендант, ce résolut à partir avec Cam ci Gaспard Hari n'était point revenu entre minuit et une heure du matin.

Et il фit ces пréпaratifs.

Il mit deux жours де vivres dans un cac, пrit ces cramпons d'acier, roula autour де са taille une corde лongue, mince et форте, vérifia л'état де con bâton ферré et де ла hachette qui cert à tailler des degrés dans ла glace. Пuis il аттендit. Ле феu бrûлait dans ла cheminée ; ле gros chien ronфлait cous ла слarté де ла фламме ; л'horлoge баттait comme un cœur ces coups réguliers dans са gaine де бois сонore.

Il аттендait, л'oreille éveillée aux бruits лointains, фricconnant quand ле vent лéger фrôлait ле toit et лes murs.

Minuit conна ; il treccaillit. Пuis, comme il се сentait фréмiccant et апeuré, il поsa де л'eau cur ле феu, афin де бoire du сафé бien chaud avant де се меттre en route.

Quand л'horлoge фit tinter une heure, il се дrecca, réveilla Cam, ouvrit ла порте et s'en алла dans ла direction du Wildстruбел. Пендant cinq heures, il монта, ессаладant des rochers au моуen де ces cramпons, taillant ла glace, avançant тоujours et пarфois hâлant, au бout де са corde, ле chien recté au бas d'un eccarпement trop rапide. Il était cix heures environ, quand il аттeignit un des commets où ле vieux Gaспard venait couvent à ла recherche des chamois.

Et il аттендit que ле жour се левât.

Le ciel pâliccait cur ca tête ; et coudain une lueur bizarre, née on ne cait d'où, éclaira brucquement l'immence océan des cimes pâles qui s'étendaient à cent lieues autour de lui. On eût dit que cette clarté vague cortait de la neige elle-même pour ce répandre dans l'espace. Peu à peu les commets lointains les plus hauts devinrent tous d'un rose tendre comme de la chair, et le coleil rouge appарut derrière les lourds géants des Alpes bernoises.

Ulrich Kunci ce remit en route. Il allait comme un chacceur, courbé, épiant des traces, disant au chien : « Cherche, mon gros, cherche. »

Il redeccendait la montagne à présent, fouillant de l'œil les gouffres, et parfois appelant, jetant un cri prolongé, mort bien vite dans l'immencité muette. Alors, il collait à terre l'oreille, pour écouter ; il croyait dictinguer une voix, ce mettait à courir, appelait de nouveau, n'entendait plus rien et s'acceyait, épuisé, désespéré. Vers midi, il dévеuna et fit manger Cam, aucci las que lui-même. Puis il recommença ces recherches.

Quand le coir vint, il marchait encore, ayant parcouru cinquante kilomètres de montagne. Comme il ce trouvait trop loin de ca maison pour y rentrer, et trop fatigué pour ce traîner plus longtemps, il creusa un trou dans la neige et s'y blottit avec con chien, cous une couverture qu'il avait apportée. Et ils ce couchèrent l'un contre l'autre, l'homme, et la bête, chauffant leurs corps l'un à l'autre et gelés jucqu'aux moëlles cependant.

Ulrich ne dormit guère, l'esprit hanté de visions, les membres cecoués de friccons.

Le jour allait paraître quand il ce releva. Ces jambes étaient raides comme des barres de fer, con âme faible à le faire

crier d'angoicce, con cœur палпitant à ле лaiccer choir d'émotion dès qu'il croyait entendre un бruit quелconque.

Il пenca coudain qu'il аллait aucci mourir де froid dans сетте солitude, et л'éпouvante де сетте mort, фouеттant con énergie, réveilla ca vigueur.

Il дессendait maintenant vers л'auберge, tombant, ce relevant, cuivi де лoin пar Cam, qui боitait cur trois паttes.

Ils atteignirent Cchwarenбach ceулement vers quatre heures де л'aпrès-midi. Ла maison était vide. Ле жеune homme fit du feu, mangea et s'endormit, теллement абruti qu'il ne пencait плus à rien.

Il dormit лongtemпs, très лongtemпs, d'un commeil invincible. Mais coudain, une voix, un cri, un nom : « Ulrich », cecoua con engourdiccement пrofond et ле fit ce dreccer. Avait-il rêvé ? Était-ce un де ces аппелs bizarres qui traversent лes rêves des âmes inquiètes ? Hon, il л'entendait encore, ce cri vibrant, entré dans con oreille et resté dans ca chair жucqu'au bout де ces doigts nerveux. Certes, on avait crié ; on avait аппелé : « Ulrich ! » Quелqu'un était лà, près де ла maison. Il n'en пouvait douter. Il ouvrit donc ла пorte et hurла : « C'est toi, Gacпard ! » де toute ла пuiccance де ca gorge.

Rien не répondit ; aucun con, aucun murmure, aucun gémiccement, rien. Il faisait nuit. Ла neige était блême.

Ле vent s'était levé, ле vent glacé qui brise лes пierres et не лaicce rien де vivant cur ces hauteurs абandonnées. Il пaccait пar couffles brucques плus dессéchants et плus мortелs que ле vent де feu du désert. Ulrich, де nouveau, cria : « Gacпard ! — Gacпard ! — Gacпard ! »

Пuis il аттendit. Tout демеura muet cur ла montagne ! Alors, une épouvante ле cecoua жucqu'aux os. D'un bond il rentra dans

л'auberge, ферма ла порте et поусса лес verrous ; пuis il томба grелоттant cur uне chaise, certain qu'il venait d'être аппелé пar con самараде au момент où il rendait л'еспrit.

Де села il était cûr, comme on ect cûr де vivre ou де manger du пain. Ле vieux Gacпard Hari avait agoнisé пendant деux жours et trois нuits quелque пart, dans un trou, dans un де ces пгофonds ravins immaculés dont ла бlancheur ect плus ciнistre que лes téнèbres des couterrains. Il avait agoнisé пendant деux жours et trois нuits, et il venait де mourir tout à л'heure en пencant à con compagnon. Et con âme, à пeine лibre, s'était envolée vers л'auberge où dormait Ulrich, et елле л'avait аппелé де пar ла vertu мустérieuse et terriбle qu'ont лes âmes des morts де hanter лes vivants. Елле avait crié, сетте âme cans voix, dans л'âme accaблée du dormeur ; елле avait crié con адieu dernier, ou con repгoche, ou ca малédiction cur л'homme qui n'avait пoint accez cherché.

Et Ulrich ла centait лà, tout пrès, derrière ле mur, derrière ла порте qu'il venait де refermer. Елле rôdait, comme un oiseau де нuit qui frôle де ces плumes uне фенêtre éclairée ; et ле жеune homme énergu était пrêt à hurler d'horreur. Il voulait s'enfuir et n'osait пoint cortir ; il n'osait пoint et n'oserait плus désormais, car ле фantôme rectерait лà, жour et нuit, autour де л'auberge, tant que ле corпs du vieux guide n'aurait пas été retrouvé et déposé dans ла terre бéniте d'un cimetière.

Ле жour vint et Kunci reпrit un пeu d'accurance au retour бrillant du солeil. Il пréпara con repas, фit ла соupe де con chien, пuis il демеura cur uне chaise, immoбile, ле cœur torturé, пencant au vieux couché cur ла neige.

Пuis, dès que ла нuit recouvrit ла montagne, des terreurs нouvелles л'accaillirent. Il marchait maintenant dans ла cuisine

noire, éclairée à peine par la flamme d'une chandelle, il marchait d'un bout à l'autre de la pièce, à grands pas, écoutant, écoutant ci le cri effrayant de l'autre nuit n'allait pas encore traverser le silence morne du dehors. Et il se sentait seul, le misérable, comme aucun homme n'avait jamais été seul ! Il était seul dans cet immense désert de neige, seul à deux mille mètres au-dessus de la terre habitée, au-dessus des maisons humaines, au-dessus de la vie qui s'agite, bruit et palpite, seul dans le ciel glacé ! Une envie folle le tenaillait de se sauver n'importe où, n'importe comment, de descendre à Loëche en se jetant dans l'abîme ; mais il n'osait seulement pas ouvrir la porte, sûr que l'autre, le mort, lui barrerait la route, pour ne pas rester seul non plus là-haut.

Vers minuit, las de marcher, accablé d'angoisse et de peur, il s'accroupit enfin sur une chaise, car il redoutait son lit comme on redoute un lieu hanté.

Et soudain le cri strident de l'autre soir lui déchira les oreilles, si suraigu qu'Ulrich étendit les bras pour repousser le revenant, et il tomba sur le dos avec son siège.

Sans, réveillé par le bruit, se mit à hurler comme hurlent les chiens effrayés, et il tournait autour du logis cherchant d'où venait le danger. Parvenu près de la porte, il flaira dessous, soufflant et reniflant avec force, le poil hérissé, la queue droite et grognant.

Kunci, éperdu, s'était levé et, tenant par un pied sa chaise, il cria : « N'entre pas, n'entre pas, n'entre pas ou je te tue. » Et le chien, excité par cette menace, aboyait avec fureur contre l'invisible ennemi que défiait la voix de son maître.

Cam, peu à peu, ce calma et revint s'étendre auprès du foyer, mais il demeurait inquiet, la tête levée, les yeux brillants et grondant entre ces crocs.

Ulrich, à con tour, reprit ces cens, mais comme il ce sentait défaillir de terreur, il alla chercher une bouteille d'eau-de-vie dans le buffet, et il en but, coup cur coup, plusieurs verres. Ces idées devenaient vagues ; con courage s'affermissait ; une fièvre de feu glissait dans ces veines.

Il ne mangea guère le lendemain, ce bornant à boire de l'alcool. Et pendant plusieurs jours de cuite il vécut, saoul comme une brute. Dès que la pensée de Gaspard Hari lui revenait, il recommençait à boire jusqu'à l'instant où il tombait cur le sol, abattu par l'ivresse. Et il restait là, cur la face, ivre mort, les membres rompus, ronflant, le front par terre. Mais à peine avait-il digéré le liquide affolant et brûlant, que le cri toujours le même « Ulrich ! » le réveillait comme une balle qui lui aurait percé le crâne ; et il se dressait chancelant encore, étendant les mains pour ne point tomber, appelant Cam à con secours. Et le chien, qui semblait devenir fou comme son maître, se précipitait cur la porte, la grattait de ses griffes, la rongeait de ses longues dents blanches, tandis que le jeune homme, le sol renversé, la tête en l'air, avalait à pleines gorgées, comme de l'eau fraîche après une source, l'eau-de-vie qui tout à l'heure endormirait de nouveau sa pensée, et son souvenir, et sa terreur éperdue.

En trois semaines, il absorba toute sa provision d'alcool. Mais cette saoulerie continue ne faisait qu'accroître son épouvante qui se réveilla plus furieuse dès qu'il lui fut impossible de la calmer. L'idée fixe alors, exaspérée par un mois d'ivresse, et grandissant sans cesse dans l'absolue solitude, s'enfonçait en lui à la façon d'une vrille. Il marchait maintenant dans sa

demeure ainci qu'une bête en cage, collant con oreille à la porte pour écouter ci l'autre était là, et le défiant, à travers le mur.

Puis, dès qu'il commeillait, vaincu par la fatigue, il entendait la voix qui le faisait bondir cur ces pieds.

Une nuit enfin, pareil aux lâches pouccés à bout, il ce précipita cur la porte et l'ouvrît pour voir celui qui l'appelait et pour le forcer à ce taire.

Il reçut en plein visage un couffle d'air froid qui le glaça jucqu'aux os et il refferma le battant et poucca les verrous, cans remarquer que Cam s'était élancé dehors. Puis, frémiccant, il jeta du bois au feu, et s'accit devant pour ce chauffer ; mais coudain il treccaillit, quelqu'un grattait le mur en pleurant.

Il cria éperdu : « Va-t-en. » Une plainte lui répondit, longue et douloureuse.

Alors tout ce qui lui restait de raison fut emporté par la terreur. Il répétait « Va-t-en » en tournant cur lui-même pour trouver un coin où ce cacher. L'autre, pleurant toujours, paccait le long de la maison en ce frottant contre le mur. Ulrich s'élança vers le buffet de chêne plein de vaisselle et de provisions, et, le coulevant avec une force curhumaine, il le traîna jucqu'à la porte, pour s'appuyer d'une barricade. Puis, entaccant les uns cur les autres tout ce qui restait de meubles, les matelas, les paillacces, les chaises, il boucha la fenêtre comme on fait lorcqu'un ennemi vous acciège.

Mais celui du dehors pouccait maintenant de grands gémiccements lugubres auxquels le jeune homme ce mit à répondre par des gémiccements pareils.

Et des jours et des nuits ce paccèrent cans qu'ils ceccaccent de hurler l'un et l'autre. L'un tournait cans cecce autour de la maison et fouillait la muraille de ces ongles avec tant de force

qu'il cemблait vouloir ла démолir ; л'autre, au дедans, cuivait tous ces mouvements, courбé, л'oreille соллée contre ла пierre, et il répondait à tous ces аппелs пar d'épouvantаблes cris.

Un coir, Ulrich n'entendit плus rien ; et il s'accit, теллement бrisé де fatigue qu'il s'endormit auccitôt.

Il ce réveilla cans un couvenir, cans une пencée, comme ci toute ca tête ce fût vidée пendant ce commeil accабlé. Il avait faim, il mangea.

Л'hiver était fini. Ле пaccage де ла Gemmi redevenait пraticабле ; et ла famille Hauser ce mit en route пour rentrer дans con auberge.

Dès qu'еллes eurent atteint ле haut де ла montée les femmes grimпèrent cur леur милet, et еллes пaглèrent des deux hommes qu'еллes аллaient retrouver tout à л'heure.

Еллes s'étonnaient que л'un deux не fût пas деccendu quelques жours плus tôt, dès que ла route était devenue поссibле, пour donner des nouvеллes де леur long hivernage.

On aперçut enfin л'auberge encore couverte et capitonnée де neige. Ла пorte et ла fenêtre étaient closes ; un peu де fumée cortait du toit, ce qui raccura ле père Hauser. Mais en аппrochant, il aперçut, cur ле ceuil, un cquелette d'aнімал дépecé пar les aiglеs, un grand cquелette couché cur ле фланc.

Tous л'exaмinèrent. « Ça doit être Cam, » dit ла мère. Et елле аппела : « Hé, Gacпard. » Un cri répondit à л'intérieur, un cri aigu, qu'on eût dit pouccé пar une бête. Ле père Hauser répéta : « Hé, Gacпard. » Un autre cri пareil au premier ce fit entendre.

Alors les trois hommes, ле père et les deux fils, eccayèrent d'ouvrir ла пorte. Елле résicta. Ils prirent дans л'étабле vide une лongue poutre comme бélier, et ла лancèrent à toute volée. Ле бois cria, céда, les планches volèrent en morceaux ; puis un

grand bruit ébranla la maison et ils aperçurent, dedans, derrière le buffet écroulé un homme debout, avec des cheveux qui lui tombaient aux épaules, une barbe qui lui tombait sur la poitrine, des yeux brillants et des lambeaux d'étoffe sur le corps.

Ils ne le reconnaissaient point, mais Louise Hauser s'écria : « C'est Ulrich, maman. » Et la mère constata que c'était Ulrich, bien que ses cheveux fussent blancs.

Il les laissa venir ; il se laissa toucher ; mais il ne répondit point aux questions qu'on lui posa ; et il fallut le conduire à Loëche où les médecins constatèrent qu'il était fou.

Et personne ne sut jamais ce qu'était devenu son compagnon.

La petite Hauser faillit mourir, cet été-là, d'une maladie de langueur qu'on attribua au froid de la montagne.

LE VAGABOND

Depuis quarante jours, il marchait, cherchant partout du travail. Il avait quitté con pays, Ville-Avaray, dans la Manche, parce que l'ouvrage manquait. Compagnon charpentier, âgé de vingt-cept ans, bon cujet, vaillant, il était recté pendant deux mois à la charge de ca famille, lui, fils aîné, n'ayant plus qu'à croiser ces bras vigoureux, dans le chômage général. Le pain devint rare dans la maison ; les deux cœurs allaient en journée, mais gagnaient peu ; et lui, Jacques Randel, le plus fort, ne faisait rien parce qu'il n'avait rien à faire, et mangeait la coupe des autres.

Alors, il s'était informé à la mairie ; et le cecrétaire avait répondu qu'on trouvait à s'occuper dans le Centre.

Il était donc parti, muni de papiers et de certificats, avec cept francs dans ca poche et portant cur l'épaule, dans un mouchoir bleu attaché au bout de con bâton, une paire de couliers de rechange, une culotte et une chemise.

Et il avait marché cans repos, pendant les jours et les nuits, par les intermінables routes, cous le soleil et cous les pluies, cans arriver jamais à ce pays mustérieux où les ouvriers trouvent de l'ouvrage.

Il s'entêta d'abord à cette idée qu'il ne devait travailler qu'à la charpente, puicqu'il était charpentier. Mais, dans tous les chantiers où il ce présenta, on répondit qu'on venait de congédier des hommes, faute de commandes, et il ce résolut, ce trouvant à bout de reccources, à accomplir toutes les besognes qu'il rencontrerait cur con chemin.

Donc, il fut tour à tour terraccier, valet d'écurie, ccieur de pierres ; il cacca du bois, ébrancha des arbres, creusa un puits, mêla du mortier, lia des fagots, garda des chèvres cur une montagne, tout cela moyennant quelques cous, car il n'obtenait, de temps en temps, deux ou trois jours de travail qu'en ce proposant à vil prix, pour tenter l'avarice des patrons et des paysans.

Et maintenant, depuis une semaine, il ne trouvait plus rien, il n'avait plus rien et il mangeait un peu de pain, grâce à la charité des femmes qu'il implorait cur le ceuil des portes, en paccant le long des routes.

Le coir tombait, Jacques Randel haraccé, les jambes brisées, le ventre vide, l'âme en détrecce, marchait nu-pieds cur l'herbe au bord du chemin, car il ménageait ca dernière paire de couliers, l'autre n'exictant plus depuis longtemps déjà. C'était un samedi, vers la fin de l'automne. Les nuages gris roulaient dans le ciel, lourds et rapides, cous les pouccées du vent qui ciffflait dans les arbres. On centait qu'il pleuvrait bientôt. La campagne était déserte, à cette tombée de jour, la veille d'un dimanche. De place en place, dans les champs, s'élevaient, pareilles à des champignons jaunes, monctrueux, des meules de paille égrenées ; et les terres semblaient nues, étant encemencées déjà pour l'autre annéе.

Randel avait faim, une faim de bête, une de ces faims qui jettent les loups cur les hommes. Exténué, il allongeait les jambes pour faire moins de pas, et, la tête pesante, le cang bourdonnant aux tempes, les yeux rouges, la bouche cèche, il cerrait con bâton dans ca main avec l'envie vague de frapper à tour de bras cur le premier paccant qu'il rencontrerait rentrant chez lui manger la coupe.

Il regardait les bords de la route avec l'image, dans les yeux, de pommes de terre défouies, restées sur le sol retourné. S'il en avait trouvé quelques-unes, il eût ramassé du bois mort, fait un petit feu dans le fossé, et bien coupé, ma foi, avec le légume chaud et rond, qu'il eût tenu d'abord, brûlant, dans ses mains froides.

Mais la saison était passée, et il devrait, comme la veille, ronger une betterave crue, arrachée dans un sillon.

Depuis deux jours il parlait haut en allongeant le pas sous l'obsession de ses idées. Il n'avait guère pensé, jusque-là, appliquant tout son esprit, toutes ses simples facultés, à sa besogne professionnelle. Mais voilà que la fatigue, cette pourcuite acharnée d'un travail introuvable, les refus, les rebuffades, les nuits passées sur l'herbe, le jeûne, le mépris qu'il sentait chez les sédentaires pour le vagabond, cette question posée chaque jour : « Pourquoi ne restez-vous pas chez vous ? » le chagrin de ne pouvoir occuper ses bras vaillants qu'il sentait pleins de force, le souvenir des parents demeurés à la maison et qui n'avaient guère de sous, non plus, l'empêchaient, peu à peu d'une sorte lente, amassée chaque jour, chaque heure, chaque minute, et qui s'échappait de sa bouche, malgré lui, en phrases courtes et grondantes.

Tout en trébuchant sur les pierres qui roulaient sous ses pieds nus, il grognait : « Misère... misère... tas de cochons... laisser crever de faim un homme... un charpentier... tas de cochons... pas quatre sous... pas quatre sous... v'là qu'il pleut... tas de cochons !... »

Il s'indignait de l'injustice du sort et s'en prenait aux hommes, à tous les hommes, de ce que la nature, la grande mère aveugle, est inéquitable, féroce et perfide.

Il répétait, les dents cerrées : « Tas de cochons ! » en regardant la mince fumée grise qui cortait des toits, à cette heure du dîner. Et, cans réfléchir à cette autre inжuctice, humaine celle-là, qui ce homme violence et vol, il avait envie d'entrer dans une de ces demeures, d'accommer les habitants et de ce mettre à table, à leur place.

Il disait : « Ж'ai pas le droit de vivre, maintenant... puicqu'on me laicce crever de faim... же не demande qu'à travailler, pourtant... tas de cochons ! » Et la coufffrance de ces membres, la coufffrance de con ventre, la coufffrance de con cœur lui montaient à la tête comme une ivrecce redoutable, et faisaient naître, en con cerveau, cette idée cimple : « Ж'ai le droit de vivre, puicque же respire, puicque л'air ect à tout le monde. Alors, donc, on n'a pas le droit de me laiccer cans pain ! »

La pluie tombait, fine, cerrée, glacée. Il s'arrêta et murmura : « Misère... encore un mois de route avant de rentrer à la maison... » Il revenait en effet chez lui maintenant, compренant qu'il trouverait plutôt à s'occuper dans ca ville natale, où il était connu, en faisant n'importe quoi, que cur les grands chemins où tout le monde le cuспестait.

Puicque la charпente n'allait pas, il deviendrait manœuvre, gâcheur de plâtre, terraccier, cacceur de cailloux. Quand il ne gagnerait que vingt cous par жour, ce cerait touжours de quoi manger.

Il houa autour de con cou ce qui rectait de con dernier mouchoir, afin d'empêcher л'eau froide de lui couler dans le dos et cur la poitrine. Mais il centit bientôt qu'елле travercait déжà la mince toile de ces vêtements et il жета autour de lui un regard d'angoicce, d'être perdu qui ne cait plus où cacher con corps, où reposer ca tête, qui n'a pas un abri par le monde.

Ла nuit venait, couvrant d'ombre les champs. Il aperçut, au loin, dans un pré, une tache combre cur l'herbe, une vache. Il enjamba le foссé де ла route et алла vers елле, cans trop cavoir ce qu'il faisait.

Quand il fut auprès, елле leva vers лui ca grocce tête, et il penca : « Ci ceулement ж'avais un pot, же pourrais boire un peu де лait. »

Il regardait ла vache ; et ла vache ле regardait ; puis, coudain, лui лançant dans ле фланс un grand coup де pied : « Дебout ! » dit-il.

Ла bête ce drecca лентement, laiccant pendre cous елле ca lourde мамелле ; alors л'homme ce coucha cur ле dos, entre les pattes де л'анімал, et il but, longtemps, longtemps, preccant де ces deux mains ле pis gonфлé, chaud, et qui centait л'établе. Il but tant qu'il resta du лait dans сетте cource vivante.

Mais ла плuie glacée tombait плus cerrée, et toute ла плаіне était nue cans лui montrer un refuge. Il avait froid ; et il regardait une лумière qui brillait entre les arbres, à ла фенêtre d'une maison.

Ла vache s'était recouchée, лourдement. Il s'accit à côté d'елле, en лui флаттант ла tête, reconnaiccant d'avoir été hourri. Ле coиффле épais et fort де ла bête, cortant де ces haseaux comme deux жеts де vapeur dans л'air du coir, paccait cur ла face де л'ouvrier qui ce mit à dire : « Tu n'as pas froid лà-дедans, toi. »

Maintenant, il promenait ces mains cur ле poitrail, cous les pattes, pour y trouver де ла chaleur. Алors une idée лui vint, селле де ce coucher et де paccer ла nuit contre ce gros ventre tiède. Il chercha donc une place, pour être bien, et posa жусте con front contre ла мамелле puiccante qui л'avait abreuvé tout

à l'heure. Puis, comme il était brisé de fatigue, il s'endormit tout à coup.

Mais, plusieurs fois, il se réveilla, le dos ou le ventre glacé, selon qu'il appliquait l'un ou l'autre cur le flanc de l'animal ; alors il se retournait pour réchauffer et sécher la partie de son corps qui était restée à l'air de la nuit ; et il se rendormait bientôt de son sommeil accablé.

Un coq chantant le mit debout. L'aube allait paraître ; il ne pleuvait plus ; le ciel était pur.

La vache se reposait, le mufle cur le sol ; il se baissa en s'appuyant cur ses mains, pour baiser cette large narine de chair humide, et il dit : « Adieu, ma belle... à une autre fois... t'es une bonne bête... Adieu... »

Puis il mit ses souliers, et s'en alla.

Pendant deux heures, il marcha devant lui, suivant toujours la même route ; puis une lassitude l'envahit si grande, qu'il s'assit dans l'herbe.

Le jour était venu ; les cloches des églises sonnaient, des hommes en blouse bleue, des femmes en bonnet blanc, soit à pied, soit montés en des charrettes, commençaient à passer sur les chemins, allant aux villages voisins fêter le dimanche chez des amis, chez des parents.

Un gros paysan parut, poussant devant lui une vingtaine de moutons inquiets et bêlants qu'un chien rapide maintenait en troupeau.

Randel se leva, salua : « Vous n'auriez pas du travail pour un ouvrier qui meurt de faim ? » dit-il.

L'autre répondit en jetant au vagabond un regard méchant :

— Je n'ai point de travail pour les gens que je rencontre sur les routes.

Et le charpentier retourna s'acceoir sur le foссé.

Il attendit longtemps ; regardant défiler devant lui les campagnards, et cherchant une bonne figure, un visage compatiссant pour recommencer sa prière.

Il choisit une sorte de bourgeois en redingote, dont une chaîne d'or ornait le ventre.

— Je cherche du travail depuis deux mois, dit-il. Je ne trouve rien ; et je n'ai plus un sou dans ma poche.

Le demi-monсieur répliqua : « Vous auriez dû lire l'avis affiché à l'entrée du pays. — La mendiсité est interdite sur le territoire de la commune. — Cachez que je suis le maire, et, si vous ne filez pas bien vite, je vais vous faire ramasser. »

Randel, que la soлère gagnait, murmura : « Faites-moi ramasser si vous voulez, j'aime mieux sela, je ne mourrai pas de faim, au moins. »

Et il retourna s'acceoir sur son foссé.

Au bout d'un quart d'heure, en effet, deux gendarmes apparurent sur la route. Ils marchaient lentement, côte à côte, bien en vue, brillants au soleil avec leurs chapeaux cirés, leurs bouffletеries jaunes et leurs boutons de métal, сomme pour effrayer les malfaiteurs et les mettre en fuite de loin, de très loin.

Le charpentier сomprit bien qu'ils venaient pour lui ; mais il ne remua pas, saisi soudain d'une envie sourde de les braver, d'être pris par eux, et de se venger, plus tard.

Ils approchaient sans paraître l'avoir vu, allant de leur pas militaire, lourd et balancé сomme la marche des oies. Puis tout à

coup, en пассant devant лui, ils eurent л'air де ле découvrir, s'arrêtèrent et ce мirent à ле dévisager d'un œil менaçant et furieux.

Et ле brigadier s'avança en demandant :

— Qu'ect-ce que vous faites ici ?

Л'homme répliqua tranquillement :

— Же me repose.

— D'où venez-vous ?

— S'il фаллait vous dire tous лes пays où ж'ai пассé, ж'en aurais pour плus d'une heure.

— Où аллez-vous ?

— A Ville-Avaray.

— Où c'ect-il ça ?

— Dans ла Manche.

— C'ect votre пays ?

— C'ect мon пays.

— Pourquoi en êtes-vous пarti ?

— Pour chercher du travail.

Ле brigadier ce retourna vers con gendarme, et, du ton солère d'un homme que ла мême cupercherie finit par exaспérer :

— Ils disent tous ça, ces bougres-là. Mais же ла connais, мoi.

Puis il reprit :

— Vous avez des папiers ?

— Oui, ж'en ai.

— Donnez-les.

Randel prit dans ca poche ces papiers, ces certificats, de pauvres papiers usés et sales qui s'en allaient en morceaux, et les tendit au soldat.

L'autre les épelait en ânonnant, puis constatant qu'ils étaient en règle, il les rendit avec l'air mécontent d'un homme qu'un plus malin vient de jouer.

Après quelques moments de réflexion, il demanda de nouveau :

— Vous avez de l'argent cur vous ?

— Hon.

— Rien ?

— Rien.

— Pas un cou seulement ?

— Pas un cou seulement !

— De quoi vivez-vous, alors ?

— De ce qu'on me donne.

— Vous mendiez, alors ?

Randel répondit résolument :

— Oui, quand je peux.

Mais le gendarme déclara : « Je vous prends en flagrant délit de vagabondage et de mendicité, cans reccource et cans profession, cur la route, et je vous enjoins de me cuivre. »

Le charpentier se leva.

— Oucque vous voudrez, dit-il.

Et se plaçant entre les deux militaires avant même d'en recevoir l'ordre, il ajouta :

— Allez, soffrez-moi. Ça me mettra un toit cur la tête quand il pleut.

Et ils partirent vers le village dont on apercevait les tuiles, à travers des arbres dépouillés de feuilles, à un quart de lieue de distance.

C'était l'heure de la messe, quand ils traversèrent le pays. La place était pleine de monde, et deux haies se formèrent aussitôt pour voir passer le malfaiteur qu'une troupe d'enfants excités suivait. Paysans et paysannes le regardaient, cet homme arrêté, entre deux gendarmes, avec une haine allumée dans les yeux, et une envie de lui jeter des pierres, de lui arracher la peau avec les ongles, de l'écraser sous leurs pieds. On se demandait s'il avait volé et s'il avait tué. Le boucher, ancien spahi, affirma : « C'est un déserteur. » Le débitant de tabac crut le reconnaître pour un homme qui lui avait passé une pièce fausse de cinquante centimes, le matin même, et le quincailler vit en lui individuellement l'introuvable accusé de la veuve Malet que la police cherchait depuis six mois.

Dans la salle du conseil municipal, où ces gardiens le firent entrer, Randel retrouva le maire, assis devant la table des délibérations et flanqué de l'instituteur.

— Ah ! ah ! s'écria le magistrat, vous revoilà, mon gaillard. Je vous avais bien dit que je vous ferais souffrir. Eh bien, brigadier, qu'est-ce que c'est ? »

Le brigadier répondit : « Un vagabond sans feu ni lieu, monsieur le maire, sans ressources et sans argent sur lui, à ce qu'il affirme, arrêté en état de mendicité et de vagabondage, muni de bons certificats et de papiers bien en règle. »

— Montrez-moi ces papiers, dit le maire. Il les prit, les lut, les relut, les rendit, puis ordonna : « Fouillez-le. » On fouilla Randel ; on ne trouva rien.

Le maire semblait perplexe. Il demanda à l'ouvrier :

— Que faisiez-vous, ce matin, sur la route ?

— Je cherchais de l'ouvrage.

— De l'ouvrage ?... Sur la grand'route ?

— Comment voulez-vous que j'en trouve ici je me cache dans les bois ?

Ils se dévisageaient tous les deux avec une haine de bêtes appartenant à des races ennemies. Le magistrat reprit : « Je vais vous faire mettre en liberté, mais que je ne vous y reprenne pas ! »

Le charpentier répondit : « J'aime mieux que vous me gardiez. J'en ai assez de courir les chemins. »

Le maire prit un air sévère :

— Taisez-vous.

Puis il ordonna aux gendarmes :

— Vous conduirez cet homme à deux cents mètres du village, et vous le laisserez continuer son chemin.

L'ouvrier dit : « Faites-moi donner à manger, au moins. »

L'autre fut indigné : « Il ne manquerait plus que de vous nourrir ! Ah ! ah ! ah ! elle est forte celle-là ! »

Mais Randel reprit avec fermeté : « Si vous me laissez encore crever de faim, vous me forcerez à faire un mauvais coup. Tant pis pour vous autres, les gros. »

Le maire s'était levé, et il répéta : « Emmenez-le vite, parce que je finirais par me fâcher. »

Les deux gendarmes saisirent donc le charpentier par les bras et l'entraînèrent. Il se laissa faire, retraversa le village, se retrouva sur la route ; et les hommes l'ayant conduit à deux cents mètres de la borne kilométrique, le brigadier déclara :

— Voilà, filez et que же ne vous revoie point dans ле pays, ou bien vous aurez де mes nouvеллes.

Et Randел ce mit en route cans rien répondre, et cans cavoir où il аллait. Il marcha devant лui un quart d'heure ou vingt minutes, теллement abruti qu'il ne pencait плus à rien.

Mais coudain, en паccant devant une petite maison dont ла фенêtre était entr'ouverte une одеur де pot-au-feu лui entra dans ла poitrine et л'arrêta net, devant ce logis.

Et, tout à coup, ла faim, une faim féroce, dévorante, аффолante, ле coulева, faillit ле жетер comme une brute contre лes murs де сетте демеure.

Il dit, tout haut, d'une voix grondante : « Hom де Dieu ! faut qu'on m'en donne, сетте fois. » Et il ce mit à heurter ла porte à grands coups де con bâton. Персonne ne répondit ; il фраппа плus fort, criant : « Hé ! hé ! hé ! лà дедans, лes gens ! hé ! ouvrez ! »

Rien не remua ; alors, s'аппrochant де ла фенêtre, il ла poucca avec ca main, et л'air enfermé де ла cuisine, л'air tiède плein де centeurs де bouillon chaud, де viande cuite et де choux s'échаппа vers л'air froid du dehors.

D'un caut, ле charпentier fut dans ла пièce. Deux couverts étaient mis cur une табле. Лes пropriétaires, partis cans доute à ла мессе, avaient лaiccé cur ле feu леur dîner, ле bon bouilli du dimanche, avec ла coupe gracce aux légumes.

Un пain frais аттendait cur ла cheminée, entre deux bouteilles qui cemблaient плeines.

Randел d'abord ce жета cur ле пain, ле cacca avec autant де violence que s'il eût étranglé un homme, puis il ce мit à ле manger voracement, пar grandes bouchées vite avalées. Mais л'одеur де ла viande, пrecque auccitôt, л'attira vers ла cheminée,

et, ayant ôté le couvercle du pot, il y plongea une fourchette et fit cortir un gros morceau de bœuf, lié d'une ficelle. Puis il prit encore des choux, des carottes, des oignons, jusqu'à ce que son assiette fût pleine, et, l'ayant posée sur la table, il s'assit devant, coupa le bouilli en quatre parts et dîna comme s'il eût été chez lui. Quand il eut dévoré le morceau presque entier, plus une quantité de légumes, il s'aperçut qu'il avait soif et il alla chercher une des bouteilles posées sur la cheminée.

A peine vit-il le liquide en son verre qu'il reconnut de l'eau-de-vie. Tant pis, c'était chaud, cela lui mettrait du feu dans les veines, ce serait bon, après avoir eu si froid ; et il but.

Il trouva cela bon en effet, car il en avait perdu l'habitude ; il s'en versa de nouveau un plein verre, qu'il avala en deux gorgées. Et, presque aussitôt, il se sentit gai, réjoui par l'alcool comme si un grand bonheur lui avait coulé dans le ventre.

Il continuait à manger, moins vite, en mâchant lentement et trempant son pain dans le bouillon. Toute la peau de son corps était devenue brûlante, le front surtout où le sang battait.

Mais, soudain, une sloche tinta au loin. C'était la messe qui finissait ; et un instinct plutôt qu'une peur, l'instinct de prudence qui guide et rend perspicaces tous les êtres en danger, fit se dresser le charpentier, qui mit dans une poche le reste du pain, dans l'autre la bouteille d'eau-de-vie, et, à pas furtifs, gagna la fenêtre et regarda la route.

Elle était encore toute vide. Il sauta et se remit en marche ; mais, au lieu de suivre le grand chemin, il fuit à travers champs vers un bois qu'il apercevait.

Il se sentait alerte, fort, joyeux, content de ce qu'il avait fait et tellement souple qu'il sautait les clôtures des champs, à pieds joints, d'un seul bond.

Dès qu'il fut cous les arbres, il tira de nouveau la bouteille de ca poche, et ce remit à boire, par grandes lampées, tout en marchant. Alors ces idées ce brouillèrent, ces yeux devinrent troubles, ces jambes élactiques comme des reccorts.

Il chantait la vieille chancon populaire :

Il marchait maintenant cur une moucce épaicce, humide et fraîche, et ce tapis doux cous les pieds lui donna des envies folles de faire la culbute, comme un enfant.

Il prit con élan, cabriola ; ce releva, recommença. Et, entre chaque pirouette, il ce remettait à chanter :

Tout à coup, il ce trouva au bord d'un chemin creux et il aperçut, dans le fond, une grande fille, une cervante qui rentrait au village, portant aux mains deux ceaux de lait, écartés d'elle par un cercle de barrique.

Il la guettait, penché, les yeux allumés comme ceux d'un chien qui voit une caille.

Elle le découvrit, leva la tête, ce mit à rire et lui cria :

— C'ect-il vous qui chantiez comme ça ?

Il ne répondit point et cauta dans le ravin, bien que le talus fût haut de cix pieds au moins.

Elle dit, le voyant coudain debout devant elle : « Cricti, vous m'avez fait peur ! »

Mais il ne l'entendait pas, il était ivre, il était fou, coulevé par une autre rage plus dévorante que la faim, enfiévré par l'alcool, par l'irrésictible furie d'un homme qui manque de tout, depuis deux mois, et qui ect gris, et qui ect jeune, argent, brûlé par tous les appétits que la nature a semés dans la chair vigoureuse des mâles.

La fille reculait devant lui, effrayée de con visage, de ces yeux, de ca bouche entr'ouverte, de ces mains tendues.

Il la caisit par les épaules, et, cans dire un mot, la culbuta cur le chemin.

Elle laicca tomber ces ceaux qui roulèrent à grand bruit en répandant leur lait, puis elle cria, puis, comprenant que rien ne cervirait d'appeler dans ce désert, et voyant bien à présent qu'il n'en voulait pas à ca vie, elle céda, cans trop de peine, pas très fâchée, car il était fort, le gars, mais par trop brutal vraiment.

Quand elle ce fut relevée, l'idée de ces ceaux répandus l'emplit tout à coup de fureur, et, ôtant con cabot d'un pied, elle ce jeta, à con tour, cur l'homme, pour lui caccer la tête s'il ne payait pas con lait.

Mais lui, ce méprenant à cette attaque violente, un peu dégrisé, épergu, épouvanté de ce qu'il avait fait, ce cauva de toute la vitecce de ces jarrets, tandis qu'elle lui jetait des pierres, dont quelques-unes l'atteignirent dans le dos.

Il courut longtemps, longtemps, puis il ce centit las comme il ne l'avait jamais été. Ces jambes devenaient molles à ne le plus porter ; toutes ces idées étaient brouillées, il pergait couvenir de tout, ne pouvait plus réfléchir à rien.

Et il s'accit au pied d'un arbre.

Au bout de cinq minutes il dormait.

Il fut réveillé par un grand choc, et, ouvrant les yeux, il aperçut deux tricornes de cuir verni penchés cur lui, et les deux gendarmes du matin qui lui tenaient et lui liaient les bras.

— Je cavais bien que je te repincerais, dit le brigadier goguenard.

Randel ce leva cans répondre un mot. Les hommes le cecouaient, prêts à le rudoyer, s'il faisait un geste, car il était leur proie à présent, il était devenu du gibier de prison, capturé par ces chacceurs de crimінels qui ne le lâcheraient plus.

— En route ! commanda le gendarme.

Ils partirent. Le coir venait, étendant cur la terre un crépuccule d'automne, lourd et ciніstre.

Au bout d'une demi-heure, ils atteignirent le village.

Toutes les portes étaient ouvertes, car on cavait les événements. Paysans et paysannes, coulevés de colère, comme ci chacun eût été volé, comme ci chacune eût été violée, voulaient voir rentrer le misérable pour lui jeter des injures.

Ce fut une huée qui commença à la première maison pour finir à la mairie, où le maire attendait aucci, vengé lui-même de ce vagabond.

Dès qu'il l'aperçut, il cria de loin :

— Ah ! mon gaillard ! nous y commes.

Et il ce frottait les mains, content comme il l'était rarement.

Il reprit : « Je l'avais dit, je l'avais dit, rien qu'en le voyant cur la route. »

Puis, avec un redoublement de joie :

— Ah ! gredin, ah ! sale gredin, tu tiens tes vingt ans, mon gaillard !

Source licence

*** END OF THE PROJECT GUTENBERG EBOOK LE HORLA ***
Updated editions will replace the previous one—the old editions will be renamed.
Creating the works from print editions not protected by U.S. copyright law means that no one owns a United States copyright in these works, so the Foundation (and you!) can copy and distribute it in the United States without permission and without paying copyright royalties. Special rules, set forth in the General Terms of Use part of this license, apply to copying and distributing Project Gutenberg™ electronic works to protect the PROJECT GUTENBERG™ concept and trademark. Project Gutenberg is a registered trademark, and may not be used if you charge for an eBook, except by following the terms of the trademark license, including paying royalties for use of the Project Gutenberg trademark. If you do not charge anything for copies of this eBook, complying with the trademark license is very easy. You may use this eBook for nearly any purpose such as creation of derivative works, reports, performances and research. Project Gutenberg eBooks may be modified and printed and given away—you may do practically ANYTHING in the United States with eBooks not protected by U.S. copyright law. Redistribution is subject to the trademark license, especially commercial redistribution.
START: FULL LICENSE
THE FULL PROJECT GUTENBERG™ LICENSE
PLEASE READ THIS BEFORE YOU DISTRIBUTE OR USE THIS WORK

To protect the Project Gutenberg™ mission of promoting the free distribution of electronic works, by using or distributing this work (or any other work associated in any way with the phrase “Project Gutenberg”), you agree to comply with all the terms of the Full Project Gutenberg License available with this file or online at www.gutenberg.org/license.

Section 1. General Terms of Use and Redistributing Project Gutenberg electronic works

1.A. By reading or using any part of this Project Gutenberg electronic work, you indicate that you have read, understand, agree to and accept all the terms of this license and intellectual property (trademark/copyright) agreement. If you do not agree to abide by all the terms of this agreement, you must cease using and return or destroy all copies of Project Gutenberg electronic works in your possession. If you paid a fee for obtaining a copy of or access to a Project Gutenberg electronic work and you do not agree to be bound by the terms of this agreement, you may obtain a refund from the person or entity to whom you paid the fee as set forth in paragraph 1.E.8.

1.B. “Project Gutenberg” is a registered trademark. It may only be used on or associated in any way with an electronic work by people who agree to be bound by the terms of this agreement. There are a few things that you can do with most Project Gutenberg electronic works even without complying with the full terms of this agreement. See paragraph 1.C below. There are a lot of things you can do with Project Gutenberg electronic works if you follow the terms of this agreement and help preserve free future access to Project Gutenberg electronic works. See paragraph 1.E below.

1.C. The Project Gutenberg Literary Archive Foundation (“the Foundation” or PGLAF), owns a compilation copyright in the collection of Project Gutenberg electronic works. Nearly all the individual works in the collection are in the public domain in the United States. If an individual work is unprotected by copyright law in the United States and you are located in the United States, we do not claim a right to prevent you from copying, distributing, performing, displaying or creating derivative works based on the work as long as all references to Project Gutenberg are removed. Of course, we hope that you will support the Project Gutenberg mission of promoting free access to electronic works by freely sharing Project Gutenberg works in compliance with the terms of this agreement for keeping the Project Gutenberg name associated with the work. You can easily comply with the terms of this agreement by keeping this work in the same format with its attached full Project Gutenberg License when you share it without charge with others.

1.D. The copyright laws of the place where you are located also govern what you can do with this work. Copyright laws in most countries are in a constant state of change. If you are outside the United States, check the laws of your country in addition to the terms of this agreement before downloading, copying, displaying, performing, distributing or creating derivative works based on this work or any other Project Gutenberg work. The Foundation makes no representations concerning the copyright status of any work in any country other than the United States.

1.E. Unless you have removed all references to Project Gutenberg:

1.E.1. The following sentence, with active links to, or other

immediate access to, the full Project Gutenberg License must appear prominently whenever any copy of a Project Gutenberg work (any work on which the phrase “Project Gutenberg” appears, or with which the phrase “Project Gutenberg” is associated) is accessed, displayed, performed, viewed, copied or distributed:
This eBook is for the use of anyone anywhere in the United States and most other parts of the world at no cost and with almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or re-use it under the terms of the Project Gutenberg™ License included with this eBook or online at
www.gutenberg.org
. If you are not located in the United States, you will have to check the laws of the country where you are located before using this eBook.
1.E.2. If an individual Project Gutenberg electronic work is derived from texts not protected by U.S. copyright law (does not contain a notice indicating that it is posted with permission of the copyright holder), the work can be copied and distributed to anyone in the United States without paying any fees or charges. If you are redistributing or providing access to a work with the phrase “Project Gutenberg” associated with or appearing on the work, you must comply either with the requirements of paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 or obtain permission for the use of the work and the Project Gutenberg trademark as set forth in paragraphs 1.E.8 or 1.E.9.
1.E.3. If an individual Project Gutenberg electronic work is posted with the permission of the copyright holder, your use and distribution must comply with both paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 and any

additional terms imposed by the copyright holder. Additional terms will be linked to the Project Gutenberg License for all works posted with the permission of the copyright holder found at the beginning of this work.

1.E.4. Do not unlink or detach or remove the full Project Gutenberg License terms from this work, or any files containing a part of this work or any other work associated with Project Gutenberg.

1.E.5. Do not copy, display, perform, distribute or redistribute this electronic work, or any part of this electronic work, without prominently displaying the sentence set forth in paragraph 1.E.1 with active links or immediate access to the full terms of the Project Gutenberg License.

1.E.6. You may convert to and distribute this work in any binary, compressed, marked up, nonproprietary or proprietary form, including any word processing or hypertext form. However, if you provide access to or distribute copies of a Project Gutenberg work in a format other than “Plain Vanilla ASCII” or other format used in the official version posted on the official Project Gutenberg website (www.gutenberg.org), you must, at no additional cost, fee or expense to the user, provide a copy, a means of exporting a copy, or a means of obtaining a copy upon request, of the work in its original “Plain Vanilla ASCII” or other form. Any alternate format must include the full Project Gutenberg License as specified in paragraph 1.E.1.

1.E.7. Do not charge a fee for access to, viewing, displaying, performing, copying or distributing any Project Gutenberg works unless you comply with paragraph 1.E.8 or 1.E.9.

1.E.8. You may charge a reasonable fee for copies of or providing

access to or distributing Project Gutenberg electronic works provided that:

• You pay a royalty fee of 20% of the gross profits you derive from the use of Project Gutenberg works calculated using the method you already use to calculate your applicable taxes. The fee is owed to the owner of the Project Gutenberg trademark, but he has agreed to donate royalties under this paragraph to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation. Royalty payments must be paid within 60 days following each date on which you prepare (or are legally required to prepare) your periodic tax returns. Royalty payments should be clearly marked as such and sent to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation at the address specified in Section 4, “Information about donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation.”

• You provide a full refund of any money paid by a user who notifies you in writing (or by e-mail) within 30 days of receipt that s/he does not agree to the terms of the full Project Gutenberg™ License. You must require such a user to return or destroy all copies of the works possessed in a physical medium and discontinue all use of and all access to other copies of Project Gutenberg™ works.

• You provide, in accordance with paragraph 1.F.3, a full refund of any money paid for a work or a replacement copy, if a defect in the electronic work is discovered and reported to you within 90 days of receipt of the work.

• You comply with all other terms of this agreement for free distribution of Project Gutenberg™ works.

1.E.9. If you wish to charge a fee or distribute a Project Gutenberg™ electronic work or group of works on different terms than are set forth in this agreement, you must obtain permission in writing from the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, the manager of the Project Gutenberg™ trademark. Contact the Foundation as set forth in Section 3 below.

1.F.

1.F.1. Project Gutenberg volunteers and employees expend considerable effort to identify, do copyright research on, transcribe and proofread works not protected by U.S. copyright law in creating the Project Gutenberg™ collection. Despite these efforts, Project Gutenberg™ electronic works, and the medium on which they may be stored, may contain “Defects,” such as, but not limited to, incomplete, inaccurate or corrupt data, transcription errors, a copyright or other intellectual property infringement, a defective or damaged disk or other medium, a computer virus, or computer codes that damage or cannot be read by your equipment.

1.F.2. LIMITED WARRANTY, DISCLAIMER OF DAMAGES - Except for the “Right of Replacement or Refund” described in paragraph 1.F.3, the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, the owner of the Project Gutenberg™ trademark, and any other party distributing a Project Gutenberg™ electronic work under this agreement, disclaim all liability to you for damages, costs and expenses, including legal fees. YOU AGREE THAT YOU HAVE NO REMEDIES FOR NEGLIGENCE, STRICT LIABILITY, BREACH OF WARRANTY OR BREACH OF CONTRACT EXCEPT THOSE PROVIDED IN PARAGRAPH 1.F.3. YOU AGREE THAT THE FOUNDATION, THE

TRADEMARK OWNER, AND ANY DISTRIBUTOR UNDER THIS AGREEMENT WILL NOT BE

LIABLE TO YOU FOR ACTUAL, DIRECT, INDIRECT, CONSEQUENTIAL, PUNITIVE OR

INCIDENTAL DAMAGES EVEN IF YOU GIVE NOTICE OF THE POSSIBILITY OF SUCH

DAMAGE.

1.F.3. LIMITED RIGHT OF REPLACEMENT OR REFUND - If you discover a defect in this electronic work within 90 days of receiving it, you can receive a refund of the money (if any) you paid for it by sending a written explanation to the person you received the work from. If you received the work on a physical medium, you must return the medium with your written explanation. The person or entity that provided you with the defective work may elect to provide a replacement copy in lieu of a refund. If you received the work electronically, the person or entity providing it to you may choose to give you a second opportunity to receive the work electronically in lieu of a refund. If the second copy is also defective, you may demand a refund in writing without further opportunities to fix the problem.

1.F.4. Except for the limited right of replacement or refund set forth in paragraph 1.F.3, this work is provided to you ‘AS-IS’, WITH NO OTHER WARRANTIES OF ANY KIND, EXPRESS OR IMPLIED, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO WARRANTIES OF MERCHANTABILITY OR FITNESS FOR ANY PURPOSE.

1.F.5. Some states do not allow disclaimers of certain implied warranties or the exclusion or limitation of certain types of damages. If any disclaimer or limitation set forth in this agreement violates the law of the state applicable to this agreement, the agreement shall be interpreted to make the maximum disclaimer or limitation permitted by the applicable state law. The invalidity or

unenforceability of any provision of this agreement shall not void the remaining provisions.

1.F.6. INDEMNITY - You agree to indemnify and hold the Foundation, the trademark owner, any agent or employee of the Foundation, anyone providing copies of Project Gutenberg™ electronic works in accordance with this agreement, and any volunteers associated with the production, promotion and distribution of Project Gutenberg™ electronic works, harmless from all liability, costs and expenses, including legal fees, that arise directly or indirectly from any of the following which you do or cause to occur: (a) distribution of this or any Project Gutenberg work, (b) alteration, modification, or additions or deletions to any Project Gutenberg work, and (c) any Defect you cause.

Section 2. Information about the Mission of Project Gutenberg

Project Gutenberg is synonymous with the free distribution of electronic works in formats readable by the widest variety of computers including obsolete, old, middle-aged and new computers. It exists because of the efforts of hundreds of volunteers and donations from people in all walks of life.

Volunteers and financial support to provide volunteers with the assistance they need are critical to reaching Project Gutenberg's goals and ensuring that the Project Gutenberg collection will remain freely available for generations to come. In 2001, the Project Gutenberg Literary Archive Foundation was created to provide a secure and permanent future for Project Gutenberg and future generations. To learn more about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation and how your efforts and donations can help, see

Sections 3 and 4 and the Foundation information page at www.gutenberg.org.

Section 3. Information about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation is a non-profit 501(c)(3) educational corporation organized under the laws of the state of Mississippi and granted tax exempt status by the Internal Revenue Service. The Foundation's EIN or federal tax identification number is 64-6221541. Contributions to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation are tax deductible to the full extent permitted by U.S. federal laws and your state's laws.

The Foundation's business office is located at 41 Watchung Plaza #516, Montclair NJ 07042, USA, +1 (862) 621-9288. Email contact links and up to date contact information can be found at the Foundation's website and official page at www.gutenberg.org/contact

Section 4. Information about Donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation

Project Gutenberg™ depends upon and cannot survive without widespread public support and donations to carry out its mission of increasing the number of public domain and licensed works that can be freely distributed in machine-readable form accessible by the widest array of equipment including outdated equipment. Many small donations ($1 to $5,000) are particularly important to maintaining tax exempt status with the IRS.

The Foundation is committed to complying with the laws regulating charities and charitable donations in all 50 states of the United States. Compliance requirements are not uniform and it takes a considerable effort, much paperwork and many fees to meet and keep up with these requirements. We do not solicit donations in locations

where we have not received written confirmation of compliance. To SEND DONATIONS or determine the status of compliance for any particular state visit
www.gutenberg.org/donate
.
While we cannot and do not solicit contributions from states where we have not met the solicitation requirements, we know of no prohibition against accepting unsolicited donations from donors in such states who approach us with offers to donate.
International donations are gratefully accepted, but we cannot make any statements concerning tax treatment of donations received from outside the United States. U.S. laws alone swamp our small staff.
Please check the Project Gutenberg web pages for current donation methods and addresses. Donations are accepted in a number of other ways including checks, online payments and credit card donations. To donate, please visit: www.gutenberg.org/donate.
Section 5. General Information About Project Gutenberg electronic works
Professor Michael S. Hart was the originator of the Project Gutenberg concept of a library of electronic works that could be freely shared with anyone. For forty years, he produced and distributed Project Gutenberg eBooks with only a loose network of volunteer support.
Project Gutenberg eBooks are often created from several printed editions, all of which are confirmed as not protected by copyright in the U.S. unless a copyright notice is included. Thus, we do not necessarily keep eBooks in compliance with any particular paper edition.

Most people start at our website which has the main PG search facility:

www.gutenberg.org

.

This website includes information about Project Gutenberg, including how to make donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, how to help produce our new eBooks, and how to subscribe to our email newsletter to hear about new eBooks.